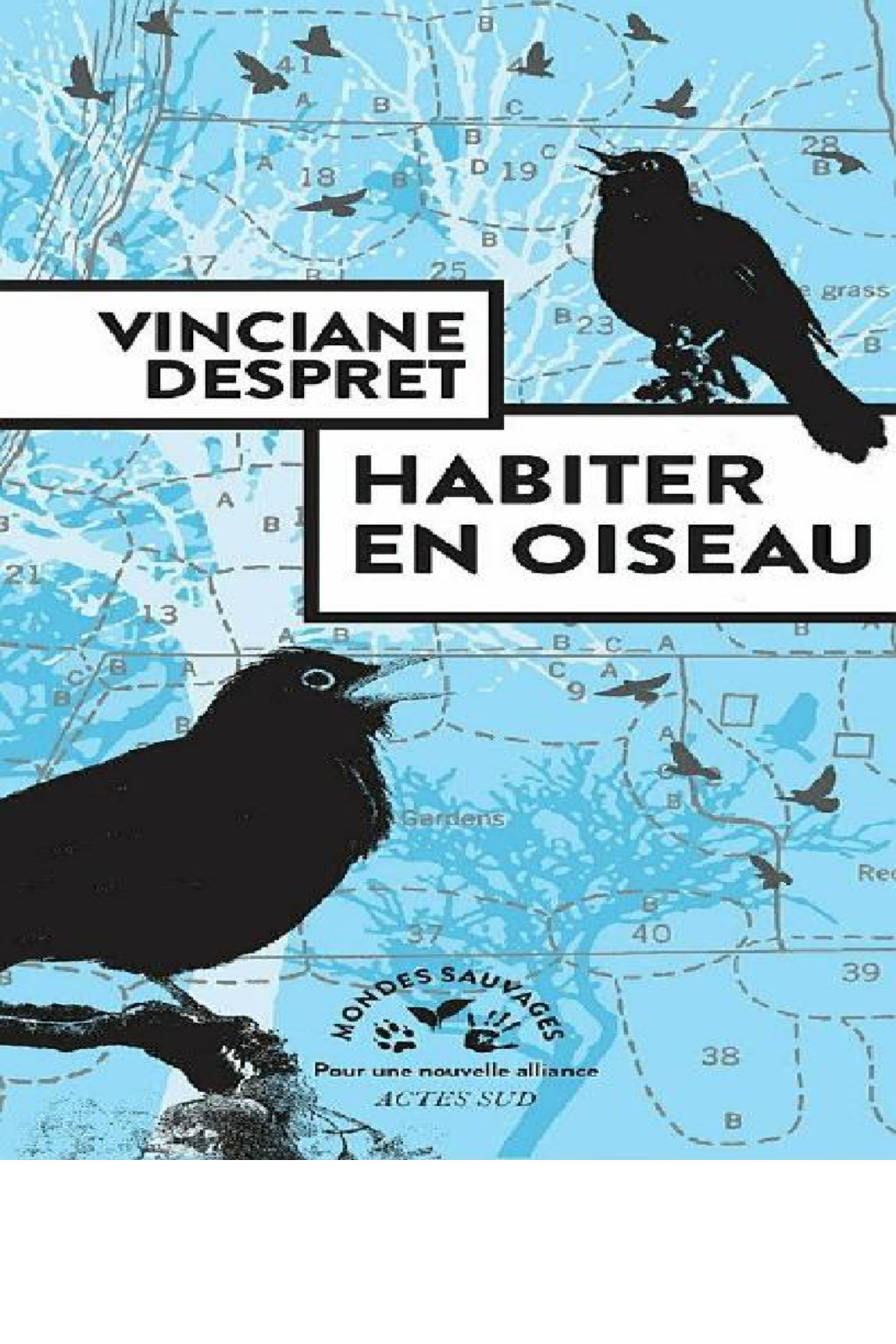


Habiter en oiseau

Vinciane Despret

VISIT...

LANZAROTE
Caliente.COM



**VINCIANE
DESPRET**

**HABITER
EN OISEAU**



MONDES SAUVAGES

Pour une nouvelle alliance
ACTES SUD

Qu'est-ce que serait un territoire du point de vue des animaux ? Vinciane Despret mène l'enquête auprès des ornithologues. Car ce qui l'intéresse surtout, c'est d'observer la naissance et le développement de l'intérêt que les scientifiques portent aux oiseaux.

Où l'on voit alors que, plus on étudie les oiseaux, plus les choses se compliquent. De nouvelles manières de faire territoire apparaissent, bien plus complexes que les ornithologues ne pouvaient l'imaginer. Et si ces manières n'étaient que du spectacle, des parades dont personne n'est vraiment dupe ? Et si ce n'était qu'un jeu, pour "faire semblant" ? Et si l'on prêtait attention au fait que les territoires sont toujours collés les uns aux autres ? Ne seraient-ils pas, alors, une façon pour les oiseaux de continuer à vivre ensemble en étant autrement organisés ?

Sous la plume de Vinciane Despret, oiseaux et ornithologues deviennent intensément vivants et extrêmement attachants. À l'issue de ce livre, on ne devrait plus considérer la notion de territoire comme allant de soi. Et l'on n'entendra peut-être plus de la même façon les oiseaux chanter.

Vinciane Despret, philosophe et psychologue, enseigne à l'université de Liège. Elle tente de comprendre comment les scientifiques rendent leurs objets d'étude intéressants. Elle a publié de nombreux ouvrages sur les animaux et leurs scientifiques, ainsi qu'un livre pour enfants, Le Chez-Soi des animaux (Actes Sud, 2017).

ACTES SUD

“MONDES SAUVAGES” POUR UNE NOUVELLE ALLIANCE

La nation iroquoise avait l'habitude de demander, avant chaque palabre, qui, dans l'assemblée, allait parler au nom du loup.

En se réappropriant cette ancienne tradition, la collection “Mondes sauvages” souhaite offrir un lieu d'expression privilégié à tous ceux qui, aujourd'hui, mettent en place des stratégies originales pour être à l'écoute des êtres vivants. La biologie et l'éthologie du XXI^e siècle atteignent désormais un degré de précision suffisant pour distinguer les individus et les envisager avec leurs personnalités et leurs histoires de vie singulières. C'est une approche biographique du vivant. En allant à la rencontre des animaux sur leurs territoires, ces auteurs partent en “mission diplomatique” au cœur du monde sauvage.

Ils deviennent, au fil de leurs expériences et de leurs aventures, les meilleurs interprètes de tous ces peuples qui n'ont pas la parole mais avec lesquels nous faisons *monde commun*. Parce que nous partageons avec eux les mêmes territoires et la même histoire, parce que notre survie en tant qu'espèce dépend de la leur, la question de la cohabitation et du vivre-ensemble devient centrale. Il nous faut créer les conditions d'un dialogue à nouveaux frais avec tous les êtres vivants, les conditions d'une *nouvelle alliance*.

Série dirigée par Stéphane Durand

© ACTES SUD, 2019
ISBN 978-2-330-12674-2

VINCIANE
DESPRET

HABITER EN OISEAU



Pour une nouvelle alliance

ACTES SUD

*À Donna Haraway, Bruno Latour et Isabelle
Stengers.*

PREMIER ACCORD

CONTREPOINT

Il y a plus de choses entre le ciel et la terre (c'est bien la place des oiseaux) que notre philosophie n'en explique aisément.

ÉTIENNE SOURIAU¹

Il s'est d'abord agi d'un merle. La fenêtre de ma chambre était restée ouverte pour la première fois depuis des mois, comme un signe de victoire sur l'hiver. Son chant m'a réveillée à l'aube. Il chantait de tout son cœur, de toutes ses forces, de tout son talent de merle. Un autre lui a répondu un peu plus loin, sans doute d'une cheminée des environs. Je n'ai pu me rendormir. Ce merle chantait, dirait le philosophe Étienne Souriau, avec *l'enthousiasme de son corps*, comme peuvent le faire les animaux totalement pris par le jeu et par les simulations du faire semblant². Mais ce n'est pas cet enthousiasme qui m'a tenue éveillée, ni ce qu'un biologiste grognon aurait pu appeler une bruyante réussite de l'évolution. C'est l'attention soutenue de ce merle à faire varier chaque série de notes. J'ai été capturée, dès le second ou le troisième appel, par ce qui devint un roman audiophonique dont j'appelai chaque épisode mélodique avec un "et encore ?" muet. Chaque séquence différait de la précédente, chacune s'inventait sous la forme d'un contrepoint inédit.

Ma fenêtre est restée, à partir de ce jour, chaque nuit ouverte. À chacune des insomnies qui ont suivi ce premier matin, j'ai renoué avec la même joie, la même surprise, la même attente qui m'empêchait de retrouver (ou même de souhaiter retrouver) le sommeil. L'oiseau chantait. Mais jamais chant, en même temps, ne m'a semblé si proche de la parole. Ce sont des phrases, on peut les reconnaître, elles m'accrochent d'ailleurs l'oreille exactement là où vont toucher les mots du langage ; jamais chant en même temps n'en aura été plus éloigné, dans cet effort tenu par une exigence de non-répétition. C'est une parole, mais en tension de beauté et dont chaque mot importe. Le silence retenait son souffle, je l'ai senti trembler pour s'accorder au chant. J'ai eu le sentiment le plus intense, le plus évident, que le sort de la terre entière ou peut-être l'existence de la beauté elle-même, à ce moment, reposait sur les épaules de ce merle.

Étienne Souriau parlait d'enthousiasme du corps ; certains ornithologues, m'a rapporté le compositeur Bernard Fort, évoquent, à propos de l'alouette des champs, l'exaltation³. Pour ce merle, c'est le terme "importance" qui devrait s'imposer. Quelque chose importe, plus que tout, et plus rien d'autre n'importe si ce n'est le fait de chanter. L'importance s'était inventée dans un chant de merle, elle le traversait, le transportait, l'envoyait au plus loin, à d'autres, à l'autre merle là-bas, à mon corps tendu pour l'entendre, aux confins où le portait sa puissance. Et sans doute le sentiment que j'avais eu d'un total silence, indubitablement impossible dans le milieu urbanisé sur lequel ouvre ma fenêtre, témoignait-il que cette importance m'avait si bien capturée qu'elle avait effacé tout ce qui n'était pas ce chant. Le chant m'avait donné le silence. L'importance m'avait touchée.

Mais peut-être aussi n'ai-je été si bien touchée par ce chant que parce que j'avais lu, peu de temps auparavant, *Manifeste des espèces compagnes* de Donna Haraway⁴. Dans ce très beau livre, la philosophe évoque les relations qu'elle a nouées avec Cayenne, sa chienne. Elle raconte comment ces relations ont profondément affecté sa manière d'entrer en rapport avec d'autres êtres ou, plus précisément, avec des "êtres-autres-qui-comptent", comment elle a pu apprendre à se rendre plus présente au monde, plus à l'écoute, plus curieuse et comment elle espère que les histoires qu'elle vit avec Cayenne pourront donner l'appétit pour de nouveaux engagements avec d'autres êtres qui viendront à compter. Ce que ce livre de Haraway fait, et j'en découvrais l'efficace dans cette expérience, c'est susciter,

induire, faire exister, rendre désirables d'autres modes d'attention⁵. Et inviter à prêter attention à ces modes d'attention. Non pas devenir plus sensibles (un fourre-tout un peu trop commode et qui risque tout aussi bien de conduire aux allergies), mais apprendre à, devenir capable d'*accorder* de l'attention. *Accorder* prend ici en charge le double sens de "donner son attention à" et de reconnaître la manière dont d'autres êtres sont porteurs d'attentions. C'est une autre façon de déclarer des importances.

L'ethnologue Daniel Fabre avait coutume de dire de son métier qu'il consistait à s'intéresser à ce qui empêche les gens de dormir. L'anthropologue Eduardo Viveiros de Castro propose une définition très proche de l'anthropologie : c'est, dit-il, l'étude des variations d'importance. Il écrit par ailleurs que "s'il y a quelque chose qui revient de droit à l'anthropologie, ce n'est pas la tâche d'expliquer le monde d'autrui, mais bien celle de multiplier notre monde⁶". Je crois que les éthologues qui observent et étudient les animaux, comme l'avaient si bien pris à cœur avant eux les naturalistes, nous proposent, pour nombre d'entre eux, un projet semblable : rendre compte, multiplier les *manières d'être*, c'est-à-dire "les manières d'éprouver, de sentir, de faire sens et de donner de l'importance aux choses⁷". Quand l'éthologue Marc Bekoff dit que chaque animal est une manière de connaître le monde, il ne dit pas autre chose. Certes, les scientifiques ne peuvent faire l'économie des explications, mais expliquer peut prendre des formes très diverses, cela peut être recomposer des histoires compliquées comme autant d'aventures de la vie qui s'entête et qui expérimente tous les possibles, cela peut être chercher à élucider l'énigme des problèmes auxquels répondent les solutions qu'ont inventées tels ou tels animaux, mais cela peut être également vouloir trouver une théorie générale tout-terrain à laquelle tous obéiraient. Bref, il y a des explications qui multiplient les mondes et honorent l'émergence d'une infinité de manières d'être, d'autres qui les disciplinent et leur rappellent quelques principes élémentaires.

Le merle avait commencé à chanter. Quelque chose lui importait et plus rien d'autre, à ce moment-là, n'existait que le devoir impérieux de donner à entendre. Saluait-il la fin de l'hiver ? Chantait-il sa joie d'exister, de se sentir revivre ? Adressait-il une louange au cosmos ? Les scientifiques ne pourraient sans doute pas l'énoncer de cette manière. Mais ils pourraient affirmer que toutes les forces cosmiques d'un printemps naissant ont offert au merle les premières conditions de sa métamorphose⁸. Car il s'agit bien d'une métamorphose. Ce merle qui avait probablement vécu un hiver assez paisible, même si difficile, ponctué de quelques moments d'indignation sans conviction à l'égard de ses congénères, tentant de rester discret et de mener une vie sans histoire, cet oiseau chante maintenant à tue-tête, juché au plus haut et au plus visible qu'il ait pu trouver. Et tout ce que le merle avait pu, au cours de ces derniers mois, éprouver, sentir, tout ce qui donnait jusquelà leur sens aux choses et aux autres s'agence à présent à une tout autre importance, impérieuse, exigeante, qui modifiera complètement sa manière d'être : il est devenu territorial.

CHAPITRE I

TERRITOIRES

Unicum arbustum haud alit
Duos erithacos
(Un arbre n'abrite pas deux rouges-gorges)

Proverbe de Zénodote d'Éphèse
(philosophe grec, III^e siècle av. J.-C.).

C'est cette métamorphose à l'œuvre qui a véritablement intrigué les scientifiques. Pas seulement intrigué : impressionné. Comment des oiseaux, que l'on a vus pour certains d'entre eux calmement vivre ensemble pendant l'hiver, voler de concert, chercher ensemble de la nourriture, se quereller parfois pour ce qui semble être des brouilles sans conséquence, peuvent-ils, à un moment donné, changer complètement d'attitude ? Ils s'isolent les uns des autres, choisissent un lieu et s'y cantonnent, y chantent sans cesse à partir d'un de ces promontoires. Ils semblent ne plus supporter la présence de leurs congénères et s'adonnent frénétiquement à toutes les extravagances de menaces et d'attaques si l'un de ceux-ci passe une ligne, invisible à nos yeux, mais qui semble bien dessiner avec une précision remarquable une frontière. La bizarrerie de leur comportement étonne, mais plus encore l'agressivité, la détermination et la pugnacité de leurs réactions aux autres, et surtout ce qu'on appellera plus tard le "luxe" incroyable des chants et des postures – couleurs, danses, vols, mouvements les plus extravagants, tout est spectaculaire, tout est ressource à spectacularisation. Et la redondance tout aussi étonnante des routines d'installation. Henry Eliot Howard, en 1920, décrit ainsi le devenir territorial d'un bruant des roseaux mâle qu'il observe près de chez lui, dans la campagne anglaise de la région du Worcestershire. L'oiseau s'établit dans les marais en un lieu arboré de petits aulnes et de saules. N'importe quel arbre pourrait faire l'affaire pour se percher et surveiller les alentours, mais le bruant en choisira un seul, qui va devenir en quelque sorte le point le plus important en relation avec l'espace occupé, son "quartier général", dira Howard, le siège à partir duquel il avertira de sa présence par son chant, surveillera les mouvements de ses voisins et partira chercher de la nourriture. On pourra observer la mise en place d'une véritable routine à partir de ce qui devient le centre du territoire : l'oiseau part de l'arbre, va se percher dans un buisson plus loin, puis sur un jonc encore un peu plus loin, ensuite revient à l'arbre. Il répétera ces trajets dans toutes les directions avec une régularité remarquable. Leur redondance dessine le territoire et en fixe progressivement les limites.

D'autres descriptions sont possibles. Elles ne tarderont pas car Howard a véritablement donné son essor à tout un courant de recherches, tous les scientifiques ayant travaillé dans ce domaine le reconnaissent comme son véritable fondateur. Son livre, *Territory in Bird Life*, paru en 1920, non seulement donne les descriptions les plus minutieuses, mais propose une théorie cohérente qui permet de rendre compte de ces observations : les oiseaux s'assurent un territoire qui leur permettra de s'accoupler, de construire

le nid, d'y protéger les petits et d'y trouver de la nourriture en suffisance pour nourrir la nichée.

Je préciserais d'une part que Howard n'était pas un scientifique professionnel, mais un naturaliste passionné par l'observation des oiseaux auxquels il consacrait les premières heures de chacune de ses journées, avant d'aller au travail. Mais les scientifiques vont prendre le relais et le reconnaître comme le véritable pionnier de ce nouveau champ de recherches. Le territoire, tel que Howard le conçoit, peut devenir un bon objet scientifique : il devient susceptible d'être expliqué depuis les "fonctions" qu'il remplit par rapport à la survie de l'espèce. Les ornithologues parleront d'ailleurs, pour marquer l'entrée de l'objet dans le domaine de la science, d'une période "préterritoriale", désignant le champ des tentatives théoriques avant Howard. D'autre part, précisons-le aussi, Howard n'est en fait pas le premier à avoir associé le comportement territorial en termes de fonctions qu'il peut assurer et les exigences de la reproduction. Deux autres auteurs l'avaient fait avant lui : d'une part, le zoologiste allemand Bernard Altum qui, en 1868, avait développé en détail une théorie du territoire, mais dans un livre qui ne sera traduit que bien plus tard ; d'autre part, un autre amateur, un journaliste amoureux de l'histoire naturelle, Charles Moffat, dont les travaux, publiés en 1903 dans une obscure revue irlandaise (*Irish Naturalists' Journal*) resteront ignorés des scientifiques. Si Howard est reconnu comme le véritable pionnier des recherches, c'est d'abord parce qu'il a été le premier auteur *lu* par les ornithologues anglais et américains à apporter une théorie détaillée et unifiée là où régnaient quantité de bribes d'hypothèses⁹. Ensuite, il a été à l'origine de la diffusion rapide d'une méthode nouvelle : l'histoire de vie d'oiseaux individuels. C'est important : il ne s'agit pas seulement d'histoires, mais aussi de "vies" d'oiseaux – n'oublions pas que beaucoup d'ornithologues et d'amateurs, jusqu'à cette époque, étudiaient les oiseaux principalement en les tuant ou en prélevant leurs œufs pour constituer des collections ou élaborer des catégories.

Ce que les scientifiques appellent la "période préterritoriale" de la théorie du territoire désigne donc le fait que les observations étaient relativement parcellaires et sans réelle élaboration théorique. Le proverbe de Zénodote que j'ai cité en exergue, par exemple, sera repris ultérieurement, avec pour hypothèse que les rouges-gorges aiment la solitude. Avant lui, Aristote avait observé, dans son *Historia animalium*, que les animaux, des aigles en l'occurrence, défendent l'espace qui leur permet d'assurer la nourriture. Il remarquait également que dans certains endroits où la nourriture s'avère rare, on ne trouve qu'un seul couple de corbeaux.

Pour d'autres, le territoire serait d'abord lié à la rivalité des mâles autour des femelles. L'espace défendu soit permettrait au mâle de se garantir l'exclusivité de la femelle qui s'y installe, c'est donc un problème de jalousie, soit lui offrirait un site de "promotion" à partir duquel chanter et parader, afin d'attirer une éventuelle partenaire. Ce sera l'une des hypothèses de Moffat.

Dans ce cas, le territoire ne compte pas tant comme espace mais comme un ensemble comportemental.

L'hypothèse de l'amour de la solitude du rouge-gorge, on s'en doute, n'obtiendra pas le sésame qui permet de figurer dans les écrits scientifiques. Celle selon laquelle le territoire permet à l'oiseau de s'assurer l'exclusivité des ressources nécessaires à sa subsistance, en revanche, sera longtemps considérée comme pertinente et aura la faveur de nombreux ornithologues. La thèse selon laquelle le territoire est lié à un problème de compétition autour des femelles a, quant à elle, longtemps dominé la scène préterritoriale (elle a notamment été favorisée par Darwin). Si controversée soit-elle, elle ne sera pas abandonnée et reviendra souvent, sous une forme ou sous une autre, dans les écrits des scientifiques – sans doute favorisée par une l'attraction de certains pour les beaux drames qu'offre la compétition, et par d'autres (parfois les mêmes) qui n'arrivent pas à se défaire de l'idée que les femelles sont des ressources pour les mâles. Howard aura pourtant vivement contesté cette hypothèse de la compétition autour des femelles parce qu'elle ne pouvait pas s'accorder à certaines de ses observations. Il écrit d'ailleurs qu'elle n'a pu tenir qu'aussi longtemps qu'on a pensé que les conflits étaient l'affaire des seuls mâles. Or, dans certaines espèces, dit-il, les femelles se battent avec les femelles, les couples avec les couples, ou parfois même un couple peut attaquer un mâle ou une femelle solitaire. Et comment comprendre que chez les espèces qui se déplacent pour rejoindre les sites de reproduction, les mâles arrivent parfois bien avant les femelles et commencent tout de suite les hostilités ? Le comportement territorial reste malgré tout une affaire de mâles : si les femelles, dit Howard, se comportaient de la même manière et s'isolaient, ils ne se rencontreraient jamais !

L'idée que les oiseaux puissent établir des lieux de vie dont ils protégeraient l'exclusivité n'a donc rien de neuf, en témoignent Aristote, Zénodote et quelques autres après eux. Le terme "territoire" lui-même toutefois n'est pas mentionné. Il n'apparaîtra, pour les oiseaux, qu'au ^{xvii}e siècle. Dans l'historique qu'elle consacre en 1941 à cette notion, l'ornithologue américaine Margaret Morse Nice signale que l'on peut trouver sa première occurrence dans un livre de langue anglaise publié en 1678, *The Ornithology of Francis Willughby* de John Ray (1627-1705) – le livre de Ray reprenant en fait, comme son titre l'indique, les travaux de son ami Francis Willughby (1635-1672). À propos du rossignol philomèle, Ray cite un autre auteur, Giovanni Pietro Olina qui publie à Rome en 1622 un traité d'ornithologie, *Uccelliera, ovvero, Discorso della natura, e proprietà di diversi uccelli*. Ce traité s'avère être un livre sur les différentes manières d'attraper et de prendre soin des oiseaux afin de constituer des oiselleries : "Olina a écrit que c'est le propre de cet oiseau d'occuper ou de s'emparer, dès son arrivée, d'un endroit qu'il considère comme sa *propriété* et dans lequel il ne tolère aucun rossignol si ce n'est son conjoint." Ray mentionne également le fait, toujours selon Olina, que "c'est une caractéristique du rossignol qu'il

ne peut supporter un compagnon dans le lieu où il vit et attaquerait de toutes ses forces celui qui viendrait contrarier ses revendications¹⁰”. Mais selon les ornithologues Tim Birkhead et Sophie Van Balen¹¹, Antonio Valli da Todi aurait précédé Olinia en 1601 avec un livre sur le chant des oiseaux, et l’on peut même penser que ce dernier, au vu de la similitude des observations, aurait copié son prédécesseur : le rossignol “choisit une propriété, dans laquelle il ne veut qu’entre aucun autre rossignol si ce n’est sa femelle, et si d’autres rossignols viennent à entrer, il se met à chanter au centre de ce site”. Valli da Todi estimera la taille de ce territoire en observant que son rayon correspond à un long jet de pierre. Notons en passant que Valli da Todi aurait lui-même repris une bonne part de ses informations à un ouvrage de Manzini publié en 1575. Mais ce dernier n’évoque pas la question du territoire.

On pourrait bien sûr s’interroger sur une coïncidence : le terme “territoire” avec une connotation très marquée de “propriété exclusive dont on s’empare” apparaît dans la littérature ornithologique au XVII^e siècle, c’est-à-dire au moment même où, selon Philippe Descola et de nombreux historiens du droit, les Modernes résument l’usage de la terre par un seul concept, celui de l’appropriation¹². Descola souligne que cette conception a acquis une telle force d’évidence qu’il est aujourd’hui difficile de s’en déprendre. En deux mots, cette notion se développe à partir de Grotius et du droit naturel¹³, quoiqu’elle plonge ses racines dans la théologie du XVI^e. Elle redéfinit le droit de propriété comme un droit individuel et repose à la fois sur l’idée d’un contrat qui redéfinit les humains comme des individus et non des êtres sociaux (la “propriété” du droit romain résultait d’un partage et non de l’acte individuel, un partage sanctionné par la loi, les coutumes et les tribunaux), sur de nouvelles techniques de mise en valeur de la terre qui exigent que cette terre soit délimitée et que sa possession soit garantie, et sur une théorie philosophique du sujet, celle de l’individualisme possessif qui reconfigure la société politique comme un dispositif de protection de la propriété des individus. On connaît les conséquences dramatiques de cette nouvelle conception de la propriété, ce qu’elle a favorisé et ce qu’elle a détruit. On connaît l’histoire des *enclosures*, l’expulsion des communautés paysannes des terres dont elles avaient jouissance coutumière et l’interdit qui les a frappées de prélever dans les forêts les ressources essentielles à leur vie. Avec cette nouvelle conception de la propriété, on assiste à l’éradication de ce qu’on appelle aujourd’hui les “commons”, qui faisaient l’objet d’usages collectifs, coordonnés et auto-organisés de ressources communes, comme des canaux d’irrigation, des pâtures communes, des forêts¹⁴... En Angleterre, écrit Karl Polanyi, “en 1600, la moitié des terres arables du Royaume étaient encore en jouissance collective, il n’en restait plus qu’un quart en 1750 et presque plus aucune en 1840¹⁵”. Des multiples façons d’habiter et de partager les usages de la terre qui s’étaient au cours des siècles inventées et cultivées ne resteront que des droits de propriété, certes quelquefois limités, mais toujours définis comme droits exclusifs d’user, voire d’abuser.

Si j'en reviens aux oiseaux, aux rossignols et aux rouges-gorges, je ne suis toutefois pas sûre que la coïncidence d'époque nous apprenne grand-chose. Ce serait aller trop vite. Ce serait, par exemple, négliger le fait que ce terme n'apparaît pas n'importe où à propos des animaux mais dans la description de pratiques pour conserver des oiseaux en volières, des pratiques d'appropriation certes, des pratiques de mise en cage et d'enfermement, mais également des pratiques ayant pour motif de déterritorialiser les oiseaux pour les faire vivre "chez nous", dans ce qui fait "nos" territoires. Ne devrais-je pas alors également, si je voulais partir de cette coïncidence pour raconter les histoires de territoire, évoquer que l'oisellerie tire son origine de la volonté de protéger les moissons contre les oiseaux ? Préciser qu'elle a été de ce fait liée aux arts de la chasse et à la fauconnerie, et que ces arts demandaient de la ruse et une connaissance intime de leurs habitudes ? Ainsi, au ^{xiv}^e siècle, on chassait les faisans au miroir, en partant de l'observation qu'"un mâle ne peut souffrir la présence d'un autre" et lui cherchera aussitôt querelle. On attachait un miroir à une ficelle et le faisan, croyant voir dans son reflet un de ses semblables, attaquait le miroir, le heurtait et faisait tomber une cage dans laquelle il était pris. Mais si je devais raconter cette histoire, je devrais également m'intéresser au fait que c'est justement au ^{xvii}^e siècle que l'oisellerie se détache de la fauconnerie, et que les oiseaux seront capturés en grand nombre non plus seulement pour être tués mais pour le plaisir de vivre avec eux et d'entendre leurs chants¹⁶. Cet engouement sans précédent pour les volières va particulièrement s'orienter vers les oiseaux chanteurs, c'est-à-dire, pour la plupart, des oiseaux territoriaux. Ce qui motivera la rédaction de nombreux traités consacrés à leurs mœurs, leurs usages, les façons de les capturer et de les maintenir en vie. Et il me faudrait sans doute encore bien d'autres histoires pour compliquer cette coïncidence, tisser d'autres liens qui relient ces deux événements, peupler un monde que je connais mal mais dont je suis, et particulièrement dans cette enquête, héritière. Mais si je ne peux le faire, et si je dois laisser cette coïncidence comme une question ouverte, je peux garder précieusement le fait qu'elle me signale d'être attentive : le "territoire" est un terme qui n'a rien d'innocent et dont je ne dois pas oublier les violences appropriatives et les destructions qui ont configuré certaines de ses significations actuelles. C'est un terme qui pourrait charrier des habitudes de pensée aussi appauvries que l'ont été, à partir du ^{xvii}^e siècle, les multiples usages qui avaient longtemps caractérisé le fait d'habiter et de partager la terre.

Méfiance donc. Et curiosité. J'ai bien entendu trouvé quelques occurrences de termes pour le moins ambigus, comme le fait qu'un mâle "revendique" un espace, qu'il s'assure une "possession" ou encore le fait que les colibris défendent une "chasse gardée". Le fait que l'agressivité soit, dans le comportement territorial, aussi manifeste et en apparence aussi déterminée, a également suscité un certain type d'attention, et ce d'autant plus que les observateurs, la comprenant dans les schèmes habituels de la compétition, ont

eu tendance à l'interpréter de manière littérale, en insistant sur son effet aversif. Les mots utilisés par certains ornithologues pour décrire les comportements sont éloquents, voire guerriers ou militaires : conflits, combats, challenges, contestations, attaques, poursuites, patrouilles, défense territoriale, quartier général (très fréquent pour signaler le centre du territoire à partir duquel l'oiseau chante), peinture de guerre (pour désigner les couleurs des oiseaux territoriaux)... Mais très tôt, certains ornithologues contesteront ces usages terminologiques, non pas au nom du fait qu'ils anthropomorphiseraient les oiseaux, mais parce qu'ils invitent à privilégier les comportements compétitifs et agressifs à l'œuvre dans la territorialisation, en occultant d'autres dimensions qui leur semblent cruciales.

Cela mis à part, je le découvrirai au cours de mon enquête, peu d'ornithologues véhiculent une conception en termes de "propriété". La plupart vont adhérer à la définition que proposera le zoologue américain Gladwyn Kingsley Noble en 1939, "le territoire est n'importe quel lieu défendu", parce qu'elle a le mérite d'être sobre et de pouvoir décrire pratiquement toutes les situations territoriales. On y ajoutera, selon les théories, des fonctions : un site peut être défendu pour assurer la subsistance, pour protéger des interférences lors de la reproduction, pour permettre la "promotion", terme qui désigne les exhibitions, les parades et les chants, pour s'assurer l'exclusivité de la femelle ou garantir la stabilité d'un lieu de rendez-vous d'une année à l'autre, et bien d'autres fonctions que nous envisagerons au second chapitre. Très rapidement, les ornithologues ont réalisé qu'il n'y avait pas *une* manière de faire territoire, mais de multiples formes de territorialisation. Cette définition de "lieu activement défendu" va, au fil des découvertes et avec la multiplication des manières dont les oiseaux se territorialisent, faire l'objet de quantité de nuances. Les frontières vont s'avérer bien plus élastiques, négociables et poreuses que ce qu'on aurait pu imaginer d'après les premières observations et, surprise, certains chercheurs vont arriver à la conclusion qu'elles n'auraient pas pour seule fonction, chez nombre d'oiseaux, de protéger contre les intrusions et d'assurer l'exclusivité de l'usage d'un site. Tout ceci fera l'objet de ce qui suit.

Le territoire prendra donc d'autres sens qui débordent largement de l'idée qu'il s'agirait d'une propriété. Certains ornithologues se donneront d'ailleurs la peine de préciser que ce qui se dit des oiseaux, en matière de territoire, n'a pas le même sens que ce que les humains désignent par ce terme. Howard, par exemple, soulignera que le territoire est avant tout un processus, ou plutôt, précise-t-il, une partie d'un processus impliqué dans le cycle de la reproduction : "Considéré ainsi, nous évitons le risque de concevoir l'action de « s'assurer un territoire » comme un événement indépendant dans la vie de l'oiseau et de ce fait, j'espère, le risque d'une conception basée sur la signification du mot quand il est utilisé pour décrire les processus humains plutôt que les processus animaux¹⁷." Il ajoutera, quelques pages plus loin, que ce qu'il appelle disposition à conserver un territoire se traduit comme

disposition à rester à un lieu particulier à moment particulier. Et même le père de l'éthologie, Konrad Lorenz, dont le livre *L'Aggression. Une histoire naturelle du mal* n'est pas exempt, loin s'en faut, d'analogies vraiment suspectes et peu problématisées, insistera pour distinguer le territoire de la propriété : "on ne doit pas se le représenter comme une propriété foncière, limitée par des frontières géographiques fixes, inscrites pour ainsi dire au cadastre¹⁸". Le territoire, ajoute-t-il, peut en outre, dans certaines circonstances et pour certains animaux, n'être pas tant lié à l'espace qu'au temps. Ainsi les chats établissent ce qu'il appelle "un horaire d'utilisation" : un même espace est non pas divisé, mais partagé dans le temps. Les chats laissent des marques odorantes à intervalles réguliers. Si un chat rencontre une de ces marques, il peut savoir si elle est fraîche ou si elle date de plusieurs heures. Dans le premier cas il change d'itinéraire, dans le second il continue tranquillement son chemin. Ces marques, dit Lorenz, "agissent comme les signaux de chemin de fer qui empêchent d'une façon analogue la collision de deux trains".

Mais cette prudence de Lorenz vis-à-vis des malentendus (prudence toute relative car, à la même page, on trouvera quand même l'idée du territoire comme "quartier général") n'est toutefois pas aussi bien distribuée que laisserait penser ce qui précède. J'ai parlé des ornithologues, mais ils ne sont pas les seuls à s'intéresser aux territoires des animaux. C'est là, comme on le dit familièrement, que les choses se gâtent¹⁹.

Ainsi, je trouve dans l'inventaire historique qu'a dressé l'ornithologue Margaret Nice une citation de Walter Heape qui écrit, à la fin des années 1920 dans un livre consacré à l'émigration, à l'immigration et au nomadisme, que "les droits territoriaux sont des droits (*rights*) établis au sein de la majorité des espèces animales. Il n'y a aucun doute que le désir d'acquérir un lieu territorial donné, la détermination à le tenir par le combat si nécessaire et la reconnaissance de droits aussi bien individuels que tribaux, dominant *chez tous les animaux*. En fait, on peut soutenir que la reconnaissance des droits territoriaux, un des attributs les plus significatifs de la civilisation, n'est pas le seul fait de l'homme, mais a été un facteur inhérent de l'histoire de la vie *de tous les animaux*²⁰". Devrais-je préciser que Heape est embryologiste et non ornithologue ? Dois-je également prendre en compte ce que je découvre en cherchant un peu : le fait qu'il s'est rendu célèbre pour avoir réussi, en 1890, le premier transfert d'embryons d'un lapin angora dans l'utérus d'un lapin domestique femelle, appelé le lièvre belge, inséminé trois heures auparavant par un congénère ? Est-ce que cela importe ? Est-ce que le succès de ce transfert entre des êtres différents (les deux lapereaux angoras et les deux petits lièvres belges issus de l'opération pourraient témoigner de sa réussite) aurait incité Heape, comme une forme d'autorisation qu'il se serait donnée à lui-même, à s'adonner à d'autres types de transferts, sans mesurer qu'il s'agit de risques d'une tout autre nature, demandant d'autres précautions ? En proposant cette hypothèse, j'exagère, bien sûr, et je suis en

quelque sorte moi-même, délibérément, en train d'effectuer des passages sans précaution, et qui ne sont pas non plus du meilleur goût. Car c'est non seulement une affaire de style qui est en jeu dans les analogies et les comparaisons, une affaire de style politique ou épistémologique, c'est également une affaire de goût. Isabelle Stengers propose de redonner au "*sapere aude*" kantien, "ose connaître", son sens originel, celui d'un poète, le poète romain Horace : "Ose goûter." Apprendre à connaître, écrit-elle, c'est apprendre à discriminer, apprendre à reconnaître ce qui importe, apprendre comment des différences comptent et l'apprendre dans les risques et les effets de la rencontre, c'est-à-dire en se connectant avec la multiplicité inhérente de ce qui importe pour ces *êtres-ci* qu'on voudrait connaître et ce qu'ils font importer. C'est un art des conséquences²¹.

C'est exactement la raison pour laquelle j'ai été tellement consternée à la lecture du livre de Michel Serres, *Le Mal propre*²². Je l'ai été d'autant plus que, jusqu'alors, le travail qu'il avait entrepris de "déterritorialiser" les questions et les concepts, de les sortir des champs disciplinaires et des temporalités auxquels ils avaient été attachés, s'apparentait à une œuvre de création risquée et imaginative de connexions, de traductions et d'entretarductions, de mises en rapports fécondes. Ainsi, lorsqu'il pose la question dans *Le Contrat nature*²³, "Dans quel langage parlent les choses du monde pour que nous puissions nous entendre avec elles par contrat ?", on voit se mettre en place un véritable réseau d'analogies que je qualifierais de génératives, des analogies qui enrichissent les termes de la comparaison, des analogies par lesquelles sont rendues sensibles, sous l'effet des mises en rapport, des qualités jusque-là inaperçues, et par lesquelles sont réactivés des échanges de puissances d'agir entre les choses et entre les vivants : ainsi en va-t-il de la terre, dont Serres nous dit qu'elle nous parle en termes de forces, de liens et d'interactions. Dans un livre ultérieur, *Darwin, Bonaparte et le Samaritain, une philosophie de l'histoire*, Serres reprendra cette idée, en l'articulant cette fois plus précisément à l'écriture. La lecture, dit-il, n'est pas limitée à celle des codes de l'écriture telle que nous l'entendons usuellement, ce que savent les bons chasseurs, capables de lire, dans les traces laissées par le sanglier, son âge, son sexe, son poids, sa taille, et mille autres détails : "Le bon chasseur lit, après avoir appris à lire. Que déchiffre-t-il ? Une empreinte codée. Or cette définition peut passer pour caractériser l'écriture humaine historique elle-même²⁴." Car l'écriture, continue Serres, est le *trait* de tous les êtres, vivants et non vivants, qui tous écrivent "sur les choses et entre eux, les choses du monde les unes sur les autres". L'océan écrit sur la falaise rocheuse, les bactéries écrivent sur nos corps, tout, fossiles, érosions, strates, lumière des galaxies, cristallisation des roches volcaniques... est *donné* à lire. On lisait avant d'écrire et cette possibilité ouvre l'écriture à bien d'autres registres, comme "ensemble de traces qui codent un sens". "Si l'histoire commence avec l'écriture, alors toutes les sciences entrent, avec le monde, dans une histoire nouvelle et sans oublier." Bien sûr, ce sont des passages

risqués qu'opère Serres, des traductions qui lient ce qui semblait destiné à rester délié – ne fût-ce que parce que l'exceptionnalisme humain préside soigneusement à ces séparations de registres. Et c'est justement le motif qui anime Serres, rompre avec la sordide habitude de mettre l'humain au centre du monde et des récits, ouvrir l'histoire à des myriades d'êtres qui comptent et sans lesquels nous ne serions pas là.

Le Mal propre répond à un tout autre motif, ce qu'indique d'ailleurs clairement le sous-titre du livre : *Polluer pour s'approprier ?* Dès les premières pages, il y est question de territoires : "Le tigre pisse aux limites de sa niche. Le lion et le chien aussi bien. Comme ces mammifères carnassiers, beaucoup d'animaux, nos cousins, marquent leur territoire de leur urine, dure, puante ; et de leurs abois ou de leurs chansons douces, comme pinsons et rossignols²⁵." Ce sont, écrit Serres, les modes par lesquels les vivants habitent un lieu, l'établissent et le reconnaissent. Les ordures des mâles définissent ces lieux et les défendent. Elles constituent autant de manières, non seulement animales, mais également hominiennes de s'approprier : "Qui vient de cracher dans la soupe la garde pour lui ; nul ne touchera plus à la salade ou au fromage qu'il a ainsi pollués. Pour conserver quelque chose en propre, le corps sait y laisser quelque tache personnelle : sueur sous le vêtement, salive dans le mets ou pieds dans le plat, fumet, parfum ou déjection, toutes choses assez dures²⁶..." Serres remarque ensuite que le verbe avoir, qui désigne la propriété, a la même origine latine qu'habiter. "Du fond des siècles, écrit-il, nos langues se font l'écho du rapport profond entre la niche et l'appropriation, entre le séjour et la possession : j'habite, donc j'ai²⁷." Pour Serres, l'acte de s'approprier est issu d'une origine animale, éthologique, corporelle, physiologique, organique, vitale... et non d'une convention ou de quelque droit positif : "j'y sens, écrit-il, un recouvrement d'urine, de déjections, de sang, de cadavres pourrissants²⁸". J'ai signalé que le motif de Serres ne relevait plus ici d'une mise en rapport pour lutter contre l'anthropocentrisme et contre cette étrange amnésie de l'histoire à tout ce qui n'est pas humain, il s'agit à présent de s'insurger contre toutes les formes d'appropriation que constituent les pollutions, qu'elles soient celles de l'air, celles de l'envahissement de l'espace visuel ou sonore que nous infligent les publicités, les voitures, les machines... toutes aussi sales et polluantes que les déjections qui marquent l'appropriation. "Le propre, écrit-il, s'acquiert et se conserve par le sale" ou encore, plus explicite, "le crachat souille la soupe, le logo l'objet, la signature la page : propriété, propreté, même combat dit par le même mot, de même origine et de même sens. La propriété se marque, comme le pas laisse sa trace²⁹."

Mais ce n'est pas le motif qui suscite ma sévérité à son égard, bien au contraire. Que l'enjeu de Serres soit de rendre perceptibles et insupportables les multiples opérations d'expropriation et d'appropriation menées par le marché n'est pas ici en cause, et je suis à cet égard de tout cœur avec lui. En revanche, le fait qu'il associe ordures et marques, comme gestes de salissure,

à une origine animale me semble d'autant plus sérieusement problématique que le geste d'appropriation s'identifie, chez lui, à celui de la désappropriation et de l'exclusion³⁰. L'équation est trop rapide. Car cette mise en rapport ne peut se faire qu'au prix d'une double simplification, une double négligence. La première, d'abord, parce que cette équation revient à oublier que le territoire pour un tigre, un chien ou un rossignol, ce n'est pas cela, et ce n'est même sans doute pas "*un cela*" qui pourrait prétendre unifier un ensemble de conduites ; ensuite parce que ce régime de propriété sous la forme de l'accaparement me semble définir l'habiter de manière trop entendue. En argumentant une forme de naturalité des conduites territoriales pour dénoncer le droit que s'arrogent quelques-uns de spolier l'air, le champ sonore, les choses collectives et l'espace, Serres associe, sans l'interroger un seul moment, le comportement territorial des animaux au régime de l'avoir et de la propriété, et l'assimile de ce fait à une forme de droit naturel. En somme, il attribue aux animaux une conception moderne et non questionnée de la propriété, faisant de ces derniers de petits propriétaires bourgeois soucieux d'exclusivité.

Il ne s'agit pas pour moi de vouloir défendre la dignité bafouée de ces animaux mobilisés dans le projet de défendre une terre abîmée ou des existences polluées. Mais s'il s'agit de penser la réappropriation de la terre, je crois qu'il faut faire attention aux manières de l'habiter et à ceux avec qui on doit habiter. On commence, avec cette éthologie simplificatrice, de très mauvaise manière.

Signalons d'abord qu'il est plus que contestable d'associer la marque animale à la salissure et d'envisager celle-ci comme l'envers du propre. C'est pour *nous*, ou la plupart d'entre nous, que l'excrément relève du sale ; les choses sont bien plus compliquées pour nombre d'animaux. Qui a pu voir son chien se vautrer avec enthousiasme dans une charogne ou dans des laissées comprendra tout de suite qu'on est dans un autre monde de sentir. Ensuite, mettre les mammifères et les oiseaux sur le même pied n'est pas une très bonne idée. Certes, le marquage et le chant semblent avoir des fonctions communes : il s'agit de faire acte de présence. Mais les mammifères et les oiseaux ont des problèmes très différents à résoudre lorsqu'il s'agit de manifester la présence. Les similitudes, à partir de là, doivent être construites avec prudence. Il est inconséquent de parler "des animaux". Si certains oiseaux, mais c'est plus rare, peuvent marquer leur présence par des laissées, ils privilégient généralement le chant et ce qu'on pourrait appeler les manifestations intenses d'une présence actuelle. Les mammifères, pour la plupart, ont fait le choix de la présence évoquée. Le territoire chez la plupart des oiseaux est un site de spectacularisation, il est le lieu par lequel l'oiseau peut être vu et entendu. L'on est d'ailleurs en droit de se demander si dans certains cas (c'est indiscutable dans le cas des arènes de parade), ce n'est pas tant pour défendre son territoire que l'oiseau chante et parade, ce serait plutôt le territoire qui lui offrirait la scène pour ses chants et ses exhibitions. Certains

ornithologues en ont d'ailleurs fait l'hypothèse.

Tout autre visiblement est l'ambition de nombreux mammifères, et ils répondent bien à ce que Jean-Christophe Bailly proposait comme définition du territoire : c'est un endroit où l'on peut se cacher ou, plus précisément, c'est un endroit où l'on sait où se cacher³¹. Le chant et les traces, dans ce cas, n'ont déjà plus que des similitudes superficielles. On pourrait dire que les mammifères sont passés maîtres dans l'usage de la métaphore *in absentia* – les traces *évoquent*, les animaux se rendent présents sans y être –, les oiseaux ayant fait le choix du littéral : “j’y suis”, tout est prétexte pour donner à voir et à entendre. Un auteur utilise le terme “*broadcasting*” pour désigner ce processus, ce qui peut signifier “diffuser”, et c’est bien le cas, mais qui également renvoie à la promotion par la diffusion des médias (radios ou télévisions)³². Si le terme “*broadcasting*” peut tout aussi bien s’appliquer aux oiseaux qu’aux mammifères, il le sera dans un sens un peu différent : chez l’oiseau, il invite à insister sur la “promotion”, la publicité ; chez les mammifères qui marquent, cela renverrait au fait que l’émetteur et le message non seulement ne sont pas au même endroit, mais que l’émetteur multiplie sa présence en autant de “diffuseurs” qu’il a laissé de traces. Puissance différée de l’ubiquité par messages.

Les mammifères doivent résoudre un problème qui est beaucoup moins difficile pour les oiseaux : celui d’être présent partout. Les oiseaux bénéficient d’une bien plus grande mobilité, ils peuvent parcourir très rapidement le territoire d’un point à l’autre, ce que ne peuvent les mammifères et ce d’autant plus qu’ils désirent rester cachés. Le problème de la circulation dans l’espace – pouvoir ou non être partout – et celui de la nécessité d’être vu ou caché ont été résolus chez chacun par un rapport différent de la présence au temps : avec le chant et les exhibitions, l’oiseau est dans un régime de présence actuelle, avec les marques, le mammifère a adopté un régime de présence historique. Les traces ont des effets dans un temps relativement long (eu égard à la présence actuelle), l’animal est présent partout en même temps bien que n’ayant été là qu’antérieurement. Les laissées seraient peut-être dans ce cadre de l’ordre du leurre, elles créent un effet de présence dans l’absence. Mais un leurre dont personne n’est dupe, ce qui ne change rien à son efficace, car il y a du “fais attention !”, du “prends garde !” dans chaque message. Et il est bien reçu. Les traces relèveraient alors de ce processus désigné sous le nom de “stigmergie”, ou “règles non locales des interactions”, par lesquelles le comportement de certains animaux peut affecter à distance – qu’elle soit spatiale ou temporelle – le comportement d’autres – ainsi que le font les fourmis, laissant derrière elles des phéromones qui infléchiront le trajet de celles qui les suivent. C’est un mode de présence qui crée certains modes d’attention. C’est d’ailleurs assez triste que Serres, qui avait su justement, avec l’argument de l’écriture généralisée, convoquer les traces d’animaux comme des dispositifs d’écriture incroyablement sophistiqués, capables de traduire quantité de qualités et de messages, n’ait songé, ou plutôt ait

délibérément oublié, que le chasseur n'est pas le seul à lire les traces, que les animaux ne cessent de le faire et sans doute de lire bien plus et bien mieux encore que les humains, et qu'il les ait réduites ici à une seule fonction : salir pour s'approprier.

Il y a encore une autre chose, sur laquelle je reviendrai ultérieurement (car le chant pourra recevoir une interprétation semblable) : si le marquage s'avère bien créer des effets de présence dans l'absence, certains auteurs ont proposé, notamment à propos des chèvres des Montagnes rocheuses ou de certains animaux en captivité, que le marquage soit également une forme d'extension du corps de l'animal dans l'espace³³. Dans ce cadre, le terme "appropriation" prend une autre signification, il s'agit à présent de transformer l'espace non tant en "sien", mais en "soi". Ce qui est "soi" et ce qui est "non-soi" devient d'autant plus indéterminé que nombre de mammifères non seulement marquent les lieux et les choses, mais qu'ils marquent leur propre corps avec leurs propres sécrétions, en les transférant sur différentes parties de celui-ci. Plus étonnant encore, nombre d'entre eux s'imprègnent également de l'odeur des choses du lieu territorialisé, terre, herbes, charognes présentes, écorce des arbres. L'animal devient alors tout autant approprié *par* et à l'espace, qu'il se l'approprie en le marquant, créant avec les lieux un accord corporel par lequel le "soi" et le "non-soi" sont rendus indistincts.

On est, on le voit, dans quelque chose de bien plus compliqué que dans le simple régime d'appropriation que décrit Serres, et je pourrais continuer la liste de ces différences ponctuées de quelques ressemblances partielles, elle serait quasiment infinie. Mais ce sur quoi je tente d'insister, c'est sur le fait que la question des territoires, et ce que nous pouvons apprendre d'eux, n'est pas une question "tout-terrain". Le passage d'un territoire à l'autre – qu'il soit celui de tel et de tel animal à qui des chercheurs adressent leurs questions ou celui des pratiques des scientifiques – ne peut se faire comme cela, sans précaution, sans attention à l'in vraisemblable diversité des manières d'être que les territoires ont contribué à inventer. Et voilà également pourquoi j'insiste sur le fait que certains ornithologues – certes pas tous, nous y reviendrons – ont très rapidement saisi que les territoires pouvaient difficilement faire l'objet d'une théorie générale. Le zoologiste britannique Robert Hinde, dans son introduction au numéro spécial de la revue *Ibis* consacré aux territoires, en 1956, écrira d'ailleurs que "la diversité de la nature ne pourra jamais s'ajuster dans un système de casiers et de catégories³⁴". Les catégories, ajoute-t-il, ne sont là que pour nous aider dans nos discussions. Elles sont d'autant plus discutables qu'on peut trouver, au sein de la même espèce, au cours de la même période, des usages très différents, simultanément ou en succession et, dans d'autres espèces, on observera des usages variés selon l'âge, le sexe, l'habitat ou la densité de la population.

Tout ceci n'est pas fortuit. Les ornithologues ont été confrontés d'entrée de jeu à la diversité des espèces et ils ont très tôt cultivé une approche

comparative qui les a rendus attentifs à la pluralité des organisations³⁵. Les approches comparatives demandent, et engagent à, une véritable culture du tact, de l'attention aux différences et aux spécificités, et du souci pour ce qui compte. C'est une culture que nombre d'entre eux – pas tous, mais ceux qui vont s'avérer les plus intéressants – ont appris à honorer.

Mais il est en outre également possible que quelque chose se passe autour du comportement territorial : c'est un comportement dont j'évoquais le fait qu'il avait étonné et impressionné les chercheurs. Les oiseaux, très souvent, manifestent une telle vitalité, une telle puissance de détermination, dépensent une telle énergie, en fait semblent tellement "possédés" par ce qu'ils sont en train de défendre, qu'il n'est pas impensable d'affirmer que les chercheurs aient eux-mêmes été touchés : voilà quelque chose qui *vraiment importe* ! Et que cette importance ait compté.

CONTREPOINT

L'imagination est une forme de l'hospitalité, [en ce qu'elle] nous permet d'accueillir ce qui, dans le sentiment du présent, aiguise un appétit à l'altérité.

PATRICK BOUCHERON,
*Ce que peut l'histoire*³⁶.

S'il y a des territoires qui tiennent à être chantés ou, plus précisément, qui ne *tiennent qu'à* être chantés, s'il y a des territoires qui tiennent à être marqués de la puissance des simulacres de présence, des territoires qui deviennent corps et des corps qui s'étendent en lieux de vie, s'il y a des lieux de vie qui deviennent chants ou des chants qui créent une place, s'il y a des puissances du son et des puissances d'odeurs, il y a sans nul doute quantité d'autres modes d'être de l'habiter qui multiplient les mondes. Quels verbes pourrions-nous découvrir qui évoquent ces puissances ? Y aurait-il des territoires dansés (puissance de la danse à *accorder*) ? Des territoires aimés (qui ne *tiennent qu'à* être aimés ? Puissance de l'amour), des territoires disputés (qui ne *tiennent qu'à* être disputés ?), partagés, conquis, marqués, connus, reconnus, appropriés, familiers ? Combien de verbes et quels verbes peuvent faire territoire ? Et quelles sont les pratiques qui vont permettre à ces verbes de proliférer ? Je suis convaincue, avec Haraway et bien d'autres, que multiplier les mondes peut rendre le nôtre plus habitable. Créer des mondes plus habitables, ce serait alors chercher comment honorer les manières d'habiter, répertorier ce que les territoires engagent et créent comme manières d'être, comme manières de faire. C'est ce que je demande aux chercheurs.

Je dis habiter, je devrais dire cohabiter, car il n'y a aucune manière d'habiter qui ne soit d'abord et avant tout "cohabiter". Et je dis "répertorier" car c'est délibérément le projet le plus modeste auquel je me suis attelée, celui de m'en tenir à lister des "habitudes", ce qui ne veut pas dire des routines, mais des inventions de vie et de pratiques qui attachent l'agir et le savoir à des lieux et à d'autres êtres. Enquêter à ce sujet, rejouer les évidences, décrire avec curiosité ce qu'habiter suscite comme mises en rapport et comme manières d'être "chez soi".

Bref, ouvrir l'imagination en honorant les inventions.

Je ne cherche toutefois pas à demander aux animaux de nous édifier, pas plus que je ne veux les mobiliser pour trouver des solutions à nos problèmes. J'ai appris, et je le réapprends avec Serres, que lorsqu'on engage les animaux dans ce type de demandes, la manière même de construire le problème et de l'imposer exclut justement ceux que l'on interroge puisqu'on attend d'eux de répondre dans des termes déjà ficelés à l'avance. On se souviendra du "tous les animaux" de l'embryologiste Heape, ce qui déjà donne l'alerte, comme le fait tout autant cet autre raccourci qui lui permettait de passer des animaux à la civilisation. Ce n'est sans doute pas un hasard que, lorsque s'opère un passage trop rapide, en matière de territoires, des animaux aux humains, on se retrouve à attribuer aux premiers notre conception du territoire comme propriété. Il s'agit de multiplier les mondes, pas de les réduire aux nôtres. Et de ne pas insulter les pratiques qui participent de cette multiplication. Parce que justement elles comptent dans cette multiplication, ne fût-ce que parce qu'elles obligent à ralentir ces passages et à les compliquer.

Ainsi, je ne peux m'empêcher d'être à nouveau irritée lorsque je lis cette autre forme de pratique "tout-terrain" qu'est l'analyse du travail des scientifiques que proposait le sociologue Zygmunt Bauman, dans le livre *L'éthique a-t-elle une chance dans un monde de consommateurs* ?³⁷. Les premières pages de ce livre relatent une importante découverte au sujet des insectes sociaux et de ce qui fait "chez soi" dans un monde de guêpes – c'est la raison pour laquelle on m'avait conseillé de le lire.

D'après un article du *Guardian*, écrit Bauman, des chercheurs de la Zoological Society de Londres travaillant avec des guêpes dans la région de Panamá seraient revenus avec une nouvelle stupéfiante pour tous ceux qui connaissent le comportement des guêpes sociales, une nouvelle dont il nous annonce qu'elle renverse les stéréotypes séculaires sur les habitudes sociales de ces insectes. Les zoologues ont toujours pensé que la sociabilité des guêpes se limitait à leur nid, en d'autres termes, à la communauté de naissance et donc aussi à la communauté d'appartenance. Cette idée allait tellement de soi que les scientifiques ont longtemps consacré quantité de recherches à comprendre comment les insectes repéraient les étrangers pour les expulser ou les supprimer – à l'ouïe, à l'odorat, au comportement ? "La grande question, écrit Bauman, était de savoir comment les insectes parvenaient à réaliser ce que nous, humains, malgré toutes nos armes et tous nos outils intelligents et sophistiqués, ne réussissons que mal à accomplir : à savoir comment ces êtres assurent l'étanchéité des frontières de leurs communautés, comment ils maintiennent la séparation entre « indigènes » et « étrangers », entre « nous » et « eux »³⁸." Or, les scientifiques ont découvert qu'une grande majorité (56 %) d'ouvrières change de nid au cours de leur vie, et qu'elles s'intègrent et participent au travail collectif dans leur communauté d'adoption. Cette découverte, en fait, est liée à un tout nouvel équipement technologique qui a consisté à équiper certaines guêpes d'un petit système de radio collé sur le thorax. Celui-ci déclenche un œil électronique situé à l'entrée de chaque nid à chaque fois qu'une guêpe porteuse de balise entre ou sort.

Si Bauman mentionne le rôle de cette nouvelle technique dans ce qu'il appelle le renversement de perspective, il signale toutefois que ce n'est pas ce qui est le plus important : le plus important, dit-il, c'est le fait qu'on n'avait pas pensé avant à étudier cette question et qu'on y pense précisément maintenant parce que, je le cite à nouveau, "des savants d'une génération nouvelle ont importé, dans la forêt panaméenne, leur propre expérience (et la nôtre) de pratiques de vie acquises et intégrées dans leurs nouveaux foyers multiculturels de diasporas emboîtées". Et de ce fait, continue Bauman, "ils ont naturellement « découvert » que la fluidité d'appartenance et le brassage perpétuel des populations constituaient également la *norme* chez les insectes sociaux³⁹". Bref, "des croyances dont on imaginait, il y a peu encore, qu'elles reflétaient l'« état de nature » se révèlent désormais, rétrospectivement, n'être qu'une projection, sur les habitudes des insectes, des préoccupations et pratiques humaines, trop humaines, des savants⁴⁰". Ce qui veut dire également, et c'est Bauman qui l'affirme, que la découverte des savants tiendrait avant tout à la modification des croyances et des "filets conceptuels hérités".

Bien sûr, on ne peut qu'être d'accord avec lui en pensant que de nouvelles questions puissent émerger d'un monde qui change. L'on pourrait donc se demander ici ce qui motive mon irritation. C'est la manière de distribuer ces changements qui me semble crucialement problématique.

D'abord, je voudrais souligner un détail, qui me semble important. Bauman, je l'ai mentionné, se fonde sur un article du quotidien le *Guardian* qui annonçait cette découverte, le 25 janvier 2007⁴¹. L'article ne signale pas le nom des chercheurs, mais il ne m'a pas été difficile de retrouver leur publication scientifique, elle-même parue deux jours auparavant⁴². Visiblement Bauman ne l'a pas consultée et s'est fondé sur les quelques lignes du journal. Or, dans l'article scientifique, les chercheurs expliquent qu'ils avaient mené une première expérience avec ces guêpes en 2004, et que les chiffres d'alors indiquaient que seules 10 % des guêpes observées semblaient changer de nids. La recherche sur laquelle porte la publication date de 2005, et c'est avec elle que ce chiffre monte à 56 %. Si je suis Bauman, entre 2004 et 2005, les chercheurs auraient donc changé leur cadre cognitif. Sauf que les chercheurs expliquent qu'en 2004, ils ont utilisé la technique traditionnelle :

ils ont marqué à l'aide d'une peinture quelques guêpes dans chaque nid et ont suivi les changements d'habitats en regardant, dans chacun, à des moments différents, qui s'y trouvait. Le chiffre de 10 %, en fait, correspond à 100 heures d'observations. Sachant que, de ce fait, nombre de guêpes changeant de nids échappent à l'observation, les chercheurs estimaient, par extrapolation, à 25 % le nombre d'insectes visitant d'autres nids. Avec la nouvelle technique, en 2005, le suivi des 422 guêpes équipées a, quant à lui, correspondu à 6 000 heures d'observation. Les chercheurs affirment clairement que, sauf à observer les nids de manière continue, l'ancienne méthode ne peut espérer obtenir des résultats aussi élevés que la technique des balises électroniques. C'est cette différence de méthode que Bauman qualifie de moins importante : ce qui est important, pour lui, ce qui change ce qu'on observe chez les guêpes, ce sont les nouvelles habitudes cognitives dérivées "de notre nouvelle expérience d'un cadre de cohabitation humaine de plus en plus hétérogène"⁴³. Ce sont elles qui expliquent qu'on ait maintenant une idée qu'on ne pouvait avoir auparavant, et selon laquelle les guêpes pourraient s'organiser de manière bien plus hospitalière que ce qu'on imaginait⁴⁴. Que Bauman n'ait pas pris la peine de lire l'article des scientifiques témoigne d'un manque de curiosité, c'est certain. Et d'une sérieuse audace puisqu'il construit la presque totalité de l'introduction de son livre à partir de ce qu'il apprend des guêpes dans la dizaine de lignes de l'article du *Guardian* – ce n'est d'ailleurs pas l'audace qui me gêne, mais cette forme d'*ethos* qui mène certains académiques à se sentir partout "chez soi". Et cela n'aurait pas de conséquences si cela ne produisait pas les effets d'un certain type d'attention, c'est-à-dire surtout d'un certain type d'inattention, de négligence.

Peu important, pour Bauman, les équipements, les jumelles, les balises, les puces, les statistiques, les sonagrammes, les carnets de notes, les marquages de peinture, les nids équipés, bref tous ces instruments qui rendent visibles, qui relient, qui construisent de l'intimité dans la connaissance, qui font émerger des ressemblances et des différences, des trajectoires et des habitudes. Tout cela n'est qu'accessoire : ce qui importe vraiment, ce sont les idées des scientifiques. Et donc les 6 000 heures d'observation permises avec le "suivi radio" par comparaison avec les 100 heures d'observation qu'autorise le marquage par la peinture, ce qui permet de passer de 10 % à 56 % de guêpes mobiles, c'est un détail, ou un simple correcteur d'idées. Reste complètement étranger à Bauman le fait que savoir autrement, c'est d'abord en savoir plus et, dans le cas des guêpes, c'est avoir plus de témoins sous la forme de plus d'équipements, plus de présence, plus de proximité, une plus grande intimité, un dispositif de suivi plus fidèle. Les guêpes vivent, on le sait à présent, dans le monde des Idées.

Bien sûr les idées importent, elles conduisent à des questions particulières, ce que les chercheurs observent *situe* leurs intérêts, cela vaut pour les guêpes, les babouins ou les oiseaux. Les chercheurs y sont attentifs, pour la plupart, ils savent que ce qu'ils découvrent est *associé à leurs* questions. Et cette inquiétude déborde largement du simple souci d'éviter l'anthropomorphisme. Quand j'affirme, comme je l'ai fait, que le vocabulaire guerrier ou compétitif induit un certain type d'attention, ce sont eux qui me l'ont signalé. Lorsque certains chercheurs envisagent la théorie selon laquelle le territoire aurait pour fonction de réguler la densité de la population (on y reviendra au chapitre 3), puisque seuls ceux qui ont un territoire se reproduisent, d'autres scientifiques s'inquiètent de ce que cette théorie de la régulation démographique traduirait peut-être *nos* inquiétudes en matière de surpopulation. Lorsque les conduites territoriales chez les poissons sont décrites par certains comme rigidement agressives et violentes, d'autres interrogent le fait qu'elles ont été observées dans les espaces très contraints des aquariums.

Ce que Bauman néglige, c'est que les dispositifs de recherche constituent une autre façon de s'organiser avec les animaux, une autre manière de créer, avec eux,

certaines formes d'intimité. Et les chercheurs savent à quel point l'intimité se construit. Margaret Nice est l'une des ornithologues les plus fécondes, les plus intéressantes du champ des recherches sur les territoires. À l'origine, elle les étudia en amateur, en observant des bruants chanteurs dans les environs de sa maison en Ohio. Elle comprit assez vite qu'elle ne pourrait vraiment les connaître et les comprendre que si elle les reconnaissait individuellement. À la fin des années 1920, elle bagua donc les oiseaux d'une combinaison de quatre anneaux de couleur et d'un anneau en aluminium. Le procédé du baguage n'était pas neuf. À la fin du XVIII^e siècle, le moine Lazzaro Spallanzani avait eu l'idée d'attacher des fils de couleur aux pattes des oiseaux afin de vérifier l'hypothèse selon laquelle certains d'entre eux, que l'on voyait disparaître à la fin de l'été, migreraient⁴⁵. Si le procédé n'était donc pas inconnu, il restera très rarement utilisé et ne le sera, jusqu'à l'époque où Nice l'adoptera, que pour établir les routes migratoires (ou, par ailleurs, pour identifier les oiseaux domestiques afin d'empêcher leur trafic). Le projet de Nice est tout autre. Il ne s'agit pas pour elle d'établir des cartes de voyage mais plutôt d'accorder aux oiseaux des biographies qui permettront de mieux comprendre ce qui compte pour eux lorsqu'ils établissent un territoire. En 1932, 136 bruants, mâles et femelles, étaient bagués – mais elle connaissait si bien les mâles qu'elle arrivait, en ce qui les concernait, à savoir qui était qui en les écoutant, chacun ayant un répertoire unique de six à neuf chants différents. Elle découvre ainsi que les mâles retournent chaque année au même territoire, que certains partent en migration – ceux qu'elle appellera les résidents d'été – et que d'autres font le choix de rester toute l'année – les résidents d'hiver. Le mâle 2M vécut neuf ans, et pendant ces neuf ans garda le même lieu. Il se déplaça très légèrement, à peine cinquante mètres, entre 1930 et 1934, mais revint exactement au lieu d'origine les années suivantes. Les femelles, en revanche, manifestent moins de constance, et parfois même changent de mâle en cours de saison, pour une seconde nichée. Elle remarque également que les batailles occasionnent ce qu'elle appelle des “prises de rôle”. Lorsqu'un oiseau tente de faire intrusion dans un territoire occupé, il prend clairement, au niveau comportemental, le rôle de l'intrus : plus il s'approche du centre du territoire, moins il est déterminé et plus l'occupant sera agressif. On dit alors, en référence aux théories de la hiérarchie, que le résident prend un rôle dominant, l'intrus un rôle subordonné et cela correspond à la différence de l'intensité de l'agressivité. C'est ce qui explique que chez les bruants chanteurs, un territoire change rarement de pattes. Mais ce qui apparaît constituer une règle est bien plus compliqué. Ainsi, si le territoire dans lequel vivait l'année précédente un oiseau qui a migré s'avère occupé à son retour de migration, c'est l'actuel occupant, l'actuel résident, qui prend le rôle de l'intrus. Sauf cas assez rares, il sera expulsé. Les batailles décrites jusqu'alors chez les oiseaux, dit-elle, ne mentionnent pas la différence des rôles, sans doute parce que les oiseaux n'étaient pas bagués.

Avec le baguage, on découvre des histoires de vie, des attachements à des lieux, des oiseaux qui font des choix : ainsi 4M, qui fut bagué en 1929 mais dont Nice pense qu'il occupait déjà le même territoire l'année précédente, resta sur le même lieu, mais en se déplaçant de quelques mètres chaque année. L'hiver 1931-1932, il habita trente mètres plus à l'ouest, sans qu'aucun oiseau ne l'y contraigne. Les premières années, c'était un oiseau pugnace, le tyran du voisinage. Il ne cessait d'obliger 1M, son voisin, à défendre ses frontières. À partir de 1932, il dépense beaucoup moins d'énergie à chercher querelle et va même autoriser 110M, un résident d'été juvénile, à s'installer dans l'ancien territoire de 1M, sans protester. Au cours de l'hiver suivant, il se déplaça encore plus loin à l'ouest, dans l'ancien territoire de 9M. Il y nicha trois ans, avant de revenir, en 1935, dans le jardin de la chercheuse. Avec l'identification de chaque oiseau, Nice découvre que les relations personnelles pourraient compter, ce qui expliquerait le fait que certains résidents

d'hiver sont parfois tolérés sur un territoire en cours d'installation, que là où l'on devrait s'attendre à des conflits, on voit d'autres arrangements, comme lorsqu'un résident d'été, de retour de migration et trouvant un congénère installé, préfère visiblement aller ailleurs que de chasser ce dernier. Parfois, un changement de territoire se fait sans qu'il n'y ait, en apparence, de pression de la part des autres oiseaux. Les oiseaux aiment les habitudes, mais parfois également aiment à en changer. Barbara Blanchard étudie à la même époque les bruants à couronne blanche en Californie. Une famille composée de trois oiseaux a subdivisé le territoire en deux parties, chacune occupée exclusivement par un des bruants. Ce sont des disputes incessantes entre eux, ils ne cessent de chanter et de s'attaquer. Blanchard découvre que ce sont, contre toute attente, des femelles. Et elle écrit : "Si je ne les avais baguées, j'aurais pensé que j'observais une dispute de frontières entre deux mâles⁴⁶." Nice, quant à elle, remarque que chez les bruants chanteurs, les femelles apprennent les frontières de leur partenaire et généralement les acceptent. Mais en 1929, l'une d'elles, K2 a bâti son nid chez le voisin 4M (dont on a déjà parlé), créant, dit Nice, pas mal de difficultés pour 1M, son conjoint, jusqu'à ce qu'il parvienne à annexer cette portion de territoire.

Certes, on pourrait être tenté d'ouvrir une parenthèse et de comprendre l'intérêt que portent ces deux chercheuses aux femelles à la lumière du fait qu'elles sont des femmes. On sera sans doute d'autant plus tenté de l'imaginer pour Blanchard que celle-ci n'a cessé, tout au long de sa carrière, d'être victime de son statut de femme – la profession étant très masculine et voulant visiblement le rester : lorsqu'elle veut s'engager dans une thèse de doctorat sur les oiseaux, son mentor lui conseille d'étudier plutôt les vers, qui sont bien plus simples. Elle tient bon et étudiera les différences comportementales et les dialectes de chants chez les bruants à couronne blanche, différences dont elle découvrira qu'elles sont liées au fait qu'ils sont ou non migrateurs. Et lorsqu'elle postule à un poste académique, on lui dira que si un homme, à compétence égale, est candidat, on lui donnera la préférence. La lettre de recommandation que lui offre son mentor, lorsqu'elle se rend sur un site de recherches, mentionne simplement qu'il faut l'accueillir parce qu'elle est de tempérament enjoué. Les anecdotes sont nombreuses et Blanchard les racontera avec humour pour, dit-elle, montrer à quel point cette époque était absurde⁴⁷. Nice a suivi une autre trajectoire. Si elle renonce à entreprendre une thèse pour suivre son mari et endosser le rôle de mère de famille, elle a pendant des années, avec une obstination remarquable, observé en amateur, dans son jardin et dans les environs, avant de rencontrer le biologiste Ernst Mayr qui l'encouragera à publier ses recherches et à faire connaître son travail. Mais ces deux trajectoires, si elles sont bien celles de femmes scientifiques à une époque peu encourageante, l'une se heurtant au machisme académique et l'autre grignotant pendant des années sur le temps que lui laissait une carrière d'épouse et de mère de famille nombreuse, ne peuvent se résumer à cette position historique. L'une et l'autre ont d'abord rompu avec les habitudes prévalant dans le domaine de l'ornithologie, celles des classifications de spécimens, pour s'intéresser à des variations comportementales au sein des mêmes espèces, parfois des mêmes groupes. L'une et l'autre se sont attachées à suivre des oiseaux individuels et vivants car c'est à ce niveau que les différences deviennent remarquables et prennent leur signification. Dès lors, les femelles en apparence si souvent en retrait dans la dramaturgie territoriale ne viennent pas soudain au-devant de la scène parce qu'elles sont, comme pourrait par exemple le penser Bauman, observées par des femmes qui auraient eu l'idée de questionner leur rôle – la surprise de Blanchard de les voir impliquées dans cette histoire dit tout le contraire – mais parce que les bagues, justement, les ont rendues *remarquables*. Ces bagues sont, en d'autres termes, des dispositifs d'attention, c'est-à-dire des dispositifs qui rendent perceptibles des choses que jusqu'alors on ne

remarquait pas.

En somme, avec ces anneaux de métal et de couleur, d'autres choses se mettent à importer, des différences émergent, et cela change la manière dont on décrit les oiseaux : non seulement ils acquièrent des vies singulières, mais ils deviennent plus flexibles, plus compliqués, en témoignent, au sein de la même espèce, des variations, des fantaisies comportementales, des inattendus. Voilà pourquoi ces pratiques importent, parce que non seulement elles mettent en œuvre un certain mode d'attention qui fait émerger des différences, mais parce qu'elles ouvrent la question de ce qui importe pour les oiseaux, une question qui, indiscutablement dans leur cas, les rend plus intéressants, une question à laquelle les réponses des oiseaux multiplient les manières d'être – résident d'été, résident d'hiver, mâle, femelle, intrus, résident, résident jouant le rôle de l'intrus, intrus jouant le rôle de résident, mâle tyran s'apaisant sur le tard, femelle distraite, femelle combative.

On comprendra mieux ce que je reproche à Bauman, ce manque de curiosité typique de ceux qui considèrent tout terrain comme un "chez-soi". Pour lui, les guêpes ne sont en définitive que des faire-valoir de nos changements sociaux – c'est cela une hypothèse "tout-terrain". Et cela ne peut marcher qu'en occultant, délibérément, ou non, la manière dont on les connaît, la manière dont d'autres propositions pour les connaître leur sont adressées et la façon dont les guêpes répondent à ces propositions des scientifiques – et donnent à ces derniers des idées parfois nouvelles. La nature n'est mobilisée que pour finalement la faire taire, et décréter que tout ce que nous y trouvons n'est que l'effet de nos "filets conceptuels". On ne s'étonnera donc pas de la persistance de cette idée idiote que la nature est muette lorsque la seule manière de la convoquer la rend mutique.

En somme, avec Bauman, comme avec Serres, tout va trop vite. Ils oublient que toute perception de ressemblances repose sur la mise en suspens active des différences. Éclairer une situation par les lumières qu'en offre une autre est un geste qui doit relever de l'esthétique et de la création. Cela demande du goût, de la curiosité, du tact, et un peu de mauvaise foi. Il ne s'agit pas de s'interdire les comparaisons et les analogies, de s'abstenir de chercher les coïncidences ou les convergences d'intérêts, il s'agit d'essayer de le faire avec attention, de prendre soin de ce que l'on crée comme mises en rapport, de savoir que la mauvaise foi est à l'œuvre qui prétend que ce qui insistait à la différence n'insistait pas assez. Bref, de veiller à ce que ce qui éclaire une situation sous un jour nouveau n'écrase pas tout sous la lumière de l'explication. Qu'on nous donne des loupiotes.

CHAPITRE 2

LES PUISSANCES D'AFECTER

En l'espace de quelques années, à partir du début du ^{xx}e siècle, les recherches sur les territoires vont connaître une explosion étonnante. Margaret Nice recense dans son inventaire historique des pays de langue anglaise 11 publications au cours de la première décennie, 15 dans la seconde, 48 dans les années 1920 à 1930, et 302 dans les années 1930 à 1940. Avec elles, les théories vont se multiplier. Lorsque Robert Hinde établira son état des lieux, au début des années 1950, le territoire répondait à pas moins de dix fonctions.

Je ne vais pas raconter cette histoire en suivant la chronologie. Je voudrais plutôt la suivre comme une histoire d'idées, d'intuitions, d'ouvertures, car les territoires et les oiseaux ont fait penser, et c'est cela qui m'intéresse. Je choisirais donc une histoire en "plis" en suivant, à partir du moment où elle émerge, une idée que des oiseaux ont insufflée à un chercheur pour la retrouver dans ses différentes réapparitions prises dans d'autres plis, quand un auteur, confronté à d'autres oiseaux, lui donne une suite ou la retrouve, prise dans un autre problème, bien plus tard, et parfois même sans savoir qu'elle avait déjà trouvé, longtemps auparavant, quelqu'un pour la penser. Cela marche pour certaines idées qui deviennent des hypothèses, qui ont plusieurs vies ou simplement une belle vie, quand des oiseaux ont pu l'inspirer à un chercheur et le convaincre qu'elle signalait quelque chose d'important pour eux et qu'elle a pu importer pour d'autres, d'autres oiseaux et d'autres chercheurs qui prennent le relais. Ou encore quand elles ont su susciter des controverses, parce que d'autres oiseaux étaient mobilisés, qui demandaient qu'autre chose soit pris en compte. Pour d'autres idées, la vie sera plus difficile, ainsi l'idée que les rouges-gorges aiment la solitude qui ne trouvera pas d'avocat et que je ne retrouverai, quoique sous une forme un peu différente, qu'à la toute fin de mon enquête. Il y a donc une écologie des idées associées aux oiseaux, une écologie des idées d'autant plus intéressante qu'elle ne suit pas, dans le cas des territoires, la trajectoire d'un quelconque progrès. Nombre d'entre elles, en effet, sont présentes dès les premières recherches mais se sont provisoirement éteintes, faute d'associés. Il y a des hypothèses qui devront attendre qu'un oiseau conteste, qu'un ou une scientifique se dévoue à nouveau pour elles et qui resurgiront lorsque les conditions seront ainsi devenues favorables. Et il y en a d'autres qui sont tellement puissantes et si peu enclines à composer qu'elles envahissent et colonisent tout le site en menaçant les autres d'étouffer.

L'histoire, je l'ai signalé, commence avant le ^{xx}e siècle, même si les auteurs plus anciens n'ont été que rétrospectivement admis à y participer. C'est le cas de l'ornithologue allemand Bernard Altum, dont les travaux de 1868 ne seront traduits de l'allemand qu'en 1935. Il affirme que les distances que maintiennent les territoires entre les oiseaux rendent compte de leur nécessité : il s'agit de veiller à assurer la nourriture des petits. Toutes les espèces d'oiseaux ont un régime spécialisé, en cherchant de la nourriture pour leurs jeunes et eux-mêmes – la chose la plus importante pour les animaux, dit Altum –, ils vont limiter leurs déplacements dans de petits espaces. Ils ne

doivent pas s'établir près d'autres couples du fait du danger de la famine et ont donc besoin d'un territoire d'une taille donnée, en fonction de la productivité du lieu. Cette idée va tenir longtemps, même si elle sera très controversée et très souvent contredite. Henry Eliot Howard lui-même la proposera, sans connaître les travaux de son prédécesseur. Pour lui, le territoire a pour fonction de subvenir aux besoins alimentaires. Il a également pour conséquence de permettre une régulation de la population – seuls se reproduisent les oiseaux qui ont pu acquérir un territoire, ce qui limite fortement la croissance. Pour les espèces vivant en colonie et dont, comme chez les oiseaux marins, la nourriture est illimitée mais les sites de nidification sont rares, le rôle du territoire assure cette seule seconde fonction.

La régulation de la population et la nécessité de garantir une zone alimentaire suffisante peuvent être donc dissociées. Je reprendrai la théorie de la régulation de la population plus tard, pour m'attacher ici à celle qui affirme que le territoire assure la subsistance de ceux qui le défendent. On l'a signalé, cette hypothèse a été la première qui est venue à l'esprit, on la trouve déjà, même s'il ne mentionne pas qu'il s'agisse de territoire, chez Aristote. On peut même en comprendre la logique, pour peu que l'attention ne se focalise pas sur l'idée que les animaux "possèdent" un site dont ils s'assurent l'exclusivité. Si le territoire est un lieu de nidification, il est bien plus économique et plus prudent, pour chaque couple, de limiter les déplacements. S'éloigner du nid pour se nourrir et alimenter la nichée augmente le danger. Non seulement parce que le ou les parents laissent les oisillons sans surveillance – les prédateurs ou même des congénères chez les oiseaux pratiquant le cannibalisme pourraient profiter de leur absence –, mais également parce que cela les oblige à se déplacer dans des endroits peu familiers. Le territoire est donc un endroit familier, qui a le mérite d'apporter une nourriture proche et des sites de protection connus en cas de risque de prédation.

D'entrée de jeu, remarque Nice, cette hypothèse ne fait pas l'unanimité. John Michael Dewar, en 1915, observe des huîtriers pies et note que les frontières sont souvent très élastiques, dépendant en partie de la présence ou non d'autres couples. Chaque territoire comporte une aire de nidification et de nourrissage, mais autour de cet espace, une aire alimentaire plus vaste semble constituer une "propriété commune" où tous les oiseaux du district viennent se nourrir sans être inquiétés⁴⁸. Les femelles de certains pouillots observés quelques années plus tôt par Sidney Edward Brock, peuvent parfois construire leur nid en dehors du territoire du mâle auquel elles sont associées. En 1931, l'ornithologue Lord Tavistock se moque de ce qu'il appelle "la grande illusion de la pénurie alimentaire" : il a trouvé sur le territoire des pouillots fitis qu'il observe de quoi nourrir une douzaine d'oiseaux. Ainsi, mais je pourrais trouver d'autres exemples, l'ornithologue britannique David Lack remarque lui aussi en 1933 que les espèces les plus pugnaces sur la question territoriale ne semblent pas maintenir des territoires stricts lorsqu'ils nourrissent leurs jeunes : si c'était une question de ressources, ils devraient au contraire être

bien plus agressifs à ce moment-là. En fait, propose-t-il, le territoire semble n'être rien de plus qu'une affaire de mâles, et sa signification réelle semble être qu'il lui offre un siège social bien situé, surélevé et isolé, où il peut chanter et parader. En 1935, Lack observe des euplectes monseigneur, des passereaux des régions tropicales, dont on découvre que la femelle se nourrit en dehors du territoire. La fonction du territoire serait alors probablement d'isoler le mâle et d'aider les femelles à trouver un partenaire⁴⁹. Toujours au sujet de la fonction alimentaire, Robert Hinde note que le fait que l'oiseau se nourrisse sur son territoire ne signifie pas que l'approvisionnement est une conséquence significativement avantageuse, pas plus que le fait que l'oiseau se nourrit au dehors ne signifie que le territoire n'est pas en relation avec la nourriture⁵⁰. Visiblement, la fonction alimentaire du territoire est loin de créer un quelconque accord.

Il faut remarquer, et nombre de chercheurs le signalent, que l'hypothèse du territoire comme ressource de nourriture restera malgré tout une hypothèse relativement privilégiée par les scientifiques, notamment parce qu'elle a été la plus facile à étudier. Les comportements alimentaires sont aisément observables et quantifiables. Et ils peuvent être soumis à l'expérimentation. Si la nourriture est l'attracteur dominant du choix d'un territoire, le fait d'apporter une abondante source de nourriture ailleurs, à l'écart des territoires, devrait conduire les oiseaux à changer d'endroit. Des expériences ainsi menées, il semble que l'on peut conclure que la nourriture n'est pas le facteur déterminant : dans la plupart des cas, les oiseaux acceptent l'offre, vont se nourrir et retournent chez eux. Mais ces expériences n'ont pas eu un réel impact car peu d'entre elles ont fait l'objet de publication, ce qui expliquerait le maintien de cette hypothèse malgré les nombreuses contestations dont elle a fait l'objet. La raison en est simple et tient, selon Christine Maher et Dale Lott⁵¹, à la question posée : lorsque les chercheurs expérimentent les effets du changement d'apport de nourriture sur la manière dont les oiseaux s'organisent dans l'espace, ils aboutissent souvent à un résultat négatif – cela ne change rien. Comme cela ne leur permet pas d'affirmer quoi que ce soit, ils ne publient pas les résultats de ces expériences. Dès lors que seuls publient ceux qui ont pu démontrer que cela change quelque chose au niveau de l'organisation sociale, un biais s'est créé en faveur des recherches qui pouvaient établir une corrélation entre les ressources alimentaires et l'organisation sociale.

David Lack, je l'ai mentionné, avait contesté l'hypothèse de la fonction alimentaire et en avait proposé une autre : le territoire serait une affaire de mâles, il constituerait un siège social à partir duquel parader et chanter. Très tôt, les ornithologues ont insisté sur l'importance du chant dans la création du territoire. Ainsi, Bernard Altum proposait que le chant ait pour fonction de permettre aux oiseaux de se rendre perceptibles les uns aux autres et de fixer les frontières du territoire. Il observait que les conflits commencent généralement par des chants, et que le chant se prolonge durant ceux-ci.

En 1903, Charles Moffat affirme que le chant a pour fonction “d’avertir de la présence dans un certain lieu d’un mâle vaincu, qui revendique le lieu comme sien et qui affirme qu’il ne permettra à aucun mâle d’y entrer sans que cela ne génère un conflit⁵²”. Mais pourquoi un chant si élaboré là où quelques notes suffiraient ? Selon Moffat, le chant élaboré constitue un avantage. Seuls, dit Moffat, les vainqueurs chantent. De ce fait, ils exercent leur chant et l’améliorent. La compétence du chanteur “aguerrri” témoignerait, à l’adresse de tous ceux qui sont aux alentours, de la qualité de sa pratique et donc permettrait aux plus talentueux de “se prévaloir de la plus longue liste de succès dans la vie” – un peu comme si le chant s’affichait comme un blason sonore signalant de nombreuses victoires –, tandis que les chanteurs plus médiocres “auront tout naturellement peur de se mesurer avec eux”. Moffat rompt ici avec la théorie de la sélection sexuelle selon laquelle le chant aurait pour motif d’attirer les femelles. Le chant aurait certes une fonction “d’autoprésentation”, comme le veut la théorie de la sélection sexuelle, mais c’est aux autres mâles et non aux femelles qu’il s’adresse, à la fois comme “promotion” de la valeur du chanteur et comme avertissement – le chant, bien interprété, devrait décourager toute vaine tentative de se mesurer avec le chanteur talentueux.

En l’envisageant de cette manière, Moffat anticipe en quelque sorte ce qui deviendra la théorie des signaux honnêtes : l’oiseau affirme sa valeur et l’affirme de manière fiable, puisqu’il ne peut pas tricher, le chant, signal honnête, révélant une longue pratique, ce qui veut dire du temps, des compétences, une bonne santé ou, dans les termes de Moffat, un passé fait de nombreuses victoires. Moffat interprétera selon la même ligne théorique les plumages si brillants qu’exhibent certains oiseaux. Les couleurs ne sont pas, comme la théorie de la sélection sexuelle le supposait, dit-il, destinées à capter l’attention des femelles. Elles auraient évolué, je reprends ses termes, *comme une peinture de guerre*, un avertissement coloré aux mâles rivaux. “Preuve en est, continue-t-il, je n’ai jamais vu de conflits entre deux oiseaux au plumage brillant sans que les plumes les plus remarquables ne soient exhibées de manière ostentatoire dans la rixe.” De nombreux exemples sont convoqués, comme celui du combattant varié dont “les décorations sont aussi utiles qu’un bouclier dans ses célèbres batailles”. Et lorsqu’on voit ces oiseaux si colorés perchés de manière si remarquable au-dessus d’un buisson, “est-ce que chacun d’eux ne nous rappelle pas un lumineux petit drapeau placé comme s’il s’agissait de marquer que tel et tel espaces sont sous telle ou telle domination ?”. Ces couleurs sont donc les moyens par lesquels les oiseaux font comprendre aux autres la possession d’un territoire et, précise Moffat, “si cela ne permet pas de gagner un espace de terre, elles rendent toutefois la possession de celui-ci moins susceptible d’être perturbée”. Moffat ajoutera par ailleurs que “la rapidité avec laquelle les intrus ont l’habitude de battre en retraite quand ils sont attaqués ou seulement menacés par les « tenants établis » semble indiquer que la revendication à la propriété temporaire

[Moffat se réfère aux résidences saisonnières] est respectée par tout oiseau sensé⁵³”.

Dans ces propositions de Moffat se dessinent deux hypothèses, s’annoncent deux destins théoriques. D’une part, on l’a vu clairement, les chants et les couleurs ont non seulement valeur de promotion mais également d’avertissement : ils limitent les conflits. C’est ce qui me conduisait à voir dans ses propositions une intuition semblable à celle qui inspirera ultérieurement la théorie des signaux honnêtes. Le signal honnête peut jouer le rôle de régulateur des conflits dans la mesure où, par exemple, le chant est un indicateur fiable de la qualité d’un oiseau. Il n’y a nul besoin de se mesurer “réellement” à lui, par un combat, pour savoir l’issue de celui-ci. On évite de ce fait les combats perdus d’avance et inutilement coûteux en termes d’énergie ou de risques. Il faut rappeler que la question de l’agressivité a été associée, dès le début de son histoire, au territoire, et que la question de la régulation de cette agressivité sera, notamment pour Konrad Lorenz, inextricablement liée à son émergence : le territoire serait dû à l’agression et il en serait un mode de régulation en répartissant les animaux dans l’espace, à distance les uns des autres. On y reviendra au prochain chapitre.

Mais, d’autre part, ce que donne à penser Moffat avec cette idée que les couleurs et les chants auraient valeur d’autoprésentation, va conduire quelques chercheurs à s’intéresser à un très beau problème : celui des apparences. Se dessine ici l’intuition d’une des dimensions les plus intéressantes du territoire, que rendront particulièrement sensible Gilles Deleuze et Félix Guattari dans le livre *Mille plateaux* : le comportement territorial est avant tout un comportement expressif. Le territoire est *matière à expression*. Ou, dans les termes d’Étienne Souriau, le territoire, chez les oiseaux, avec ces couleurs, ces chants, ces postures, ces danses ritualisées, est traversé d’*intentions spectaculaires*⁵⁴. Ce qui veut dire également que le territoire crée un certain type d’attention, ou qu’il coopte des modes d’attention particuliers : tout est territorialisé, celui qui reçoit les messages comme celui qui les envoie. On entre de concert dans un nouveau type de code.

Mais en affirmant le territoire comme matière à expression, ou comme intention spectaculaire, je m’éloigne de la conception selon laquelle cette spectacularisation aurait pour fonction de réguler, en s’y substituant, les combats. Parce que justement, si le territoire se définit comme lieu d’intention spectaculaire, l’agressivité n’est plus le motif au sens psychologique, ou la cause, de l’activité territoriale, elle en est le motif au sens esthétique ou musical, elle lui donne son style, sa forme de présentation, son énergie, sa chorégraphie et ses gestes : l’agression devient de l’ordre du simulacre. Elle est détournée de la fonction “agresser” pour une autre fonction, une fonction expressive. Le comportement territorial emprunte *formellement* les gestes de l’agression, de la même manière que le fait le jeu qui emprunte les gestes des conflits – mordre, menacer, poursuivre, chasser, etc. – pour en faire autre chose qui a une tout autre valeur. L’agression comme modalité expressive

s'apparente alors, comme le font les gestes du jeu que jouent les animaux, au "faire semblant" : les gestes du jeu, comme ceux du territoire abolissent la matérialité du réel, le subliment, pour "n'en garder qu'une pure forme qui vaut par elle-même", comme l'écrit Souriau. Ce sont, par exemple, ce qu'il appelle des "mimiques", comme lorsque les rituels de menace utilisent, sur le mode du "faire comme si", les gestes de l'agression. Plus loin, il dit regretter que "certains biologistes interprètent les choses d'une manière trop rationaliste, en y voyant une simple économie des maux du combat : le même résultat, disent-ils, est obtenu par la mimique avec moins de dommage. Mais le résultat par ces moyens différents n'est pas nécessairement le même. Le vainqueur n'est pas le meilleur combattant, mais le meilleur acteur⁵⁵". L'idée que l'agression qui semble guider le comportement territorial serait "scène jouée", scène dont l'extravagance serait d'ailleurs l'un des plus sûrs indices, a été envisagée par certains chercheurs. On se souviendra de Nice et de son intuition qu'il s'agit de "jeux de rôles" flexibles et échangeables, et qui écrira par ailleurs que, chez les bruants chanteurs, plus le spectacle est impressionnant, moins sérieuse sera la rencontre, le bluff prenant la place de l'action. J'y reviendrai dans un prochain chapitre dans la mesure où cette question a elle-même connu des destins très divers et soumis les chercheurs à une énigme passionnante : si tout cela est simulacre et si, comme certains le constatent, l'issue des conflits est tellement prévisible, *Cui bono* ? Pour quel profit ?

Mais si je reste au plus près de ce que propose Moffat, on voit que les apparences, avec le territoire, entrent dans de nouveaux rapports de force – puissance ou magie des apparences capables d'opérer à distance pour tenir à distance. Ces modes d'apparaître si particuliers que sont les chants comme "choses données à entendre⁵⁶" et les couleurs et les parades, comme "choses données à voir" étaient considérés par Darwin comme témoignant de l'effet de la sélection sexuelle. Ils avaient pour fonction d'attirer l'attention des femelles, de les séduire. Celles-ci, en retour, ont exercé une pression sélective forte en faveur de certains traits, les couleurs les plus brillantes, les chants, les extravagances chorégraphiques. Moffat rompt avec cette théorie et affirme clairement que les femelles n'ont pas grand-chose à voir là-dedans. D'autres chercheurs ont emboîté le pas, mais sans exclure nécessairement le rôle de ces dernières. Certains ont proposé que les couleurs, chants et parades auraient été sélectionnés par les femelles, et qu'ils auraient ensuite été détournés pour remplir la fonction territoriale d'autoprésentation. D'autres envisagent le chemin inverse : le territoire aurait permis l'émergence de ces apparences, ensuite elles auraient eu des effets sur les femelles qui auraient exercé, par leurs choix, une pression sélective en faveur de certains traits. Les modes d'apparaître seraient, selon chacune de ces versions, pris dans de nouveaux agencements de puissances, rendus capables d'opérer d'autres magies, de produire d'autres affects – captiver, attirer, séduire, créer le désir, impressionner, effrayer, mettre à distance.

Quelle que soit celle de ces deux histoires que l'on choisit de raconter, les apparences – ou modes d'apparaître – sont, dans cette perspective, *mises au service* de la puissance d'affecter. Et si j'insiste sur le fait qu'elles soient "mises au service de", c'est parce que ces histoires ouvrent celle de la vie à l'invention et à la réinvention d'usages, au bricolage, aux expédients, aux détournements, à des formes exubérantes d'opportunisme. Faire feu de tout bois, oui, mais quel feu ! Quel luxe ! – "l'oiseau chante beaucoup plus que ne le permet la théorie darwinienne de la sélection sexuelle", écrivait le biologiste néerlandais Frederik Buytendijk⁵⁷. C'est là encore un destin du territoire, un destin fragile car peu favorisé par les biologistes, que d'avoir réussi à faire penser à certains d'entre eux que toutes les conduites ne sont nécessairement ni adaptées ni utiles, que, par exemple, "les oiseaux sont beaux parce qu'ils sont beaux pour eux-mêmes", voire à oser l'hypothèse que les grandes plumes si colorées auraient évolué pour produire de la beauté – ce n'est qu'après qu'elles auraient été cooptées pour voler⁵⁸. Il ne s'agit pas pour ces biologistes de renoncer à l'idée que des fonctions aient pu favoriser l'adoption de certains traits ou comportements, à l'idée qu'il y ait eu une "prise" de l'évolution sur des utilités. Chercher une fonction revient à retracer une histoire, celle de l'émergence d'une nouveauté qui va trouver une vie, un être qui l'accueille et qui va en faire quelque chose, ou "autre chose", un être qui va entrer dans de nouveaux rapports avec l'air, la température, les congénères, le milieu. Et c'est cet "autre chose" qu'il importe de ne pas perdre de vue. Car, nous rappelle Baptiste Morizot, le "à quoi ça sert ?" auquel on est parfois tenté de réduire la fonction revient à occulter le fait que la sélection naturelle a porté dans le passé sur une multitude de fonctions successives d'un même trait, et que "des possibles riches bruissent ainsi dans cet héritage. L'individu dispose conséquemment d'une certaine marge de liberté pour en réinventer les usages⁵⁹." Le terme "usages" qu'il propose insiste sur le fait que si les animaux héritent de certains caractères qui ont pu être sélectionnés parce qu'ils ont été utiles dans telle ou telle circonstance, ces caractères charrieront avec eux la mémoire des multiples usages auxquels ils ont pu, au cours de leur histoire, être associés, les détournements et les réinventions auxquels ils se seront prêtés. Et ces usages restent disponibles pour faire "autre chose" d'un même trait, plume, chant ou geste agressif, ils pourront même être recrutés à nouveau par la sélection, dans le cadre d'un usage tout différent.

Retour à Moffat, les hypothèses affirmant que les territoires sont avant tout une affaire de mâles ont été quelquefois contredites. Il est vrai que la logique même ordonne d'inclure les femelles : une bonne part des territoires, la majorité d'entre eux en fait, sont liés à la reproduction. Mais il est également vrai que, dans ces diverses hypothèses, les femelles semblent toujours rester en retrait des scènes territoriales, souvent confinées à un rôle de spectatrices ou, au mieux, de figurantes – voire, le plus souvent, à celui de ressources. À quelques exceptions près. En 1935, on découvre que les moqueurs ont deux

territoires, un d'été et un d'hiver, ce dernier étant une aire d'approvisionnement qui sera défendue par le mâle et la femelle. Celle-ci en revanche ne défend pas le territoire d'été. L'ornithologue néerlandais Nikolaas Tinbergen apprend la même année que, chez le phalarope, c'est la femelle qui revendique et défend le territoire. Elle accomplit un vol cérémonial accompagné d'appels d'amour pour tout nouvel arrivant. Si c'est une femelle, elle l'attaque, un mâle, elle le courtise. Quelques femelles seront encore remarquées, certaines parce qu'elles manifestent un comportement territorial à l'égard d'autres femelles, d'autres parce qu'elles participent, avec les mâles, aux conflits. Chez les rouges-gorges bagués observés par David Lack à la fin des années 1930, les mâles défendent un territoire toute l'année, les femelles le font à l'automne. On se souviendra que Barbara Blanchard avait observé que ce qu'elle croyait être un conflit de frontières entre deux mâles était en fait dû à deux femelles. Son erreur première en dit long sur ce qui est attendu d'elles. Tout récemment, trois chercheuses, Katharina Riebel, Michelle Hall et Naomi Langmore se sont inquiétées du fait que personne, parmi les scientifiques, apparemment, ne s'intéressait aux femelles qui chantent. Le titre de leur très court article est éloquent : "Les femelles chez les oiseaux chanteurs se battent encore pour être entendues." De toute évidence, le chant est plus rare chez les femelles que chez les mâles. Toutefois, remarquent-elles, on a commencé à réaliser, au cours de ces dernières années, qu'elles pourraient bien être plus nombreuses que ce que l'on avait pensé. Et qu'il semblerait que les chants de celles qui s'y adonnent soient très complexes, comme le seraient les apprentissages. À l'origine, pour ces trois auteures, mâles et femelles chez les oiseaux chanteurs auraient également chanté. Et l'on n'a pas la moindre idée de la raison pour laquelle nombre d'entre elles auraient abandonné⁶⁰.

Il n'en reste pas moins que le territoire reste, dans la littérature actuelle, majoritairement une affaire de mâles. Mais dans la mesure où, dès les premières théories, il est envisagé comme un élément essentiel dans le processus de la reproduction, les femelles, à un moment ou à un autre, vont devoir y jouer un rôle. Aussi minime soit-il. Pour certains scientifiques, dont Howard, le rôle du territoire serait celui de site de rendez-vous. Il aurait même, selon ce dernier, pour fonction de "préserver la liberté de mouvement pour chacun". Howard fait un scénario imaginaire⁶¹ : certains oiseaux ne construisent leur nid que quelque temps après l'accouplement. Si le couple n'a pas de territoire, il y aurait un laps de temps entre la fécondation et la construction du nid, laps de temps pendant lequel mâle et femelle vagabondent librement, guidés par la recherche de nourriture. Dans ce cas, la réunion du couple deviendrait totalement hasardeuse puisqu'ils n'auraient aucun lieu pour se retrouver, rien ne les attire ensemble et rien ne les retient. En revanche, si la disposition du mâle le conduit à établir un territoire, chacun est libre d'aller et venir et même de s'associer avec d'autres, sans risque d'une séparation permanente, et donc est sûr de retrouver l'autre quand le temps de

construire un nid est arrivé.

Parallèlement, lorsque les couples sont stables d'une saison à l'autre mais que les oiseaux vivent séparément en dehors de la saison de reproduction, les femelles peuvent plus facilement retrouver leur partenaire si celui-ci est revenu, comme le font nombre d'oiseaux, sur le même site que l'année précédente. Le territoire aurait donc pour fonction, ou pour effet, d'attacher les êtres, les mâles au territoire, les femelles aux mâles par sa médiation. Il serait en quelque sorte l'invention de conditions d'attachements. Certains vont envisager que le territoire est au service de la rencontre, il lui offre la sécurité permettant les rituels d'accouplement. Ce sont des processus souvent longs, qui demandent des ajustements délicats – et il n'est pas impossible que les exhibitions et les chants participent de ces rituels par lesquels le mâle stimule la femelle, voire qu'ils synchronisent les cycles de reproduction.

Par ailleurs, le territoire protège la femelle des tentatives d'autres oiseaux. C'est par exemple le cas des bruants chanteurs que Nice décrit comme de véritables coquins en ces matières : “Les mâles ont l'habitude de courtoiser, d'une manière particulière assez grossière, les femelles voisines en l'absence momentanée de leur mâle. Le territoire semble dès lors, dit-elle, une nécessité liée au tempérament aussi bien qu'économique⁶².”

Certains scientifiques vont envisager d'élargir la théorie de la sélection sexuelle : les femelles ne choisiraient peut-être pas tant un mâle qu'un territoire particulier. Ce serait les qualités de ce dernier qui détermineraient leur choix. En s'intéressant à cette question, ils vont d'abord observer que la taille des territoires et le choix pour le type d'arrangement matrimonial – monogamie, ou diverses formes de polygamie – sont liés. Ainsi, chez une espèce de colibri, le colibri insigne observé au Costa Rica, le mâle institue un territoire. Celui-ci sera l'objet de visites de la part des femelles pour s'y nourrir. Elles se feront chasser, vont insister, jusqu'à ce qu'elles s'accouplent avec lui. Le mâle, à ce moment, les tolère. À condition qu'elles ne se nourrissent pas du nectar des fleurs dont il se réserve l'exclusivité. Mais il défendra contre d'autres les fleurs qu'elles choisiront pour s'alimenter. Ce qui conduit les auteurs à faire l'hypothèse que les femelles ne choisissent pas tant un mâle qu'une certaine qualité de territoire. La sélection sexuelle n'est pas contredite, elle inclut à présent toutes les caractéristiques qui peuvent importer dans le choix du partenaire. “Les territoires, dans cette perspective, écrivent Larry Wolf et Gary Stiles, sont des caractères sexuels externalisés, comme le sont les arches des oiseaux jardiniers⁶³.”

Jared Verner a observé, au début des années 1960, deux groupes de troglodytes des marais dans l'État de Washington, l'un dans la région de Seattle, l'autre, à quelque quatre cents kilomètres de là, près de la ville de Cheney, à Turnbull⁶⁴. Dans la mesure où certains oiseaux choisissent la polygamie et d'autres non, Verner projette de comprendre les raisons de ces choix en fonction des types de territoire. Les deux populations étudiées diffèrent par nombre d'aspects. Par exemple, à Seattle, les mâles nourrissent

les petits tout au long de la saison, à Turnbull, ils ne le font qu'à la fin de celle-ci. Nombre de mâles, mais pas tous, tant à Seattle qu'à Turnbull, sont polygames, ce qui fait que certains d'entre eux resteront seuls en dépit du fait qu'ils ont un territoire. Les femelles baseraient leur choix sur la qualité du territoire et se trouveraient donc, dans certains cas, à cohabiter avec d'autres qui ont fait le même choix – je noterai en passant que si c'est le cas, la polygamie des mâles ne serait pas tant, comme on la présente souvent, une stratégie "mâle" mais résulterait du choix de femelles de cohabiter à plusieurs avec un même partenaire. Chez les mâles bigames de Seattle, on constate que la ponte des deux femelles est ajustée de telle sorte qu'il n'y ait pratiquement que deux jours de chevauchement entre les cycles : quand les petits de la première commencent à sortir du nid, les œufs de la seconde éclosent. Chacune bénéficiera de l'aide exclusive du mâle pendant la quasi-totalité de la période de nidification. En revanche, à Turnbull, les mâles n'aident qu'à la fin de la saison, et cette synchronisation ne s'observe pas. Verner a évalué la qualité des territoires, et en conclut que la superficie n'est pas très importante, ce serait plutôt la qualité de ce qui s'y trouve. Les femelles de Turnbull, en s'attachant à un mâle qui réside sur un meilleur territoire et en le partageant avec une autre femelle, feraient donc le choix d'une aide moindre que si elles avaient opté pour un territoire de moindre qualité habité par un mâle célibataire. Mais certaines, visiblement, choisissent cette dernière option, ce qui explique que les troglodytes des marais ne sont pas tous polygames. Verner évoque à ce sujet le mâle 25 dont le site, quoique très avantageux du point de vue de la surface, ne disposait que de très peu de végétation permettant de se mettre à couvert, ce qui, visiblement, s'avère déterminant pour les femelles. Ce mâle, raconte-t-il, aura moins de succès, et ne réussira à s'accoupler que tardivement, de justesse. "Et quand il a finalement réussi à s'accoupler, son nid était placé de manière si précaire que j'ai décidé de l'attacher solidement pour éviter qu'il ne tombe."

Je voudrais m'arrêter un instant sur cette histoire. Il se passe ici quelque chose d'important qui nous indique que les pratiques n'ont pas toutes cédé aux conventions en vigueur dans les sciences : les conventions qui exigent la distance et l'indifférence à l'égard de ceux que l'on observe, ou qui interdisent certaines interférences – interdit très relatif, ou très partial, on le verra plus loin. J'ai été tentée, ce fut mon premier réflexe, de dire que la pratique de Verner porte la marque des pratiques d'amateurs. Mais ce serait négliger que les pratiques d'amateurs ont été, avec les oiseaux, des pratiques d'une violence indéniable – lisez le magnifique *Le Traquet kurde* de Jean Rolin pour vous faire une idée de ce qu'a pu également vouloir dire "aimer les oiseaux". Nombre d'amateurs d'oiseaux ont été, au XIX^e siècle, des collectionneurs et tout porte à croire qu'amour et appropriation ont pu avoir, pour certains, l'évidence d'une équation. Ce dont Verner témoigne serait plutôt alors, pour éviter des analogies qui obligent à négliger ce qui fait grincer les ressemblances, une pratique d'attention particulière. Et je ne peux

m'empêcher de lier intuitivement ce régime de souci et d'attention à celui qui guide sa recherche. C'est une pratique qui s'attache aux différences. Et en s'attachant à ces différences, aux choses qui comptent, le chercheur est touché par celles qui importent pour les oiseaux. Certes, cette pratique s'inscrit dans une théorie qui veut expliquer une question massive – le choix de la polygamie –, mais elle s'efforce justement de l'expliquer en prenant activement en compte ces troglodytes-ci, avec leurs choix différenciés, et dont les différences indiquent comment chacun, face aux options possibles, tente de se débrouiller au mieux. Ou parfois moins bien. Et cela fait des histoires, de vraies histoires, des aventures du quotidien qui engagent des vies, avec des acteurs solidement dotés d'intentions, de projets et de désirs. Ainsi, le mâle 16 qui arriva au marais le 2 avril 1961, bien après que les mâles eurent établi leur territoire. Il s'installa sur une zone inoccupée. Mais peu après, il se mit à défier le mâle 2, dont la compagne était prête à pondre. Harcelé, pris par les contraintes de la situation, le mâle 2 se retrouva obligé de céder une partie de son territoire et n'en occupa plus qu'une petite parcelle. Le mâle 16 se retrouvait à présent avec la presque totalité du territoire et ce, y compris l'espace entourant le nid. "C'est, écrit Verner, la seule fois où un nouveau venu a évincé un mâle établi de l'espace de ses activités, ce qui me conduit à penser que 16 est beaucoup plus agressif que la normale." Avec la défection forcée du mâle 2, la femelle resta avec le mâle 16, sans doute parce qu'elle était sur le point de pondre et que son nid était déjà tapissé. Mais après avoir achevé le cycle de reproduction, elle déserta le territoire et alla rejoindre un troisième larron, le mâle 13, qui jusque-là était resté seul, sans doute parce que son territoire n'était pas de très bonne qualité. C'est un des très rares cas, dit Verner, où l'on ait vu une femelle changer de compagnon alors que le premier était toujours en vie. Mais, écrit-il, on peut penser que "le comportement anormalement agressif du mâle 16 provoqua le départ d'une femelle anormalement acquise [anormalement puisqu'il avait usurpé la place du résident déjà en couple]. Ce qui indique aussi que 16 n'aurait jamais acquis une compagne s'il s'était installé dans le marais en début de saison quand les autres mâles étaient encore libres". J'avais évoqué, avec Isabelle Stengers, le fait que connaître pouvait relever d'une affaire de goût. Et c'est cela sans doute, au-delà du constat que Verner transgressait les codes scientifiques en s'impliquant et en interférant en faveur du maladroît, qui conduisait mon premier réflexe, celui de penser sa pratique comme une pratique d'amateur – les pratiques de ceux qui "aiment" et qui développent une expertise passionnée. Ce sont des pratiques de goût. L'analogie avec les amateurs est trop forte si elle conduit à effacer le fait qu'aimer, chez ces amateurs qu'étaient les collectionneurs d'oiseaux, n'était ni une affaire romantique ni une relation innocente. Mais l'analogie tient si l'on considère, d'une part, que les amateurs ont changé et qu'ils sont progressivement entrés dans d'autres usages avec les oiseaux. D'autre part, elle tient d'autant mieux si on lit les histoires des troglodytes de Verner comme témoignant du bon goût de ceux

qui (comme les amateurs de musique, de vin, ou de tout ce qui devient affaire de goût du fait d'être aimé) cherchent des infimes différences qui comptent, sont touchés par ces différences et cultivent l'art de les faire compter.

Retour aux hypothèses. Un très grand nombre d'auteurs vont également envisager que le territoire puisse avoir une fonction de protection contre les prédateurs. L'oiseau connaît les lieux, il en est familier, et sait donc où il peut se cacher – on vient de l'évoquer avec le troglodyte 25 dont le territoire avait le défaut de ne pas permettre de se mettre à couvert. Il offre également, on l'a évoqué, une protection – relative, le mâle et la femelle victimes de l'intrusion de 16 peuvent en témoigner – vis-à-vis des interférences des congénères. Cette fonction protectrice du territoire a souvent été entendue dans le cadre d'une compétition (autour des femelles ou des ressources). Mais les écologistes de l'école de Chicago, sous la direction du zoologiste Warder Clyde Allee, vont proposer, à la fin des années 1940, une hypothèse beaucoup plus large qui traduit à la fois leur intérêt pour la vie des communautés, pour les relations d'interdépendance qui créent et maintiennent ces "assemblages" et pour la manière dont les animaux font l'expérience subjective de ce qu'ils vivent. Les chercheurs ont tendance, écrivent-ils, "à ne retenir que, et à mettre un accent excessif sur, les moments dramatiques de la vie des animaux. Mais les animaux, comme les plantes, dans de nombreuses conditions, simplement persistent ; il est donc crucial de chercher les relations non dramatiques qui les rendent capables de continuer à vivre quand rien, au-delà de la simple persistance, n'est en jeu. Les animaux n'y font rien d'autre que de rester en vie. [...] Le retrait tranquille d'animaux par ailleurs capables d'une activité extrême est souvent une part fondamentale du fait de vivre⁶⁵". Ce qui conduit les auteurs, notons-le en passant, à réprouver les pratiques expérimentales, car "un observateur n'a le plus souvent rien d'autre à faire sinon attendre et regarder. En fait, la patience est l'un des premiers réquisits pour l'étude naturaliste d'une vie sauvage non perturbée, et même quand l'attention est réduite à quelques oiseaux ou mammifères. L'impatience essentielle des observateurs est l'une des raisons principales de la croissance des expérimentations en écologie". Le territoire, dans la perspective où une dimension cruciale de la vie des animaux serait la quiétude, jouerait alors un rôle important : il est non seulement un lieu de protection, mais également un lieu de rupture avec le régime d'activité. Une activité continuelle dans une communauté, expliquent les auteurs, aurait pour conséquence une demande excessive qui aboutirait à l'épuisement ou à la mort. "Des moments périodiques de récupération marqués par une inactivité relative, moments où l'animal ne répond plus, ou plus très rapidement, aux stimuli, peuvent être rendus possibles dans des lieux protégés."

Le territoire, dans cette perspective, devient, et assez paradoxalement au vu de l'agitation qui peut y régner, un lieu de mise en sourdine de la vie collective, un espace de retrait – mais justement, le paradoxe n'est-il pas, en partie du moins, le produit d'une certaine attention des chercheurs à

l'agitation ? Ce serait un espace de rupture partielle avec les usages de la vie sociale, une trêve au cours de laquelle s'installent d'autres habitudes, protégées par les formes de conventions d'usages que sont les frontières et que seraient également les "rôles" dont parlait Margaret Nice. Un lieu de vie tranquille, en somme. L'idée que le territoire puisse être lié à des questions de confort, à des questions de prévisibilité et d'habitudes a justement été envisagée par cette dernière. Le territoire, dit-elle, c'est surtout une question d'habitudes. Le fait de baguer les oiseaux a permis de montrer que de nombreux oiseaux retournent à leur quartier d'hiver, que ce soit dans des conditions normales ou quand ils sont déportés dans des conditions expérimentales. Elle cite l'ornithologue et écologiste britannique Frank Fraser Darling qui écrit en 1937 : "Le conservatisme des habitudes, un facteur d'importance pour la survie de l'espèce, tend à restreindre les mouvements dans un espace particulier. Le choix constitue une autre raison pour les individus ou les groupes de rester au même endroit. *Les animaux vivent dans des endroits donnés parce qu'ils les aiment*. La familiarité avec une parcelle de terre permet à l'animal de l'utiliser de manière avantageuse pour son confort et son bien-être⁶⁶." Et nous sommes, commente Nice, familiers de ce genre d'habitudes, nous qui aimons nous asseoir à la même place à l'école, à l'église ou à la bibliothèque. Cette idée d'un attachement au lieu est une idée rare dans ce domaine, les scientifiques étant généralement assez ascétiques avec ces notions. Je retrouve toutefois chez les scientifiques de l'école de Chicago, Allee et ses collègues, quelque chose qui me semble aller dans ce sens. Ils évoquent le fait que très souvent les animaux migrent non pas en réaction à un danger, mais parce qu'ils perçoivent des signaux qui leur paraissent comme déplaisants. "Nous ne pouvons décider s'il faut discerner dans ce comportement des sentiments semblables aux sentiments esthétiques ou s'il nous faut chercher des aspects mécaniques de l'équilibre mental." Ils ajoutent quelques lignes plus loin que, s'il faut être attentif aux risques de l'anthropomorphisme, il leur semble malheureux de devoir utiliser une racine grecque ou latine signifiant "aimer" pour décrire une relation écologique (comme la philopatrie) – "comme si le fait de le dire en anglais était ridicule ou répréhensible⁶⁷".

Quantité d'autres versions de ce que peut être un territoire pour un oiseau pourraient encore être évoquées. Au fur et à mesure des recherches, d'autres territoires vont apparaître, avec d'autres formes, d'autres motifs, d'autres conventions.

La possibilité de trouver une théorie apparaît d'autant plus hasardeuse que les variations se multiplient, non seulement entre les espèces, mais au sein de la même espèce dans des habitats différents. Et parfois même au sein de la même espèce partageant le même habitat, on l'a vu pour les troglodytes. Ainsi, les cassicans flûteurs, une espèce de pie australienne, peuvent vivre en groupes territoriaux stables de 2 à 10 individus, dont un maximum de trois couples sera habilité à se reproduire – quoiqu'une sous-espèce de l'ouest de

l'Australie forme des groupes allant jusqu'à 26 individus, dont 6 mâles ayant quant à eux adopté le régime de la polygamie⁶⁸. Chez les cassicans flûteurs, les groupes eux-mêmes diffèrent. L'ornithologue écossais Robert Carrick, qui les a étudiés à la fin des années 1950 en Australie, a recensé quatre types d'organisations, dans un même site. D'une part, il observe des groupes permanents qui sont bien stabilisés sur des territoires vastes dont la nourriture est abondante. Des groupes dits "marginaux" occupent des zones plus pauvres. On rencontre également, dit-il, des groupes "mobiles", qui se déplacent entre les sites de nourrissage et ceux de nidification, et des groupes "ouverts", qui se forment dans les pâturages et dorment dans une forêt éloignée d'un peu plus d'un kilomètre. Ces derniers ne sont pas territoriaux, ne nidifient pas, et seraient en partie constitués d'oiseaux de collectifs qui se seraient séparés – la perte d'un mâle dominant dans un groupe conduit souvent à son démembrement. On remarque que chez les femelles des groupes non territoriaux, les ovocytes ne se développent pas. Les groupes mobiles peuvent avoir des œufs, mais les petits survivent difficilement. Les parents, contraints d'aller loin pour se nourrir, les laissent sans surveillance, ils sont souvent victimes de prédation par les corneilles, les faucons ou, selon les auteurs, par des *Homo sapiens* immatures qui volent les petits pour en faire des animaux familiers. Une dernière caractéristique de ces groupes est que la mortalité ne frappe pas seulement de manière différente les familles des groupes permanents et des groupes mobiles, mais variera également en fonction de la territorialité elle-même. Au cours de l'hiver froid et humide de 1956, une forme de tuberculose a tué nombre d'oiseaux. Comme elle se répandait par contact, elle n'a tué aucun oiseau territorial, alors que, dit l'auteur, dans les bois aux alentours, au plus fort de l'épidémie, on ramassait tous les jours des oiseaux morts, issus des groupes ouverts. Cette description succincte permet de montrer la possibilité de la présence d'un bon nombre de fonctions associées au territoire : la mort des cassicans faiblement territorialisés lors d'une épidémie donnerait raison à David Lack et à beaucoup d'autres, qui pensent que le territoire, parce qu'il met des distances, protégerait des parasites et des vecteurs de maladie. La réussite que semblent apporter les territoires stables montrerait qu'ils offrent une réelle économie de moyens dans la recherche de nourriture – cette fonction ne s'impose pas, mais visiblement le territoire facilite la vie. Il organise la vie sociale, favorise les développements physiologiques permettant la reproduction...

D'autres chercheurs reviennent avec des observations de nids collectifs. La défense du territoire, collective dans ce cas, ne tient ni au sexe ni à la nourriture, mais à la protection d'un espace de terre qui constitue en fait l'extension du site de nidification.

Les territoires se multiplient. Au fur et à mesure des découvertes, on le voit, d'autres territoires apparaissent, et je dis à présent non plus d'autres hypothèses, d'autres perspectives, mais d'autres *territoires*, d'autres manières d'habiter, donc de faire monde. À mesure que s'additionnent les recherches,

les habitudes, et je parle de celles des oiseaux, divergent de plus en plus. Elles divergent d'autant plus que les circonstances les modifient, que les oiseaux ont des trajectoires de vie qui diffèrent, et que ces trajectoires peuvent non seulement favoriser l'émergence d'usages nouveaux mais également parfois conserver des habitudes incorporées par les ancêtres. Ce qui signifie que le choix d'un territoire n'atteste pas nécessairement une adaptation optimale aux situations telles que nous les connaissons. Ainsi, par exemple, les mésanges charbonnières ont évolué dans les forêts primaires des pays nordiques et ont subi une pression sélective forte en rapport avec les nombreux prédateurs. Avec la fragmentation des forêts, les prédateurs ont pratiquement disparu. L'installation dans de nombreux endroits de nichoirs artificiels a considérablement augmenté la densité des mésanges. Mais rien ne permet d'affirmer qu'elles choisissent leur territoire en fonction de ce que certaines théories pourraient avancer, en l'occurrence les ressources alimentaires, et l'on pourrait tout autant supposer qu'elles continuent à être guidées par des indices indirects de moindre risque de prédation.

Robert Hinde, je l'ai évoqué, arrivait au constat de l'impossibilité d'assigner, de manière fiable, une fonction à un territoire donné. On ne peut finalement, dira-t-il encore par ailleurs, espérer comprendre le rôle du territoire pour des oiseaux donnés, qu'en ayant une connaissance intime de leur histoire de vie. L'éthologiste américaine Judy Stamps, qui relaie cette dernière remarque, note que ces conclusions, sans aucun doute pertinentes, ont découragé les scientifiques de terrain et les théoriciens d'essayer de formuler une théorie globale à propos de ces fonctions⁶⁹. Et, ajouterais-je, c'est tant mieux. Sauf que ce n'est pas tout à fait vrai.

CONTREPOINT

Ce n'est pas tout à fait vrai pour deux raisons. D'abord, parce que si c'est partiellement vrai (et partiellement seulement, on le verra au chapitre qui vient) pour l'époque allant du début du XX^e jusqu'à la fin des années 1950, les années 1960 vont connaître un tournant crucial. Les chercheurs ont enfin trouvé le moyen de monter en généralité grâce aux théories économiques. Ils appliquent celles-ci sur les divers problèmes, ce qui leur permet de calculer les coûts et les bénéfices de chaque stratégie comportementale et de les formaliser dans des modèles mathématiques. Ceux-ci vont se multiplier à une vitesse croissante. Les stratégies territoriales vont constituer un objet privilégié. Au fait de tenir, ou de défendre, un territoire sont associés des coûts, en termes d'énergie dépensée pour sa surveillance et le maintien des frontières, pour les comportements d'exhibition et d'avertissements, les comportements agressifs et les risques pris pour exclure les rivaux. Les bénéfices sont calculés selon la possibilité d'accès à des ressources limitées, y compris les femelles. En assignant le rôle de fonctions à ces bénéfices (alimentaires, de reproduction ou de régulation de la densité) et en pondérant ces derniers de valeurs estimées de coûts, les modèles permettent d'élaborer des "stratégies stables du point de vue évolutionnaire" et donc de mathématiser les histoires. Il y a quand même des règles et des lois dans cette affaire. On va enfin se défaire de cette incorrigible diversité, de ces vies individuelles si indisciplinées, de ces circonstances qui gâchent l'unité des tableaux et de cet appétit consternant des vivants pour les variations. On a trouvé un convertisseur universel, l'économie, on va enfin pouvoir unifier théoriquement les territoires.

Mais tout cela a également un prix, si l'on doit parler comme les économistes. Le premier paraîtra sans doute anecdotique : la lecture des articles devient un véritable penum. Des chiffres, des équations et des graphes. Les animaux ne sont pas totalement absents, ils sont généralement convoqués à la fin des articles. Lorsque les équations des modèles ont démontré quels devraient être les choix raisonnables, tels ou tels animaux reviennent pour témoigner que oui, c'est bien ainsi qu'ils s'organisent. Et ils marchent au pas, cette fois. Mais sans doute ai-je plus le goût des histoires que des chiffres et ne suis-je pas suffisamment sensible à l'esthétique des graphes, aux couleurs des camemberts de répartition et à la chorégraphie des courbes qui formalisent les coûts et les bénéfices. Tout cela ne me dit rien. Mais cela dit en même temps autre chose et, surtout, cela *ne dit pas* d'autres choses. Car le prix à payer n'est pas qu'une affaire de goût, cela touche à un problème de négligence. Le prix de ces modèles, explique Bruno Latour, est celui que requiert l'adhésion des théories économiques à une croyance, récente, selon laquelle "l'on ne peut calculer l'intérêt de l'individu – étatique, animal, humain, peu importe – que d'une seule façon, en le posant sur un territoire qui n'appartient qu'à lui et sur lequel il régnerait souverainement ; puis en renvoyant « à l'extérieur » ce qui ne *doit* pas être pris en compte. C'est, continue-t-il, la nouveauté autant que l'artificialité de ce type de calcul, que souligne bien le terme technique d'« externalisation » – synonyme exact de *négligence calculée*⁷⁰ [...]".

Ces modèles économiques qui ambitionnent de légiférer l'organisation des territoires exhibent un large "hors-champ" de négligence calculée : ils se sont majoritairement focalisés sur la ressource nourriture. Ainsi, comme le remarque la chercheuse Judy Stamps, les risques de prédation ont été effacés des calculs, comme l'a été le rôle des parasites et comme l'ont été quantité d'autres choses qui auraient pu importer. Cela a surtout entraîné, dans les articles et dans l'imaginaire des chercheurs, une réduction considérable du nombre de facteurs qui peuvent motiver les animaux et, parmi ceux-ci, les facteurs sociaux. Avec les théories économiques, l'intérêt se déplace sur les effets de compétition entre les congénères. Voisins, errants, intrus... tous sont intégrés à une équation comme facteurs contribuant au coût de la défense territoriale. Il faut préciser ici que les pratiques

d'observation ont fortement encouragé cette façon de penser : les comportements agressifs sont plus remarquables et plus visibles, ils sont également mesurables, ce que ne sont pas, ou ne sont que très difficilement, les bénéfices sociaux plus subtils que les possesseurs de territoire pourraient s'offrir les uns aux autres, parfois activement, parfois du simple fait d'être là. C'est plus facile par exemple de compter le nombre de conflits dans lesquels un oiseau s'engage que de mesurer les effets des voisins sur la capacité de ce même oiseau de détecter ou d'éjecter un intrus qui viendrait le menacer. Ajoutons que nombre de recherches ont eu lieu en laboratoire (cela vaut surtout pour les poissons mais les oiseaux n'y ont pas complètement échappé), dans des espaces confinés, où parfois seule l'agression permet à l'animal de faire face à une situation qui le dépasse. La compétition comme mode de pensée s'impose d'autant mieux également que le territoire est défini par la qualité des ressources en nourriture. Le calcul est donc presque ficelé d'avance : si la densité augmente, la nourriture diminue ; les animaux ne peuvent être que des compétiteurs⁷¹. Va ainsi disparaître de la scène une observation qui avait très tôt laissé certains chercheurs assez perplexes, au vu de la dimension de mise à distance que les territoires semblent prioritairement opérer : le fait que les animaux territoriaux, paradoxalement, semblent rechercher la présence des autres. Et que le territoire serait peut-être un moyen par lequel ils y arrivent. On y reviendra.

CHAPITRE 3

SURPEUPLER

Les théories économiques, je l'ai signalé, ne sont pas les seules à avoir tenté de remettre un peu d'ordre dans cette indisciplinée des usages. Avant elles, il y a bien eu une théorie dont l'ambition ouverte était de pouvoir rendre compte de la raison ultime des territoires, de leur véritable fonction, indépendamment de toutes ces fonctions disparates qu'il permet d'assurer. Et si je devais le dire en une formule simple, cette théorie ne voulait rien de moins que d'avoir le mot de la fin.

La théorie de la régulation de la population, régulation démographique ou régulation de la densité, apparaît très tôt, sans toutefois présenter le caractère totalisant qu'elle prendra par la suite. Moffat la proposa d'abord. Selon lui, le territoire divise un espace donné en parcelles de telle sorte qu'à un moment, celles-ci finissent par être intégralement distribuées entre les oiseaux : "Une fois cet heureux état abouti, le nombre de couples reproducteurs serait chaque année le même, le nombre de nids et le nombre de jeunes élevés le même également, et que la mortalité hivernale soit élevée ou faible, le nombre d'oiseaux dans le pays resterait le même⁷³." L'idée de cette grande tragédie de la lutte pour l'existence de Darwin, dit-il, et qui permettrait de rendre compte de la relative stabilité des populations, exigerait en fait, Moffat l'a calculé, une mortalité de 90 % chez les jeunes avant qu'ils ne soient en âge de se reproduire. Si une telle mortalité est envisageable chez le poisson cannibale et chez les grands multiplicateurs que sont les insectes, elle n'est pas plausible chez les oiseaux. Moffat a recensé pendant des années une colonie d'hirondelles. Il observe que le nombre qui revient chaque année au printemps est pratiquement le même que celui qui est parti en automne. Les fameux périls de la migration, dit-il, sont tout au plus spasmodiques. Il peut y avoir un ouragan destructeur ou un hiver terrible, mais ces événements n'ont pas la fréquence qui serait nécessaire pour empêcher les oiseaux d'augmenter leur nombre selon une courbe de croissance géométrique. Il y a donc d'autres processus de restriction et, dit-il, si nous ne connaissons pas grand-chose de ce processus, "j'affirme que nous ne devons pas accepter la croyance non vérifiée qu'ils fonctionnent toujours en *tuant*⁷⁴". Darwin a bien relativisé, en lui assignant le statut de métaphore, le concept de *struggle for life*, mais il n'a pas pris en considération que ce qui freinait la croissance géométrique chez les animaux, c'est le fait que nombre d'animaux "vivent une vie de vieux célibataires ou de vieilles filles". On a pensé que les oiseaux se battent pour une femelle ; pourquoi le feraient-ils s'ils sont toujours sûrs qu'ils en trouveront toujours une puisqu'il y a autant de femelles que de mâles et que visiblement n'importe laquelle peut faire l'affaire ? – c'est Moffat qui

l'affirme. Mais le cas est tout différent si on envisage que l'issue de la bataille est "d'empêcher le perdant d'élever une famille dans le voisinage". "Les oiseaux peuvent, ou non, réaliser l'importance de protéger leur future famille contre les maux du surpeuplement", mais, "comme la terre est une denrée limitée, les mâles au printemps doivent se battre avec les autres pour résoudre cette question". À chacune de ces batailles, le perdant est chassé et ses projets matrimoniaux détruits : "Ce n'est pas qu'il ne peut trouver une compagne, c'est qu'il n'a aucun foyer à lui offrir." Je soulignerais en passant que l'on sent poindre, dans les propos de Moffat, cette forme d'"indifférence" qui caractérisera la théorie de la régulation – un modèle qui vaut pour toutes les situations, dès lors "indifférenciées" par ses prémisses. Ainsi, le fait que les femelles sont "toutes pareilles" aux yeux des mâles, ou encore l'idée que la proportion des mâles et des femelles est identique, ce qui n'est vrai que théoriquement et souvent contredit par les faits, la mortalité affectant différemment les sexes. Et si la terre peut être une denrée limitée, elle ne l'est pas partout.

Howard soutiendra une hypothèse similaire, avec toutefois moins de fantaisie. Mais elle connaîtra son véritable engouement avec la théorie de Konrad Lorenz et son livre *L'Agression. Une histoire naturelle du mal*⁷⁵. Lorenz part d'une question, lisible dans le titre : à quoi ce mal qu'est l'agression peut-il être bon ? Si l'agression joue un rôle bien compréhensible dans les relations proies-prédateurs, on peut poser la question de son maintien dans les relations intraspécifiques. Elle aurait, selon Lorenz, une première fonction de répartition des individus dans l'espace afin d'éviter la surexploitation des ressources. Si, dans une certaine région, un certain nombre de médecins et de boulangers désirent trouver leur gagne-pain, ils feront bien de s'installer aussi loin que possible l'un de l'autre. Il en est de même des animaux occupant un espace donné : il sera utile qu'ils se répartissent le plus régulièrement possible dans l'espace vital disponible. Le danger que, dans une partie du biotope disponible, une population trop dense d'une seule espèce d'animaux épuise toutes les ressources alimentaires est éliminé de la façon la plus simple par l'agression. L'agression joue donc, dans l'hypothèse de Lorenz, un rôle de régulation de la distance et de répartition des individus dans l'espace. Cette répartition débouche sur la territorialité⁷⁶. Certes, l'agression prévaut mais, souligne Lorenz, quantité de mécanismes auront pour fonction de la canaliser et de la "civiliser". Ce seront notamment les exhibitions et les rituels, les menaces qui permettent de retarder le conflit voire de s'y substituer, et les possibilités de détourner l'agressivité dans d'autres conduites, de la réorienter ou de l'inhiber.

Cette théorie, incontestablement, a séduit. Les raisons en sont sans doute nombreuses. Son pouvoir unificateur a certainement dû jouer un rôle convaincant au vu de la regrettable diversité des motifs. Elle présentait un autre avantage, qu'ont bien saisi les chercheurs : elle est facilement testable expérimentalement. Ainsi par exemple, si on peut montrer qu'en retirant les

mâles de leur territoire, d'autres se précipitent pour les remplacer et se lancer à leur tour dans l'aventure de la perpétuation de l'espèce, on trouve la preuve qu'il y aurait un grand nombre de célibataires exclus de la reproduction "pour préserver les ressources", formant en outre une réserve en cas de conditions extrêmes et de forte mortalité. Cela par ailleurs s'aligne bien avec l'idée, indéracinable, que les plus forts sont favorisés par la sélection, puisqu'eux seuls reçoivent le blanc-seing leur permettant de transmettre leurs gènes. Et cela s'accorde également avec une vision compétitive dans un monde aux ressources limitées. Mais limitées par qui ? Comment ? Où ? Le naturaliste russe de la fin du XIX^e siècle Pierre Alexandre Kropotkine avait déjà montré que la limitation des ressources et la surpopulation n'étaient pas un problème universel, dans la nature, et qu'elles ne s'imposent, comme contrainte, que dans des circonstances bien précises⁷⁷. Malgré les innombrables cas où l'on voit que cela ne fonctionne pas ainsi, que la sélection a plus d'un tour dans son sac, voire qu'elle ne se mêle pas de quantité de choses, l'idée que le territoire a été sélectionné pour éviter la surpopulation continue de s'imposer, assez étonnamment au vu du fait que, le moins qu'on puisse en dire, c'est qu'elle a été abondamment contredite par les faits.

Si les oiseaux évitent, *localement*, la surpopulation, cela ne veut pas dire qu'ils l'évitent *généralement*. Des chercheurs néerlandais ont étudié, pendant des années, la densité de plusieurs espèces de mésanges aux Pays-Bas⁷⁸. Ils constatent d'une part que le nombre d'animaux, d'année en année, reste constant sur des sites donnés, alors que les sites de nidification sont en surplus et que la nourriture disponible varie d'une année à l'autre. Une fois un certain nombre d'oiseaux installés, les arrivants suivants vont chercher à s'établir ailleurs, dans un site moins favorable mais moins densément occupé. David Lack convoquera les mésanges charbonnières. Il constate que la mortalité au nid est faible et n'advient le plus souvent que lorsque les ressources, des chenilles en l'occurrence, manquent, souvent au moment des secondes nichées : les petits ont faim et crient, ce qui attire les prédateurs. Le calcul de Lack est simple : à raison d'une ponte de 12 ou 13 œufs par couple et par an, l'accroissement de la population devrait être de 600 %. Or, on ne constate pas d'accroissement sur le long terme. En outre, les limites de densité sont souvent dépassées. Le territoire, selon Lack, ne régule pas la population ; ce qui la régule, ce sont les ressources alimentaires, et elles n'agissent que plus tardivement, quand les jeunes prennent leur indépendance : la mortalité due à l'insuffisance des ressources est à *ce moment-là* seulement, et pas à d'autres, un facteur décisif.

Nombre de chercheurs ont également contesté l'idée de la surpopulation parce qu'elle négligeait une observation cruciale : les oiseaux, de toute évidence, assemblent leur territoire. Pourquoi ne les éparpillent-ils pas ? Certes, certains répondront que les sites les plus attractifs attirent le plus grand nombre. Mais il semblerait que ce ne soit pas toujours le cas et que les oiseaux

pourraient avoir d'autres raisons. À force de se focaliser sur le problème de la surpopulation, on en oublie, écrivent Warder Clyde Allee et ses collègues écologistes de Chicago, que la sous-population constitue un problème tout aussi crucial pour certains animaux. Il n'est pas fortuit que Allee ait été particulièrement attentif à cette dimension, du fait justement que tout son travail a consisté à prêter attention à la manière dont la vie de chaque être repose sur celles des autres, dans des "assemblages écologiques" qu'il appelle également "communautés de vie", pour insister sur le fait que ce sont des assemblages au sein desquels tous les organismes jouent un rôle crucial comme condition d'existence pour les autres – ce que Allee nomme "facilitation" ou "protocoopération". Tous les êtres d'une communauté, morts ou vivants, depuis les bactéries qui ont rendu les êtres respirants possibles ou qui renouvellent la fertilité du sol, jusqu'à "la pluie d'organismes morts qui tombent de la surface de l'océan et permettent de ce fait le développement de la vie dans les grandes profondeurs obscures de la mer" forment des "associations"⁷⁹. Allee emprunte d'ailleurs à Darwin la notion de "réseau de vie" et l'exemple avec lequel ce dernier illustrait l'importance la plus inattendue d'un être pour un autre dans une cascade d'interdépendance. Darwin avait constaté l'existence d'une relation entre le nombre de chats et le nombre de trèfles dans une communauté anglaise. Dans cette communauté, les chats chassent les mulots. Or, les mulots sont les prédateurs d'une certaine espèce de bourdons qu'ils trouvent dans les nids creusés sous terre. Les bourdons pollinisent les trèfles. Il y aura donc d'autant plus de trèfles qu'il y aura de bourdons, et il y aura d'autant plus de bourdons que les chats contrecarreront les habitudes des mulots. On pourrait bien sûr étendre cette communauté et poser la question de la présence de vieilles dames seules aimant les chats, et arrimer ensuite dans un filet d'histoires la question de la présence de ces vieilles dames seules en interrogeant leur nombre en rapport avec la survie différentielle des hommes, etc. Allee ne le propose pas, non pas parce qu'il voudrait maintenir séparées des communautés humaines et non humaines, mais parce qu'il ne peut rien dire de plus, de *cette* communauté-là, que ce que Darwin proposait, parce qu'il se refuse justement à partir dans des généralités en passant allègrement d'une communauté donnée à une communauté imaginaire qui ferait figure d'exemple. Je le précise, Allee n'a aucune réticence à penser les communautés aussi bien humaines que non humaines et les collectifs interspécifiques, mais il s'attache à toujours à penser *à partir de*, de telle sorte que ce qui vaut pour tel ou tel assemblage de vie nous apprend ce qui est possible pour lui, non ce qui vaut pour tous. C'est ainsi qu'à la suite de descriptions de communautés d'abeilles, de cailles ou d'ongulés, on rencontrera, dans ses écrits, un exemple assez étonnant, celui des communautés mennonites d'Amérique du Nord, les Amish, dont Allee a interrogé les membres du comité central⁸⁰. Dans les premières décennies de la communauté, quand les voyages étaient difficiles et les communications avec les autres colonies limitées, les collectivités amish ne pouvaient espérer un

futur viable à moins de cinquante familles. Cinquante familles permettaient la relative autonomie de la communauté parce qu'elles pouvaient offrir les services communautaires fondamentaux – aussi bien les magasins de chaussures ou d'alimentation, les salons de coiffure que l'église et l'école peuvent être assurés par les membres du collectif. Le mariage peut être intracommunautaire. Dans des conditions très favorables pour les pionniers, quarante familles pouvaient à la rigueur maintenir la communauté. Mais au-dessous de ce seuil, la communauté devenait vulnérable. Les mariages soit étaient contraints à être endogames, soit devaient se faire à l'extérieur de la communauté ; les contacts multipliés avec l'extérieur conduisaient à d'autant plus de perturbations que le nombre décroissait. Mais une taille maximale existe tout autant : au-delà d'un certain nombre, le système d'organisation de la congrégation et le ministère laïc ne fonctionnent plus bien et des rivalités intracolonie sont plus susceptibles de créer des ruptures en son sein. Dans les conditions actuelles (on est dans les années 1940 au moment où Allee écrit), les possibilités de voyage et de communication permettent aux communautés de vingt à vingt-cinq familles de survivre, dans la mesure où elles peuvent maintenir des contacts rapprochés avec d'autres. En deçà de ce nombre, les collectifs sont vulnérables.

Les Amish ne sont pas convoqués pour donner une solution à un problème général, mais pour montrer que pour chaque communauté, si différentes soient-elles, se pose un problème particulier qui est celui du nombre et des relations d'interdépendance. Et s'il interroge les Amish, c'est parce que ceux-ci ont déjà réfléchi au problème et qu'ils savent assez précisément ce qui importe pour eux et quelles sont les conditions pour y répondre. Il ne s'agit donc pas d'analogies "tout-terrain" qui écrasent les différences, il ne s'agit pas de trouver la formule ou l'équation qui autorise tous les passages, mais de chercher comment un même problème peut se poser à tout groupe qui *tient* comme assemblage à un moment donné de son histoire – combien devrions-nous être pour rester nous-mêmes ? Combien devrions-nous être pour que ce qui compte pour nous subsiste ? Et comment ce problème reçoit des solutions à chaque fois locales et situées dans le temps. On peut comprendre, continue Allee, que si la sous-population est tout autant un problème, peut-être même plus encore que la surpopulation, certaines espèces s'avèrent insauvables lorsqu'elles atteignent un seuil minimal – ce que savent d'ailleurs ceux qui se chargent d'éradiquer les insectes dits nuisibles : il n'est pas nécessaire de les tuer tous, en deçà d'un certain seuil, les individus meurent de cause naturelle. C'est d'ailleurs ce qui est arrivé à cette espèce si prolifique d'oiseaux dont on n'aurait jamais pu imaginer la fragilité, au vu de leur nombre et de leur enthousiasme à se multiplier, qu'étaient les regrettés pigeons migrateurs. Il y a, pour certains animaux, un seuil en deçà duquel ils ne se reproduisent plus. Pour nombre d'oiseaux, mais pas tous, la présence des autres a un effet bénéfique jusqu'à un plafond : elle stimulerait notamment les fonctions reproductives voire synchroniserait les oiseaux entre eux. Chez certains

animaux, dit encore Allee, du fait de leur très grande visibilité, l'effet de la sous-population peut être bénin, mais chez d'autres, comme le rat musqué en zone sous-peuplée, les animaux sont éparpillés dans l'espace et les femelles, ayant une période de réceptivité très courte, n'auraient aucune chance de rencontrer un mâle. D'autres animaux connaissent visiblement des seuils de tolérance plus flexibles. Ne dit-on pas qu'un seul couple de rats norvégiens a réussi à coloniser l'île Deget au Danemark et qu'un seul couple de castors réintroduit peut donner naissance à toute une colonie ? On ne passe pas en force d'une communauté à une autre, on peut juste dire que certains problèmes sont communs, mais pas tous, et certaines solutions parfois semblables, mais chaque fois articulées différemment.

Le modèle d'Allee, selon lequel la vie de chaque collectivité peut être représentée par une courbe qui indiquerait les seuils populationnels entre lesquels le groupe peut tenir, n'a pas réussi à susciter une réelle suite. Selon Judy Stamps, la raison est simple : les chercheurs qui ont tenté de vérifier comment se dessinait cette courbe dans les populations qu'ils étudiaient ont observé que de minuscules changements dans la densité avaient parfois des effets très importants et très variables dans la manière dont les animaux se distribuent dans l'habitat. Le modèle d'Allee fut alors abandonné, non pas, précise Stamps, parce qu'il n'était pas réaliste, mais parce que les chercheurs ne savaient pas l'utiliser⁸¹. En d'autres termes, les scientifiques attendaient du modèle qu'il leur simplifie la vie ; il la leur a compliquée sérieusement. Pourtant, selon Stamps, quantité d'éléments tendaient en faveur de son hypothèse. Mais à condition de se défaire de certaines habitudes de pensée, et notamment dans la manière de définir les ressources. Ainsi, les femelles. Elles sont souvent considérées par les chercheurs comme des ressources pour les mâles. Sauf évidemment qu'elles en diffèrent parce qu'elles ont leur mot à dire, qu'elles choisissent activement les habitats, les territoires et les mâles. Et si on prend sérieusement en considération cette caractéristique, il est évident que le succès des mâles ne va pas nécessairement décliner en fonction de leur propre densité en un lieu, et que c'est plutôt le contraire qui devrait arriver : la présence de nombreux mâles pourrait attirer encore plus les femelles et constituer un facteur de succès – ce serait une des raisons pour lesquelles certains oiseaux (et certains ongulés) choisissent, comme territoires, des arènes de parade qui sont toujours très proches les unes des autres.

Sans doute ces derniers éléments indiquent-ils également ce que la théorie de la régulation obligeait à négliger : le fait que les territoires sont le lieu d'une activité sociale bien plus compliquée que ces modèles ne permettent d'imaginer, où l'art de la distance pourrait être, également, on le verra, un art de la composition. Et sans doute cette négligence signale-t-elle en même temps des habitudes de pensée tenaces qui impriment leur marque sur la manière dont on envisage le territoire : l'attachement maniaque à l'idée que les territoires partagent l'espace entre "ceux qui ont" et "ceux qui n'ont pas", liant subrepticement, et parfois à l'encontre des intentions déclarées, le

territoire à la propriété ; la fascination pour l'agressivité – quitte à reconnaître à l'évolution le louable effort d'avoir su la canaliser – et, corollairement, cette idée que l'on retrouve presque partout que le territoire favoriserait les individus les plus forts, et régulerait ainsi sagement la transmission des meilleurs gènes.

CONTREPOINT

De toutes les théories qui devraient rendre compte de l'utilité du territoire, la théorie de la régulation est sans doute celle qui a été le plus lourdement chargée, celle où biologie, politique et morale n'ont cessé de s'adresser des signes de connivence. C'est le moment théorique également où j'ai senti qu'on était au plus proche de cette conception du territoire comme propriété. Sans doute, son ambition de théorie générale d'une organisation qui vaudrait pour toutes les espèces n'est-elle pas étrangère à cette caractéristique. Et sans doute également hérite-t-elle de trop de choses, de trop de présupposés. Mais, et ce n'est certainement pas une coïncidence, cette théorie a également inspiré les pratiques les plus sauvages, les plus violentes que j'ai pu rencontrer dans cette recherche sur les territoires. Pour l'annoncer brièvement, elles consistent à évaluer ce qui se passerait si l'oiseau n'était pas là. Et pour ce faire, on le tue.

Certes, ces méthodes ont été utilisées pour évaluer d'autres hypothèses. Ainsi, déjà très tôt dans l'histoire des oiseaux et pour ne citer que lui, le naturaliste britannique George Montagu, en 1802, écrit que les mâles chantent afin de se rendre visibles pour les femelles. Preuve en est, quand ils sont accouplés, le chant décline. Mais cette preuve n'est pas suffisante : si on retire à un rouge-queue sa femelle, le chant reprend⁸³. L'ornithologue Rud Zimmerman, en 1932, tue quelques pies-grièches vivant en couple, trois mâles et quatre femelles, pour évaluer la vitesse de remplacement du conjoint disparu. Ces cas ne sont pas uniques. Mais ils vont se multiplier avec la théorie de la régulation de la population.

Ainsi, si comme le veut cette théorie de la régulation, il y a de nombreux oiseaux qui ne sont pas accouplés faute de territoire, il doit donc y avoir une réserve de mâles célibataires attendant la possibilité de s'installer. En 1949, les ornithologues Robert Stewart et John Aldrich étudient les oiseaux de forêt du Maine⁸⁴. En connexion avec une autre recherche, précisent-ils, ils ont pu accumuler une somme considérable d'informations concernant la dynamique populationnelle des oiseaux d'une forêt proche du lac Cross, dans le Nord de l'État. L'autre recherche à laquelle ils font allusion portait sur le contrôle effectif qu'exercent les oiseaux sur une chenille parasite des bourgeons de sapins, également affublée en français du nom désopilant de "tordeuse des bourgeons de l'épinette", dont les oiseaux se nourrissent. Les chercheurs ne précisent pas ce que je découvrirai par ailleurs : cette recherche est en fait commanditée et financée par l'industrie qui contrôle la production du bois dans les forêts du Nord du Maine⁸⁵. Je nous épargne les détails, pour en garder les grandes lignes. Le projet de Stewart et Aldrich ambitionnait de tuer *tous* les oiseaux, pendant la période de reproduction, dans une aire donnée, l'aire dite expérimentale, et de laisser une autre aire de dimension similaire intacte (le site de contrôle). Le massacre prit des proportions apocalyptiques : chaque fois qu'un mâle était tué, un autre venait le remplacer. Plus du double des mâles présents au premier recensement, toutes espèces confondues, ont fini par être éliminés.

Je ne parle que des mâles, non que les auteurs aient tenu à épargner les femelles, mais comme elles sont beaucoup plus discrètes, nombre d'entre elles ont échappé à la chasse, sauf celles qui étaient en train de couvrir et qu'il était facile de trouver. En outre, Aldrich et Stewart font l'hypothèse qu'une fois leur mâle tué, elles auraient quitté le territoire. Le rythme de remplacement, différent pour chaque espèce, permettait aux auteurs d'évaluer le surplus probable, c'est-à-dire le nombre probable d'oiseaux en attente de territoire. La théorie du rôle du territoire dans la

régulation populationnelle recevait donc une confirmation empirique. Je préciserais que l'année suivante, en 1950, une autre équipe de chercheurs de l'institut de conservation de l'université de Cornell reprit exactement la même procédure, sur les mêmes lieux⁸⁶. Le nombre de mâles tués fut cette fois encore plus élevé, le renouvellement des disparus ayant été plus important. Dans la mesure où l'opération s'est tenue au moment où la ponte était bien engagée, du fait d'un mois de mai particulièrement clément, de nombreuses femelles furent également victimes de la recherche. Ces expériences confirment donc les premières hypothèses de Moffat, et notamment celle selon laquelle quantité de mâles en surplus attendent la libération d'un territoire pour se lancer dans l'aventure de la reproduction. Moffat affirmait également que ces très nombreux mâles sans territoire auraient un rôle de "tampon" dans les cas de très forte mortalité, puisqu'ils constitueraient une réserve permettant à l'espèce de se maintenir. Mais, disent les auteurs, en cas de circonstances catastrophiques répétées, on ne peut savoir si cet effet pourrait encore jouer et si la réserve suffirait. Et d'affirmer, ce qui fait froid dans le dos, que seule une étude à plus long terme pourrait évaluer cette possibilité.

L'ornithologue américain Gordon Orians, quelques années plus tard, infligera aux carouges à épaulettes et aux carouges de Californie, des oiseaux de la famille des passereaux, un traitement semblable pour étayer cette même théorie selon laquelle le territoire régulerait la densité⁸⁷. Il tue les mâles résidents afin de vérifier la vitesse à laquelle leur territoire est occupé à nouveau. Les ornithologues écossais Adam Watson et Robert Moss, au début des années 1970, adressent aux lagopèdes d'Écosse des questions similaires. Partant de l'observation que, certaines années, la population est très dense et les territoires de taille beaucoup plus réduite, ils se demandent pourquoi les lagopèdes sont abondants en certains endroits et pas en d'autres. Ils fertiliseront le sol pour évaluer l'influence de la qualité de la nourriture sur la reproduction, injecteront de la testostérone aux mâles pour mesurer les effets de l'agression sur la taille des territoires et en élimineront quelques-uns pour mesurer la rapidité de leur remplacement⁸⁸.

Avec une théorie générale d'un équilibre optimal qui s'imposerait partout et pour tout, on est bien loin de celles qui décrivent une efflorescence de milieux locaux, fragiles, objets d'ajustements et de mises en rapport délicats. On est loin des inventions, des expérimentations risquées qui attestent, en dernier ressort, ce que la primatologue américaine spécialiste des babouins Shirley Strum appelle joliment la tolérance de la sélection naturelle aux essais et dérapages. On est surtout loin des modes d'attention par lesquels certains scientifiques s'efforcent d'être sensibles à ce qu'ils observent, ou le deviennent à force d'essayer de comprendre ce qui importe à leurs oiseaux. Ainsi ces pratiques de baguage pour apprendre à suivre et à reconnaître des oiseaux, et dont Margaret Nice s'assure qu'elle ne les perturbe pas. Ce sont des pratiques d'attachement – baguer un oiseau, la coïncidence est jolie, n'est-ce pas créer une alliance avec lui ? Mais une alliance asymétrique, puisque rien n'est attendu par l'oiseau. C'est la chercheuse, qui, à partir de ce moment, est tenue. Ainsi encore, on l'a évoqué, Jared Verner, touché par la maladresse du mâle numéro 25, le troglodyte des marais qui avait eu jusque-là peu de chance, et qui attache son nid afin qu'il ne tombe.

Certes, je ne peux pas certifier que la théorie de la régulation qui a guidé ces pratiques les a inspirées ou facilitées. On pourra d'ailleurs me rétorquer que ces méthodes n'étaient pas inhabituelles à cette époque. Indubitablement, quantité d'expériences qui se sont donné comme question de savoir comment la présence d'un être compte n'ont pas trouvé de plus simple manière d'y répondre que d'y substituer l'absence. Ce qu'on trouve dans la littérature scientifique sous le nom édulcoré de "collectes d'oiseaux". Et l'on pourra d'ailleurs également me dire que la condamnation que j'adresse à ces chercheurs est celle d'une époque, la nôtre, qui

ne peut plus ignorer que les oiseaux pourraient ne plus être. Mais la question de l'extinction n'est pas seule en jeu. Vivre dans un monde abîmé a modifié nos affects, et c'est avec ces affects que je relis ces situations anciennes – ces affects que Baptiste Morizot nomme si joliment “solastologie”, le sentiment d'avoir perdu le réconfort d'un monde familier, et qui nous rend attentifs à la perte et à ce que nous perdons⁸⁹. Et c'est avec ces affects, sans doute de manière partiellement injuste, que je ne peux m'empêcher de penser à ces vies bouleversées et gâchées (ce que le problème de l'extinction d'une espèce occulte mais que cette histoire rend si sensible⁹⁰), à la peur et au sentiment d'effroi que ces oiseaux ont dû avoir lorsque le milieu soudain a perdu tout sens, mâles traqués, femelles mises en fuite, nouveaux arrivants pris dans un piège auquel ils ne devaient pas comprendre grand-chose. C'est avec ces affects de perte, de colère et de tristesse que je juge un monde et ses pratiques, un monde pas si ancien, mais qui était traversé par des affects que je ne peux plus comprendre. Mais je peux également m'appuyer sur des pratiques qui ont été contemporaines de ces pratiques de “collectes” et qui se sont refusées à en passer par là, qui ont été attentives, qui ont pris soin de ce qu'elles observaient, et dont les chercheurs ont été à la hauteur de l'intérêt qu'avaient suscité chez eux les oiseaux.

On se souviendra qu'Allee désignait les expérimentateurs comme des “impatients”, la nature ne répondant jamais assez vite à leurs questions. Allee a plus que probablement raison, mais je crois que cette théorie implique plus que de l'impatience, quoiqu'elle présente avec elle une même caractéristique : elle autorise, voire favorise, certaines formes d'inattention. Je crois que le geste théorique même de la théorie de la régulation annonce ou manifeste des manières d'entrer en rapport avec ce qu'on interroge. Ce sont des théories “négligentes”, mal attachées à ce et à ceux qu'elles soumettent à l'enquête, et qui passent en force. Ici encore, tout va trop vite et tout va sans penser.

Je ne peux pas non plus affirmer, avec certitude, dans le cas des oiseaux pris dans le problème que posent les chenilles, lequel des deux projets a guidé cette méthodologie : celui de vérifier la théorie de la régulation démographique ou celui qui finançait la recherche, et qui consistait à évaluer l'effet de la prédation sur les chenilles en simplifiant à l'extrême leur écosystème ? Mais dans un cas comme dans l'autre, apparaît nettement ce qui constitue une dimension commune des deux motifs de la recherche. Ces pratiques, qu'elles soient guidées par une théorie économique (ou malthusienne) de la régulation de l'exploitation des ressources, ou qu'elles se mettent au service des industries exploitant les forêts, héritent d'une même conception moderne de la nature qui les contamine : l'idée que l'environnement est d'abord et avant tout, et peut-être même n'est que, une ressource à exploiter. Un bien appropriable dont on est libre d'user et d'abuser⁹¹.

DEUXIÈME ACCORD

CONTREPOINT

Un territoire emprunte à tous les milieux, il mord sur eux, il les prend à bras-le-corps (bien qu'il reste fragile aux intrusions).

GILLES DELEUZE et FÉLIX GUATTARI⁹²

“Le territoire, me dit mon ami Marcos Matteos Diaz, demande un travail territorial. C'est un vrai travail territorial que de faire du jeu dans le territoire.” Et il ajoute : “on respire à nouveau⁹³”. Je n'ai pas mesuré, au moment où il me parlait, à quel point il avait raison. Le territoire est un site où quantité de choses et d'événements sont rejoués autrement. Où des façons de faire, des manières d'être sont disponibles à d'autres connexions, à d'autres agencements. Penser le territoire demande donc un geste : chercher à créer du jeu quand les conséquences collent aux causes, quand les fonctions attachent trop solidement les conduites à des pressions sélectives, quand les manières d'être se raréfient pour obéir à quelques principes. Ce qui veut dire aussi ralentir, laisser passer un peu d'air et se laisser aller à imaginer. Sortir du territoire et y revenir. C'est en relisant les *Mille plateaux* de Gilles Deleuze et Félix Guattari que j'ai senti ce que Marcos voulait dire.

Il m'a fallu les relire. Autant le dire d'emblée, j'ai eu, au départ, des difficultés avec Deleuze. Une méfiance irritée à son égard : je n'aime pas trop la manière dont il parle des animaux. C'est une parenthèse, mais m'avaient consternée le fait qu'il traite avec un tel dédain les animaux familiers, ses jugements secs à l'égard de ceux qui les aiment, que ce soit dans l'*Abécédaire*, à la lettre “A comme animal”, ou dans le livre *Mille plateaux*. Dans ce livre, Deleuze et Guattari n'hésitent pas à traiter de “cons” ceux qui s'attachent à leur chien ou à leur chat et à fustiger les vieilles dames⁹⁴. Donna Haraway le leur avait elle-même vertement reproché, dans son *When Species Meet* en posant sérieusement la question⁹⁵ : au fond, Deleuze et Guattari ne manifestaient-ils pas un profond mépris pour le quotidien, pour l'ordinaire ? N'ont-ils pas totalement manqué de curiosité pour les animaux réels – même s'ils sont souvent invoqués dans leur travail ? J'étais entièrement d'accord avec elle. J'avais le sentiment que les animaux étaient pris en otage dans un problème qui ne les concernait pas. Et il est indubitable que c'était bien le cas des animaux familiers. Mais je devrais ajouter, pour être honnête, qu'il ne s'agit pas tellement des animaux familiers, mais des animaux rendus *familiaux*. Ceux qu'on n'arrive à penser que dans les termes de la filiation qui les renvoient à des rôles humains, voire aux rapports à l'œuvre dans le familialisme œdipien – le père, le grand-père, la maman, le petit frère –, les auteurs désignant ici tout particulièrement les discours de la psychanalyse. Ce ne sont donc pas tant les rapports en général aux animaux familiers qui suscitaient leur désaccord, mais les rapports *humains* à ces derniers. Ceux qui aiment vraiment les animaux, disent-ils encore, ont un rapport animal avec les animaux. Certes, mais je ne suis pas totalement convaincue et je ne suis pas sûre d'avoir envie de l'être. Le problème avec les prises d'otages, c'est qu'il est toujours délicat de s'exclamer, au nom des otages, “*Not in my name !*”.

Fin de la parenthèse. Ce qui m'intéresse à présent, ce sont les territoires. Et c'est l'un des concepts les plus centraux, les plus cruciaux de *Mille plateaux* et principalement du chapitre XI (“De la ritournelle”). Je l'avais lu au début de ma recherche et, j'avoue, là aussi c'était difficile. Tout cela, d'une part, me semblait trop abstrait, trop déconnecté de ce que je cherchais ou, plus précisément, tout cela ne m'aidait pas à savoir ce que je cherchais. Je retrouvais en outre le même sentiment d'irritation que celui que j'éprouvais en lisant leur jugement sur les animaux familiers : cela va trop vite. Le même sentiment de déception et de malaise que celui qu'avaient suscité Serres et son *Mal propre*. Je précise de malaise, car je ne pouvais

qu'il entre en accord avec Serres, avec sa colère et avec ce qu'il essayait de nous faire sentir. Et j'aurais pu être de tout cœur avec lui dans ce qu'il essayait de faire : nous rendre la pollution de nos espaces *insupportable*. Mais pas à ce prix-là, pas comme cela. Malaise semblable avec Deleuze et Guattari, malgré l'énorme différence des manières parce que, là aussi, cela me semblait aller trop vite, ne pas suffisamment s'attacher aux différences possibles – je crois d'abord que j'ai un souci quand on dit "les animaux".

Ce malaise était d'autant plus aigu que *Mille plateaux* constitue une véritable machine à créer des concepts, que c'est un livre difficile, intimidant sans pourtant relever de ce que Deleuze appelle, parlant de la philosophie, une "entreprise d'intimidation", une entreprise qui vise à bloquer la pensée.

Au contraire : de part en part, justement, ce livre veut faire penser. Et c'est comme cela qu'il me fallait apprendre à le lire, en me laissant guider non par des mots, mais par des gestes, par des rythmes, par des ruptures, par des bégaiements, par des hoquets, par des affects⁹⁶. Sortir de la routine qui guidait ma lecture des articles scientifiques, routine consistant à glaner des informations, à répertorier des faits et des savoirs. J'allais l'oublier, la philosophie n'a pas pour tâche d'informer, mais celle de ralentir, de se *désaccorder*, d'hésiter. Se désaccorder pour trouver d'autres accords. Faire bifurquer quand cela va trop droit. S'allier à des puissances. Donner aux faits un pouvoir que l'on n'a pas et qu'il faut apprendre à construire avec eux, celui d'*effectuer*, d'avoir des effets et des effets inattendus. Ce sont des mouvements que je suis en train de décrire ici, et c'est cela qu'il s'agissait d'apprendre avec Deleuze et Guattari. Quitte également à ce que ces mouvements ne leur soient pas fidèles – les comprendre à ma manière en somme⁹⁷ (non plus se référer à eux, alors, mais interférer avec eux⁹⁸). Bref, enfin entendre ce qu'ils se sont évertués à nous faire entendre : il ne faut pas interpréter, il faut expérimenter.

Et c'est justement ce qu'ils proposaient en convoquant, dans leur travail, le territoire. Si le mot intervient très tôt dans *Mille plateaux* (à la dixième page du texte), il ne désigne pas, à ce moment-là, les animaux, mais le travail d'écriture auxquels ils s'astreignent : "Écrire, faire rhizome, accroître son territoire par déterritorialisation⁹⁹ [...]" Le territoire qu'ils évoquent ne prend son sens, d'entrée de jeu, on le voit, que par rapport à cet autre terme, ce concept qu'ils ont créé, celui de "déterritorialisation". Ce n'est donc pas fortuit que celui-ci apparaisse encore plus tôt dans le livre, à la seconde page du texte. Un livre, écrivent-ils, n'existe que "dehors et au-dehors", par ses connexions avec d'autres agencements, d'autres multiplicités dans lesquelles il introduit sa propre multiplicité et la métamorphose. Se dessine ici ce que peut signifier "déterritorialiser" et son importance : déterritorialiser, c'est défaire un agencement. Mais pour se reterritorialiser sur un autre. C'est défaire une manière d'être territorialisé en se branchant sur d'autres agencements, pour se reterritorialiser selon eux. Territorialiser prend alors son sens : c'est entrer dans un agencement qui territorialise celui qui y entre. Ce qui signifie que toute territorialisation suppose, d'abord, que l'on déterritorialise quelque chose pour le reterritorialiser autrement. Et l'on ne devrait, de ce fait, pas parler tant de territoires, que ce soit à propos d'écriture ou d'oiseaux, mais bien d'*actes de territorialisation*.

C'est en ce sens que peuvent se comprendre tous les actes qu'effectuent les animaux lors de leur devenir territorial. La ritournelle (redondance et répétition de rythmes), les marquages, les couleurs, les postures et, surtout, le chant chez les oiseaux : "Le territoire est en fait un acte, qui affecte les milieux et les rythmes, qui les « territorialise »". Le territoire est le produit d'une territorialisation des milieux et des rythmes. Il revient au même de demander quand est-ce que les milieux et les rythmes se territorialisent, ou quelle est la différence entre un animal sans territoire et un animal à territoire¹⁰⁰."

Des actes, des milieux et des rythmes : le territoire nous apparaissait d'abord

comme une configuration spatiale, identifiable parce qu'installée de manière relativement pérenne dans l'espace. En lisant Deleuze et Guattari, je me rends compte qu'il n'y a en fait rien de plus *mouvementé* qu'un territoire, aussi stables pourraient être ses frontières, aussi fidèle à celui-ci soit son résident. D'abord, mais cela nous l'avions déjà appris, parce que le territoire n'est pas tant espace que distances, la territorialisation est l'acte littéral et expressif (une performance en somme) de "marquer ses distances". La distance n'est pas une mesure, mais une intensité, un rythme. Le territoire est toujours en rapport rythmé à autre chose. Ensuite, parce que la territorialisation relève des processus de métamorphose. Mais cette métamorphose n'est pas la simple métamorphose d'un être dont toute la vie est bouleversée. Elle joue sur chacune des fonctions qui vont se trouver engagées dans le devenir territorial (comme par exemple la fonction agressive), elle atteste une "nouvelle allure", elle réorganise. L'agression est "déterritorialisée" de ses fonctions pour être reterritorisée sur le territoire (ce qui veut dire en fait qu'elle est territorialisée). Et elle n'a plus, de ce fait, aucun rapport avec l'agressivité, si ce n'est un rapport formel : elle est devenue expressive, pure forme. La propriété, en ce sens, et tant Souriau que Deleuze et Guattari l'affirment, est traversée d'intentions artistiques.

L'être territorialisé est non seulement une autre manière d'être, mais une manière d'être pour laquelle tout devient matière à expression. Plus précisément, "il y a territoire dès que des composantes de milieux cessent d'être directionnelles pour devenir dimensionnelles, quand elles cessent d'être fonctionnelles pour devenir expressives. Il y a territoire dès qu'il y a expressivité du rythme. C'est l'émergence de matières d'expression (qualités) qui va définir le territoire¹⁰¹." On le verra, le territoire, contrairement à ce que supposait Konrad Lorenz, n'est pas causé par l'agressivité, pas plus qu'il ne la régule.

Ce retournement que proposent Deleuze et Guattari est important. Le territoire, c'est le lieu où tout devient rythme, paysage mélodique, motifs et contrepoints, matière à expression. Le territoire serait l'effet de l'art. Le territoire crée et donc demande que l'on pense selon de nouveaux rapports. "L'expressivité ne se réduit pas aux effets immédiats d'une action qui déclenche une action dans un milieu [...]. *Les qualités expressives ou matières d'expression entrent, les unes avec les autres, dans des rapports mobiles qui vont exprimer le rapport du territoire qu'elles tracent avec le milieu intérieur des impulsions, et avec le milieu extérieur des circonstances.* Or, exprimer n'est pas dépendre, il y a une autonomie de l'expression¹⁰²." Les impulsions internes ne sont plus de simples causes mais les contrepoints mélodiques de circonstances externes.

De ce fait, chacune des fonctions qui a été territorialisée, transformée dans un devenir expressif, peut prendre son autonomie et basculer dans un autre agencement, une autre organisation fonctionnelle. Ce qui permettrait de rendre compte, par exemple, du fait que la sexualité chez certains oiseaux, qui est un autre agencement même lorsqu'elle se manifeste dans le territoire, puisse parfois être autonome par rapport à lui, "prendre ses distances avec lui", ou que des formes de socialité les plus diverses se créent, dont le territoire serait pleinement partie prenante. Ainsi, lorsqu'un congénère est accueilli sans agressivité, on pourra dire qu'il y a ouverture de l'agencement territorial à "un agencement social autonomisé", le partenaire devenant alors "un animal valant le chez-soi¹⁰³". Ou encore, comme en ont fait l'hypothèse certains ornithologues, le chant que le mâle offre à la femelle, dans le rituel de cour, peut constituer un détournement d'un chant territorial que le mâle adressait aux autres mâles... Rien de plus mouvementé qu'un territoire. Et rien ne serait plus triste que de ne pas arriver à le penser dans le régime des

émergences, de la beauté, des contrepoints et des inventions. Et des mouvements de sortie de territoire.

Sans doute me fallait-il, pour dépasser mes difficultés, renoncer à *tout* vouloir comprendre pour me laisser traverser. Sans doute également a-t-il fallu que j'aie à ma disposition, à la fin de mes recherches dans les articles scientifiques, quantité de faits, d'histoires, de théories, qui me permettaient de trouver un référent à leurs propositions dans un réel qui se constituait d'événements, d'animaux, d'actes, de conduites, de fonctions, et d'éprouver en les relisant, non plus le sentiment d'avoir affaire à des abstractions, mais celui d'une familiarité de plus en plus marquée avec ce qu'ils proposent.

Il me fallait garder précieusement tout ce que j'avais appris des oiseaux et, tout aussi précieusement, préserver la multiplicité des mondes que les ornithologues faisaient émerger. Rester fidèle au fait que certains de ceux-ci ne cherchent plus tant à élaborer différentes *théories* du territoire, mais à répertorier les façons multiples de territorialiser. Mais en même temps, savoir que la recherche des fonctions et la difficulté de penser tant l'inutilité que les inventions exercent une contrainte forte sur ces histoires. Et parfois entravent sérieusement leurs mouvements. Ce que Deleuze et Guattari m'ont offert, c'est d'apprendre à suivre les déterritorialisations possibles, à sortir des territoires pour mieux y revenir, à les faire "mordre" sur tous les milieux. Apprendre à déterritorier les territoires tels qu'ils se dessinaient dans toutes ces histoires, dans tous ces articles et comptes rendus scientifiques, pour les reterritorier dans d'autres agencements. De la même manière que quantité de conduites, d'affects, de structures hérités s'avèrent disponibles pour être rejoués dans l'aventure de la vie, se reconfigurer et prendre une nouvelle allure – un embryon de plume peut réchauffer, puis devenir habit de parade et enfin, bien longtemps après, lancer l'envol ; un chant peut marquer une possession, créer des distances, rythmer un territoire et puis se déterritorier en devenant cri d'appel, d'alarme, ou en se mettant au service de l'amour – les histoires que j'avais récoltées devaient pouvoir se brancher sur d'autres histoires, s'ouvrir à d'autres expérimentations, prendre elles-mêmes une "nouvelle allure". Faire un vrai travail territorial. Pour leur offrir "un courant d'arrière-cour" comme le chantait Dylan, justement cité par Deleuze¹⁰⁴. En somme, pour respirer.

CHAPITRE 4

POSSESSIONS

Dans un passage relayé par Margaret Nice, Howard écrivait ceci : “une source de nourriture plus variée ou moins précaire, une population moins dense ou une paire d’ailes bien commodes peuvent apporter l’émancipation d’un système qui constitue, sans nul doute, une pression et une oppression pesant sur les oiseaux contraints de vivre dans ce système”. Nice rétorquait, dans son commentaire à la citation, qu’elle ne pouvait être d’accord avec cette idée d’oppression pesant sur des oiseaux qui seraient forcés de vivre selon ce système. L’observation des bruants chanteurs lui a permis de voir que les résidents permanents restaient tout l’hiver dans le même territoire, “aussi peu désireux de le quitter que de le défendre¹⁰⁵”.

Je crois que ce désaccord rend sensible une question importante. D’abord, on dit souvent que la carte n’est pas le territoire. On devrait ajouter : l’espace n’est pas le territoire non plus. On l’a vu, le même espace, l’espace habité, peut être à certains moments un territoire, et à un autre ne pas l’être. Le territoire rythme l’espace. On peut être, comme le bruant chanteur, résident permanent et ne pas être territorial en hiver, tout en habitant, comme le montre Nice, le même endroit. L’hypothèse de Nice sous-entendait en outre que le territoire est de l’ordre du désir, ou plutôt de désirs différents, désir de le défendre au printemps, désir d’y simplement rester, en hiver. L’espace est, je dirais, à affectivité variable.

Mais cela va beaucoup plus loin que cela et sans doute cette notion d’espace que j’utilise n’est-elle pas à même de bien rendre compte de cette “affectivité variable”. Je vais essayer de la compliquer. Le biologiste suisse Heini Hediger a également pris le problème de l’espace du point de vue de la liberté : “Les animaux libres, écrit-il, ne vivent pas librement, ni dans l’espace, ni dans leurs actions en rapport avec d’autres animaux¹⁰⁶.” Ils ne vivent pas librement parce que n’existe pour eux qu’une infime partie de l’espace possible – je dois quand même préciser que Hediger a travaillé pendant des années avec des animaux en captivité puisqu’il a dirigé les zoos de Bâle, Berne et Zurich, et l’on pourrait à juste titre se demander s’il ne nous sort pas un argument bien rodé. Mais si on laisse en suspens, provisoirement, la question de la liberté telle qu’il la propose, ce qu’il signale est intéressant. Hediger explique que l’espace de vie des animaux, loin d’être homogène, s’avère très différencié. L’animal s’attache souvent à certains endroits et en néglige complètement d’autres comme si, et Hediger reprend ici une métaphore du biologiste et philosophe allemand Jakob von Uexküll, le milieu était en quelque sorte constitué de flux fluides et de flux de très haute viscosité – rythmes de la densité d’un milieu. Rares sont les animaux qui ne connaissent pas de limites assez strictes de l’espace. Certes, dit-il, les oiseaux de proie ou les vipères, ainsi que les espèces artificiellement transplantées par les humains comme le rat, la souris ou l’hirondelle commune sont devenus, selon son terme¹⁰⁷, “cosmopolites”. “Mais nous ne devons toutefois pas imaginer que ces cosmopolites profitent de cette possibilité de vagabonder dans leur vaste territoire dans le sens où ils pourraient voyager d’un bout à

l'autre de celui-ci. Le développement de tant de variétés locales qui donnent tant de difficultés aux systématiciens atteste du fait que les animaux tendent à maintenir des limites précises au sein de leur espace de vie.” Et il ajoute plus loin : “Les oiseaux sont des créatures attachées à des endroits particuliers.”

L'espace du territoire est donc un espace “affecté”, au double sens du terme : un espace est “affecté” à la territorialisation, et cet espace lui-même sera affecté *par* la territorialisation. Mais la notion d'espace reste encore et toujours trop étroite. On se souviendra de l'exemple que donnait Lorenz à propos des chats qui s'approprient le même site mais à des moments différents : dans ce cas, le territoire n'est pas tant un espace qu'un espace rythmé par le temps. L'espace, en d'autres termes, se définit ou prend ses qualités selon des coordonnées de temps et d'usages. D'autres dimensions et d'autres facteurs d'usages peuvent également l'affecter. Les carouges de Californie observés par Gordon Orians vivent dans des territoires dont la végétation dense forme une sorte de couvercle de faible hauteur, fait de plantes semblables à des roseaux, les quenouilles. L'oiseau n'exécute pas de parade aérienne mais assure sa promotion territoriale sur une plate-forme basse faite de ces quenouilles courbées. On constate que tout ce qui est au-dessus de la végétation n'est pas territorialisé – le ciel est à tout le monde chez les carouges. C'est un espace neutre dans lequel mâles et femelles peuvent vaquer et prospecter sans être menacés. Mais si un mâle, déclaré alors intrus, se déplace en dessous, dans la végétation, il sera immédiatement attaqué. Le territoire code tout : un même oiseau, qu'il soit sous le couvert des quenouilles ou dans le ciel, sera tantôt “intrus”, tantôt “congénère simple passant” ; il sera lui aussi “territorialisé” et “déterritorialisé” selon le lieu qu'il traverse. Et ainsi en ira-t-il de même pour le viréo à œil rouge, un petit passereau des forêts nord-américaines qui, quant à lui, dessine dans l'espace un cylindre assez étroit d'une hauteur de vingt-cinq mètres allant de la proximité du sol jusqu'à la hauteur de la canopée. Le viréo à gorge jaune vit dans les mêmes lieux, mais son territoire s'étend sur une large surface, et ne concernera que les hauteurs de la canopée.

Si le territoire se déploie dans l'espace, cet espace n'a pas grand-chose à voir avec ce que nous, qui sommes attachés à la terre, appelons “étendue”. Il est en fait, probablement, un effet de stratifications dont nous pouvons à peine, dans de rares cas, saisir quelques indices. Un millefeuille d'usages. Mais ce n'est pas tout.

Dans un article publié dans le magazine *British Birds* en 1934, l'ornithologue britannique Julian Huxley relate un phénomène étonnant¹⁰⁸. Signalons qu'il précise, dans ce même article, que ce qu'il a étudié a eu lieu lorsqu'il est allé quelques jours rendre visite à Henry Eliot Howard vers Hartlebury, dans le Worcestershire, à la toute fin de décembre 1933 – Huxley arrive le 30 et ils observeront ensemble les jours suivants. Si je l'évoque, c'est non pas parce que ce genre de détails serait totalement inattendu, *British Birds* n'est pas à proprement parler une revue scientifique, mais un mensuel que

lisent les ornithologues amateurs, les conventions ne sont donc pas celles de la littérature académique. Certes, cette précision permet d'abord à Huxley d'insérer dans l'article des observations que Howard fera après son départ comme celles qu'il a menées avant son arrivée. C'est une forme de cosignature, en somme, une réappropriation du travail par l'un de ceux qui y ont participé. Sans doute cette précision indique-t-elle également les liens d'amitié qui unissent les deux chercheurs, la date de la Saint-Sylvestre, qui se déroule le lendemain de l'arrivée de Huxley, n'étant pas anodine. Je n'ai pu m'empêcher d'être touchée et intriguée par cette précision. Elle témoigne du fait que les oiseaux socialisent les humains – et c'est souvent le cas : en lisant certaines biographies, on apprend que nombre de chercheurs se sont rendu visite et passaient quelque temps sur les terrains de leurs collègues. Mais j'entends également insister sur le fait que le travail de Huxley, un travail sur ce qui fait “chez-soi” pour des animaux, s'est réalisé dans ce qui était le “chez-soi” de son collègue – contrepoint mélodique de mon imagination territorialisée qui se voit convoquée par des questions d'hospitalité, j'entends des “faites comme chez vous”, je sens des chaleurs de chambres d'amis, d'édredons, de whisky et de feux de bois. Et sans doute cette dimension de “chez-soi” imprègne-t-elle plus profondément encore les recherches sur le territoire et déborde-t-elle plus largement des questions d'hospitalité des chercheurs visitant leurs collègues. Car nombre de recherches sur le territoire (pas toutes, mais elles sont nombreuses) ont pu justement être effectuées “chez soi”, être des sciences “à la maison” – ce qui pourrait expliquer le grand nombre d'amateurs, d’“ornithophiles” comme les appelle Fabienne Raphoz¹⁰⁹, devenant au bout d'un temps ornithologues professionnels, et ce qui pourrait également rendre compte de la possibilité, pour certaines femmes, de mener de front les recherches et la vie de famille (Margaret Nice dans son jardin et dans les environs de Colombus, Barbara Blanchard sur le campus de Berkeley où vivaient les deux populations des bruants à couronne blanche qu'elle a comparées).

Pour en revenir à notre histoire, le 31 décembre, Huxley et Howard se rendent à un plan d'eau artificiel où vivent des foulques macroules. Plusieurs couples occupent des territoires et leurs attitudes attestent le fait que l'espace est bien partagé, territorialisé. La nuit du 31 décembre au 1^{er} janvier, il gèle assez fort. De retour à l'étang où il se rend seul, Huxley constate qu'une bonne partie des eaux de sa surface est figée par la glace. De tous les oiseaux présents à ce moment-là, seul un couple adopte encore un comportement territorial, le couple qui occupe la partie partiellement non gelée de l'étang. Les autres oiseaux, dit Huxley, dont le territoire a été gelé, ont comme perdu leur instinct territorial. Plus remarquable encore, constate-t-il, si un mâle voisin entre dans le territoire du couple encore territorial, le mâle ne réagit pas tant que le premier reste sur la partie prise par la glace. La glace, conclut Huxley, a en quelque sorte transformé le territoire en “terrain neutre”. Les autres membres, déterritorialisés par la glace, vont par moments se regrouper

et occuper l'espace de manière relativement indifférente, à l'exception de la portion défendue par le couple resté territorial. Il faut en déduire, conclut Huxley, que le comportement territorial dépend non seulement d'un état physiologique interne, mais également de la manière d'être du terrain, de sa présence effective.

L'espace, visiblement, change de propriétés. Et si l'on parle de comportement territorial, sans doute devra-t-on envisager que le milieu lui-même "se comporte", *qu'il se laisse*, ou non, *approprier*. L'espace coopte des modes d'attention, des manières d'être. Il contient des forces, comme l'écrit le philosophe spécialiste de l'éthologie Thibault De Meyer, des puissances, que les actes de territorialisation viennent chercher. Et tous les espaces ne s'avéreront pas propices, appropriés¹¹⁰. Si le comportement territorial est un comportement d'appropriation, il ne l'est plus au sens le plus commun de "posséder" ou d'acquérir, mais au sens de rendre "propre" à soi. Mais je vais sans doute un peu vite. Revenons-en aux bruants chanteurs de Nice. En hiver, les bruants habitent un espace qui sera le même, du point de vue spatial, pour nous, que celui qu'ils occupent l'été. Mais cet espace ne sera pas, au moment du printemps ou de l'été, *le même pour des oiseaux qui ne seront eux-mêmes pas les mêmes* : ils sont, à ce moment, devenus territoriaux, ce qui est donc non pas une essence, mais une manière d'être, c'est-à-dire une manière d'habiter qui métamorphose l'être. Ou plutôt, une manière d'habiter qui *métamorphose l'agencement de l'être et de l'espace dans le temps*. Il y a événement. Le territoire n'est donc pas une question spatiale, mais une question qui se joue dans le régime des intensités et de la temporalité, c'est-à-dire dans le rythme. Il est, si je reprends les termes de von Uexküll, un espace vécu, mais surtout *intensément vécu*, c'est-à-dire traversé d'intensités différentes.

Lorsque je dis que l'espace change de propriétés, c'est pour désigner d'abord le fait qu'il peut être vécu différemment, qu'il peut, comme chez les fous macroules de Howard et Huxley, être pris tantôt dans un agencement territorial, tantôt, *littéralement*, être déterritorialisé. Mais qui ou qu'est-ce qui est déterritorialisé ? L'espace gelé ou le fou qui ne vit plus le territoire comme sien ? Je dirais les deux, justement, car tous les deux ont été désappropriés après avoir été appropriés l'un à l'autre. L'espace est entré, avec la territorialisation, dans le régime de l'appropriation. Ce qui ne veut pas dire qu'il est *objet* d'appropriation. J'entends ici le terme d'appropriation au sens de Souriau, un sens qui met en rapport le propre et l'appropriation, mais dans une tout autre perspective que celle de Serres. Selon Souriau, écrit David Lapoujade, "posséder ne consiste pas à s'approprier un bien ou un être. L'appropriation concerne, non pas la propriété mais le propre. Le verbe de l'appropriation ne doit pas s'employer à la voix pronominal, mais à la voix active : posséder ce n'est pas s'approprier, mais *approprier à...*, c'est-à-dire faire exister en propre". Ou, en d'autres termes, et ce sera encore plus clair, on dira de l'être qu'il approprie son existence à de nouvelles dimensions¹¹¹. On

retrouvera une conception très proche dans le livre de la juriste Sarah Vanuxem, lorsque celle-ci cherche, dans l'histoire du droit français et dans l'anthropologie, les interprétations qui permettraient de rompre avec la conception de la propriété comme un pouvoir souverain sur les choses, pour penser les choses comme des *milieux* qu'il s'agit d'habiter : "Dans les douars chleus montagneux, s'approprier un lieu consiste à le conformer à soi et à se conformer à lui ; s'approprier une terre revient à se l'attribuer comme à se rendre propre à elle¹¹²." Ce qui veut dire que l'on est territorialisé tout autant qu'on territorialise.

Ne laissons pas tomber la question que j'avais laissée en suspens, la question de la liberté, elle nous permettra de prolonger ceci. À condition de la reformuler autrement. Il n'est pas utile d'insister ici sur le fait, on l'a évoqué, que le même Howard avait affirmé, dans un autre passage de son livre, que le territoire conférait de la liberté aux oiseaux, car comme site de rendez-vous, il leur permettait de vaquer à leur guise, avec l'assurance de pouvoir se retrouver. Ce n'est pas de cela qu'il est question ici. En parlant, dans le dernier extrait, d'oppression, Howard souligne le fait que le territoire "oblige" en quelque sorte les oiseaux. Howard traduit cette obligation, dans le cadre théorique qui est le sien, en termes de déterminismes, ou de fonctions – le territoire "tient" l'oiseau par la nourriture, il le "tient" par le risque de surpopulation, il le "tient" par l'incapacité de l'oiseau d'aller ailleurs. Mais si le territoire le tient par tant de choses, sans oublier toutes les innombrables fonctions dont Howard avait auparavant fait l'inventaire, n'est-ce pas d'abord parce qu'il *le tient, tout simplement* ? Ce que Howard décrit en parlant de cette oppression (et il n'a sans doute pas tort, sauf que cette oppression est le territoire lui-même, pas son utilité, si indéniable puisse-t-elle être) ne serait-ce pas le fait que, quand un oiseau habite un territoire, il est complètement habité par lui ? Le terme "possession", qu'il valait mieux éviter jusqu'ici, prend tout son sens : l'oiseau possède son territoire, parce qu'il est possédé par lui. Il a approprié son existence aux nouvelles dimensions que propose le territoire, il a été pris par la territorialisation. C'est le territoire qui le fait chanter, comme il le fait arpenter, danser, exhiber ses couleurs. En d'autres termes, l'oiseau est devenu territorial, ce qui veut dire que tout son être a été territorialisé. La possession, dans ce cas, désigne tout autant le fait d'être possédé que de posséder.

On se souviendra que j'ai évoqué, en mentionnant les chèvres des Montagnes rocheuses et ce que Hediger disait de certains animaux, que le marquage territorial serait une forme d'extension du corps de l'animal, du mammifère territorial en l'occurrence, dans l'espace. Dans ce cadre, je remarquais qu'il s'agit alors, avec les actes de territorialisation, de transformer l'espace non tant en "sien", mais en "soi". La territorialisation rejoue d'autant plus ce qui, à l'origine, constitue "soi" et "non-soi", que certains mammifères se "marquent" eux-mêmes des odeurs de leur territoire – terre, humus, charognes, végétation... Ils deviennent donc d'autant plus territorialisés qu'ils

sont le territoire. Le territoire est expression d'un "soi", matériellement et littéralement et le "soi" devient expression du territoire. Oui, me dira-t-on, mais les oiseaux marquent peu. Ils chantent. Ils ne cessent de chanter. La différence avec les mammifères, à cet égard, je l'avais soulignée, est cruciale : ce ne sont pas les mêmes modes de présence.

Mais ce que proposent Deleuze et Guattari m'incite à penser qu'au-delà de cette différence, il y aurait une profonde familiarité d'usages. L'oiseau chante. Avez-vous déjà voyagé en train, un casque sur les oreilles ? Avez-vous ressenti, comme j'ai souvent pu le vivre, que le paysage pouvait être "bachien", ou "tchaïkovskien", à quel point la musique s'imprime, recouvre, affecte à ce moment ce qui nous entoure ? – un accordéon dans le métro ne change-t-il pas non seulement l'humeur, mais la perception même des choses ? Le monde devient non musical, mais mélodique. Et ce n'est plus une mélodie associée à un paysage, "c'est la mélodie elle-même qui fait un paysage sonore¹¹³". En d'autres termes, l'acte de territorialisation serait, entre autres, un acte de musicalisation d'une place – je précise "entre autres" parce qu'il y a également les postures, les rituels dansés, les menaces spectacularisées, les couleurs, les battements d'ailes. Et l'arpentage de l'espace.

À observer un oiseau devenant territorial, on ne peut manquer les répétitions incessantes de ces arpentages (comme des chants d'ailleurs, tout se fait dans la répétition). On l'a raconté tout au début, l'oiseau choisit un promontoire, puis se déplace dans un espace qui se constitue progressivement comme espace d'appropriation, par des allers et retours répétés, des arpentages rythmés. On peut penser que par ces "arpentages", d'une part l'oiseau signale le territoire, d'autre part également, il devient "chez lui" par la constitution d'une profonde intimité avec un lieu ainsi "approprié" et ses particularités : l'espace devient "familier". Mais l'oiseau qui arpente fait encore autre chose, il dessine à l'encre invisible une toile dense au-dessus de l'espace progressivement rempli de sa présence. Le chant l'accompagne, il est lui-même forme d'arpentage, créant, comme on peut le lire dans *Mille plateaux*, "un mur du son, en tout cas un mur dont certaines briques sont sonores". Mais ce n'est pas tant un mur qu'un tuilage (le terme "mur" renvoie trop aux limites, et ce ne sont pas les seules limites qui comptent ici), ou tout terme qui pourrait évoquer le fait de recouvrir une étendue, comme on tisserait une toile faite de mouvements et de chants. Le chant opère à certains égards à la manière de la toile de l'araignée. La toile que tisse l'araignée étend les limites du corps de cette dernière dans l'espace, elle est le corps de l'araignée, et tout cet espace ainsi pris dans la toile, qui devient espace-de-toile, espace-de-corps, cet espace qui était jusque-là un milieu ou un entour, devient non pas une propriété de l'araignée au sens usuel, mais une propriété au sens de ce qui lui est propre (c'est cela l'appropriation, comme le rappelle Lapoujade, c'est le fait de faire exister en propre). Dans cette perspective, on donnera d'ailleurs pleinement raison à Deleuze d'avoir traduit l'*Umwelt* de

Jakob von Uexküll non comme “monde vécu” ou comme “entour” mais comme “monde associé” : car la toile, et donc l’espace que remplit la toile, est monde associé au corps de l’araignée, corps étendu (comme mon bras est associé à mon corps tout en étant pleinement à la fois une composante de celui-ci et son extension).

Si le chant est une extension du corps de l’oiseau, l’oiseau, pourrait-on dire, est chanté par son chant, comme le corps de l’araignée devient toilé et entre dans de nouveaux rapports avec ce qui l’entoure – des rapports qui pourront déterritorialiser la modalité expressive, lorsque la toile devient piège sans cesser toutefois d’être matière à expression et à “impressions”. Le chant de l’oiseau serait, alors, puissance expressive, puissance “extensive”, et il n’est pas impossible que la puissance de ce chant, son rythme et son intensité déterminent en partie l’extension possible de ce qui devient territoire, tout comme doivent le faire les possibilités d’arpenter une certaine surface. En d’autres termes, *le chant de l’oiseau fait corps avec l’espace*. Littéralement. Le chant est le mode expressif par lequel un espace chanté *prend corps* et devient le corps de l’oiseau. J’ai trouvé, dans un extrait d’un roman de Maylis de Kerangal, une des descriptions les plus convaincantes de ce rapport qui se tisse entre un chant se faisant territoire et un territoire se faisant chant, de ce “faire corps” avec l’espace par lequel l’oiseau s’approprie son territoire, sa place, son soi étendu. Dans ce passage, elle évoque les chardonnerets d’Alger. Du jeune Hocine qui les piège et en fait commerce, elle écrit : “Reconnaissant chaque espèce, ses caractéristiques et son métabolisme, il pouvait citer à l’oreille la provenance des oiseaux, voir le nom de sa forêt natale [...]. Mais l’émotion du chardonneret excédait la musicalité de son chant et tenait surtout de la géographie : son chant matérialisait un territoire. Vallée, cité, montagne, bois, colline, ruisseau. Il faisait apparaître un paysage, éprouver une topographie, tâter d’un sol et d’un climat. Un morceau de puzzle planétaire prenait forme dans son bec, [...] le chardonneret expectorait une entité solide, odorante, tactile et colorée. Les onze de Hocine, une variété, livraient ainsi la cartographie sonore d’une zone immense¹¹⁴.” Ainsi, le chant de chacun de ces chardonnerets est perspective incorporée sur un monde, la forêt de Baïnem, celle de Kaddous et de Dély Ibrahim, celle de Souk Ahras ; chacun de ces oiseaux est l’expérience d’une portion d’un monde, il l’incarne : le chant a marqué le territoire, le territoire a marqué le chant.

Avec cette perspective, beaucoup d’histoires pourraient être relues, être prises dans un autre agencement, jouées dans d’autres régimes de possession, se voir associer un contrepoint – elles y vont alors d’une autre musicalité. Ainsi, des femelles dont on affirmait qu’elles choisissent un territoire *et non* un mâle. Mais le “et non” ici est à présent déjà de trop, on ne peut plus être dans une affaire de “ou bien, ou bien”, comme si le chant, les parades, les couleurs, les postures, les actes territorialisant et le territoire pouvaient être dissociés.

On n’a vu du territoire que les ressources. Certes elles comptent, mais est-

ce vraiment le plus important ? C'est d'abord oublier que l'oiseau qui territorialise crée un espace qu'il sature de motifs d'attractions : le promontoire, devenant centre attracteur, la frontière comme attracteur de relations avec l'extérieur, et lui-même, attracteur par motifs, postures, pancartes et chants. Le territoire est un dispositif de capture d'attention, un piège à attractions, qu'il s'adresse aux autres mâles ou aux femelles de passage. Ensuite, penser que la femelle choisit un territoire, et non un mâle, et qu'elle fonde son choix sur les ressources disponibles revient à négliger le fait qu'elle fait une alliance avec une composition, avec ce que l'oiseau a composé avec un lieu, une place. Que sent-elle, que voit-elle, qu'entend-elle de cette composition ? Comment perçoit-elle la manière dont l'oiseau s'est bien, ou moins bien, approprié ? Comment entend-elle s'il est devenu approprié à ce qui est devenu *sa* place ? Et si le chant de l'oiseau est devenu l'expression d'un lieu, sans doute reconnaîtra-t-elle, dans sa signature, la hauteur des arbres, la présence d'un voisinage, paisible ou agité – on le verra, cela peut importer –, la rugosité des roches, la présence d'une source elle-même chantante, l'ombre du couvert, le goût de ses fruits ou des insectes sous les feuilles et peut-être même la manière dont le soleil s'y fraye un chemin dans les frondaisons. Toutes expressions d'intensités, toutes variations d'intensités dont le chant pourrait porter la cartographie. En somme, une musicographie.

CONTREPOINT

L'ornithologue canadien Louis Lefebvre a mené une longue enquête comparative sur l'intelligence des oiseaux. Une véritable enquête, et non une expérimentation, dans la mesure où il a entrepris de collecter toutes les anecdotes de comportements inventifs, en explorant soixante-quinze ans de littérature scientifique et de rapports d'amateurs avec les mots clés : "inhabituel", "nouveau" ou "premier cas signalé". Il a ainsi isolé 2 300 exemples portant sur des centaines d'espèces. Ce sont majoritairement des comportements alimentaires. Ce qui ne m'étonne qu'à moitié. Se nourrir est certes important dans la vie des animaux mais, on l'a évoqué, ce sont surtout les comportements les plus observés par les chercheurs. D'une part parce que les animaux sont plus visibles : s'ils peuvent se cacher pour nombre de comportements, ils sont tenus par le lieu des ressources. D'autre part, si certains comportements peuvent être provisoirement mis en suspens parce que les animaux sont gênés par la présence d'un observateur, le fait de se nourrir peut difficilement être reporté à un moment plus propice, d'autant plus si l'observateur est patient¹¹⁵. Retour à Lefebvre. Il a découvert, parmi les centaines d'exemples, qu'un labbe antarctique, oiseau prédateur marin, s'était mêlé à des bébés phoques pour siroter le lait de leur mère, qu'un oiseau vacher s'aidait d'une brindille pour picorer des bouses de vache, que des hérons verts utilisent des insectes pour appâts en les déposant à la surface de l'eau pour attirer les poissons, qu'un goéland a tué un lapin avec la technique habituelle du lâcher en hauteur des coquillages pour qu'ils se brisent, ou encore que des vautours, pendant la guerre de libération au Zimbabwe, se perchaient sur les clôtures de fils barbelés des champs de mines et y attendaient que des gazelles ou d'autres herbivores se fassent piéger.

Jennifer Ackerman, qui relaie cette recherche dans sa propre enquête sur le génie des oiseaux, se demande s'il s'agit d'intelligence ou d'audace¹¹⁶. Elle conclut que, de toute manière, l'audace favorise le fait de résoudre des problèmes. La technique, l'invention d'outils, dit-elle, semblent constituer le critère par excellence pour définir l'intelligence. Elle cite à cet égard deux chercheurs, Alex Taylor et Russell Gray, qui affirment que la liste de ceux que l'homme a inventés "est un raccourci utile pour représenter toute l'histoire de notre espèce". Certes. Mais cette liste de technologies "qui ont révolutionné les sociétés dans lesquelles ils ont été conçus" et qui inclut la poterie, la roue, le papier, le feu et les vêtements, comprend également le béton, la poudre à canon, l'automobile et la bombe nucléaire. On ne plaisante pas.

Loin de moi l'idée de négliger le rôle des techniques ou de dénigrer l'intérêt qu'elles présentent pour elles-mêmes et pour la manière dont elles nous ont façonnés. *Homo faber*. Mais me revient en mémoire cette insurrection magique contre les grandes épopées viriles, cet antidote au poison épique de l'homme conquérant fabricant d'armes que fut la nouvelle d'Ursula Le Guin, *The Carrier Bag Theory of Fiction*¹¹⁷, que l'on peut traduire par *La Théorie de la fiction-panier*. Le Guin y plaide pour d'autres histoires et, notamment, des histoires d'inventions de "contenants", d'enveloppes, ces choses précieuses et fragiles qui permettent de garder, de transporter, de protéger, d'apporter quelque chose à quelqu'un : "une feuille, une gourde, un filet, une écharpe, un pot, une boîte, un conteneur. Un contenant. Un récipient." Des choses qui prennent soin des êtres et des choses.

J'aurais envie pour ma part d'ajouter à ces histoires celles des inventions sociales, des inventions cruciales et aussi diverses qu'il est possible de l'imaginer, par lesquelles des êtres apprennent à essayer de vivre ensemble, à faire société ou à créer des communautés de vie. Non pas en harmonie – il faut d'ailleurs des circonstances exceptionnelles ou beaucoup de travail pour obtenir du loup qu'il dorme avec l'agneau. Cela peut s'appeler, dans le meilleur des cas, la domestication et cela a, quel que soit le cas, toujours un prix¹¹⁸. Pas en harmonie, mais le mieux qu'il est possible.

On l'a vu jusqu'à présent, les territoires ne découpent pas un jardin d'Éden, et la

vie s'y organise avec des intérêts conflictuels et des désirs souvent incompatibles. Mais cela *tient*. Je voudrais trouver des histoires qui honorent ces réussites. Dès lors, si les technologies sont bien des inventions qui nous ont fabriqués, et si nous pouvons féliciter nos ancêtres pour certaines d'entre elles et nous demander sérieusement comment hériter des autres, je crains qu'en décernant aux animaux cette enviable promotion de *Zoo faber* pour reconnaître leur génie, on en vienne à négliger ces technologies plus discrètes, moins facilement pensables comme inventions (notamment parce qu'on les renvoie dans le marbre immémorial de l'instinct ou qu'on les réduit à des fonctions souvent très simples), que sont les inventions sociales. Si je parle ici de "technologies" pour désigner ces inventions, c'est parce que la belle proposition d'Ursula Le Guin honorant ce qui peut contenir les choses, ce qui les fait tenir ensemble – un filet, un panier, une toile nouée – pourrait être étendue aux territoires. Non seulement parce qu'ils sont, au niveau de chacun d'eux pris individuellement, des "chez-soi" qui vont rassembler et abriter des êtres comme le ferait la toile d'une tente, mais parce que, plus largement, chaque territoire pourrait constituer une maille d'un filet étendu dans l'espace et dans le temps.

Mais pour arriver à imaginer cette version, les chercheurs ont d'abord dû se confronter à un problème de taille : celui de l'importance accordée, par les théories, à l'agression.

CHAPITRE 5

AGRESSION

Les premiers chercheurs, je l'avais évoqué, avaient été vivement impressionnés par l'ardeur des conflits et la pugnacité des oiseaux. Pourtant, très tôt, nombre d'entre eux ont émis quelques doutes quant à la teneur réelle de ces combats. Ils réalisent que ce à quoi ils assistent, et qui les a tant impressionnés, ce sont majoritairement des postures de menace : des chants, des parades, des ailes agitées, des gonflements de plumes, ou encore des simulacres d'attaques, vigoureuses parfois, mais dont les conséquences sont rarement dramatiques.

Howard avait été très clair à ce sujet. Trop d'importance, écrit-il, a été accordée aux combats¹¹⁹. Un oiseau peut par exemple être tranquillement en train de se nourrir dans un coin de son territoire lorsqu'un intrus entre. Alerté par ce qui est en train de se passer, il interrompt sa recherche de nourriture et se met à marcher ou à voler en direction de l'intrus. Il se déplace d'abord lentement mais, au fur et à mesure qu'il s'approche, il augmente l'allure pour finalement se jeter sur lui, l'agressant avec ses ailes et son bec, et l'obligeant de ce fait à repasser la frontière. Et là, dit Howard, son attitude connaît un changement remarquable. Il cesse toute attaque. Il reste calmement de son côté de la limite, comme s'il montait la garde, et il ne manifeste plus aucun intérêt à l'égard de celui qu'il attaquait furieusement quelques secondes auparavant. De tous les conflits observés, dit Howard, il ressort clairement que leur finalité n'est jamais d'obtenir la défaite de l'intrus, mais de l'obliger à se retirer d'une certaine position. Tous les conflits commencent avec un débordement de frontières et cessent quand l'intrus retourne de son côté. Les conflits, en outre, sont beaucoup plus nombreux lors de l'établissement des territoires, moment où les empiétements sont les plus susceptibles d'advenir.

Pour Howard, la retraite de l'intrus ne sera jamais due qu'à sa peur ou à son épuisement, il est donc manifeste qu'il ne faut pas attacher trop de signification aux blessures infligées. Ces conflits sont, tout au plus, dit-il, de simples chamailleries qui ne conduisent nulle part. Dans la plupart des cas, ces combats seront surtout formels, "ils seraient des vestiges de formes conflictuelles plus anciennes qui ont déterminé la survie de l'espèce". En outre, la peur ou l'épuisement ne sont pas les seuls facteurs qui déterminent la nature et l'intensité du combat : le facteur le plus important est la position. L'intensité ou la pugnacité de l'attaque est toujours fonction de la progression de la position qu'un oiseau occupe quand il combat. C'est la position respective de chacun qui donc détermine la propension du résident au conflit. C'est ce qui conduit Howard à affirmer que "le conflit est contrôlé".

Il est remarquable que Howard annonce, dans ce passage, les deux manières dont l'agression va être comprise par la majorité des chercheurs ultérieurs. Ces combats sont, d'une part, plus formels que réels. Et Howard va envisager cette intéressante hypothèse selon laquelle l'oiseau réorganiserait des conduites héritées et les détournerait en quelque sorte au service de cette formalisation. D'autre part, il observe que l'attaque est toujours menée à l'initiative de l'oiseau résident et que sa vigueur se modifie selon la position

qu'occupe l'adversaire. La plupart des chercheurs vont adhérer à l'une ou l'autre hypothèse, parfois aux deux. Le fait que le combat est formel sera maintes fois observé. Ainsi, en 1936, lira-t-on que le comportement agressif des grèbes huppés territoriaux n'est manifesté que par quelques individus, la majorité tolérant les congénères auprès du nid. David Lack en 1939 observe des rouges-gorges et constate que les rencontres entre mâles rivaux se sont toutes conclues sans combat au sens strict du terme, mais par le chant. De tels combats formels et psychologiques, dit Lack, constituent un des faits les plus remarquables de la conduite de ces oiseaux – les rouges-gorges, pourtant, s'étaient fait de longue date une réputation assez remarquable d'intransigeance à l'égard du territoire. Nice elle-même soulignait, on l'a évoqué, que l'intensité des manifestations chez ses bruyants chanteurs était inversement proportionnelle au sérieux de la rencontre.

L'autre hypothèse, celle qui affirme que le combat est contrôlé et qu'il cesse lorsque l'intrus se retire, non seulement recevra de multiples confirmations empiriques mais se verra compliquée par d'autres observations. Les conflits territoriaux, si âpres semblent-ils paraître, font généralement très peu de victimes. Mais ce n'est pas tout : on constate que, paradoxalement au vu des enjeux, l'issue de ceux-ci est toujours très, très, prévisible. Rarement un intrus l'emporte. Dans la majorité des situations de conflits territoriaux, le pouvoir de gagner, comme l'a écrit Thomas McCabe en 1934, est donné au défenseur, toujours ou presque toujours dans la mesure où il se trouve en situation de défendre ses frontières, que ce soit par la force, par des mimiques ou par la voix. Nice commente cette hypothèse en dressant un parallélisme avec les humains : le proverbe anglais "*Possession is nine points of the law*", qui se traduit par la possession est les neuf dixièmes de la loi, signifie que la propriété est plus facile à revendiquer si celui qui la revendique est possesseur du bien, plus difficile s'il ne l'est pas. La revendication du possesseur aurait donc neuf fois plus de poids que celle de n'importe qui d'autre¹²⁰.

Konrad Lorenz et Nikolaas Tinbergen le confirment à la fin des années 1930 : le défenseur se bat toujours plus vigoureusement que l'intrus, sa défaite est rare. C'est ce qu'on appellera le "*home cage effect*" par lequel le "propriétaire de la cage", confronté à un arrivant ultérieur, gagnera toujours. Notons en passant que la terminologie nous donne l'indice de son origine. De fait, une quantité invraisemblable d'animaux, des babouins aux poissons en passant par des myriades de souris et d'oiseaux, ont été soumis à l'épreuve de défendre des "territoires", que ce soit dans des cages, des espaces confinés ou des aquariums dans lesquels les chercheurs les installaient avant d'introduire, quelques heures plus tard, un malheureux congénère ne sachant, littéralement, plus où se mettre. Le premier animal installé adoptera, à l'arrivée de celui qui se voit dès lors désigné comme intrus, toutes les attitudes que les chercheurs ont pris l'habitude d'associer à la dominance ; l'autre manifestera tous les signes de la soumission. L'effet était à ce point remarquablement lié à la priorité d'occupation de l'espace que l'on pouvait aisément, peu de temps

après, obtenir la situation inverse avec les mêmes animaux, en changeant l'ordre d'installation. Nombre d'expériences avec les oiseaux le confirmeront et montreront que la vigueur défensive de l'occupant est toujours supérieure à l'agressivité de l'intrus. Hugh Shoemaker, en 1939, dans une étude de la dominance chez les canaris, rapporte qu'un oiseau subordonné dans un terrain neutre devient dominant dans son territoire. Frederick Kirkman, en 1940, expérimente le rapprochement des nids des mouettes rieuses, normalement distants de quarante-cinq centimètres ; il constate que la pugnacité change de camp selon que la même mouette joue le rôle du possesseur ou de l'intrus. Agressive et pleine d'assurance quand le rapprochement se fait sur son domaine, elle devient timide et hésitante lorsqu'il se fait sur le domaine de l'autre. Lorenz, dans son livre sur l'agression, remarque qu'il y a une constante dans les conflits territoriaux : l'individu combat avec beaucoup plus de vigueur si le combat est décidé sur son propre territoire. L'accroissement du "pouvoir de combat" n'est en outre pas égal sur l'espace défendu, il augmente toujours chez le résident à mesure que l'on se rapproche d'un certain centre de son territoire. Et il diminue tout autant chez l'intrus au fur et à mesure que lui-même s'en rapproche. Il y aurait comme un gradient de forces au départ de ce centre, et les affects de chacun des protagonistes impliqués seraient relatifs à lui.

Une question s'impose, et je me la suis longtemps posée : si l'issue est si prévisible, pourquoi les animaux s'adonnent-ils à ces conflits ?

D'abord, il faut bien se dire que c'est "nous" qui savons que cette issue est prévisible. Nous le savons parce que cela a été observé par un très grand nombre d'observateurs qui ont cumulé une invraisemblable quantité d'expériences, les expériences de milliers de vies d'oiseaux patiemment obtenues à partir de centaines de milliers d'heures d'observation. Les oiseaux n'ont donc aucune raison de faire les mêmes prévisions que nous. Au départ. Mais, en même temps, on ne doit pas douter qu'ils l'apprennent assez vite par expérience. Dans ce cas, l'énigme reste entière. Bien sûr, les choses ne sont jamais totalement jouées, et l'on pourrait penser que la tentative est de l'ordre du pari (d'autant plus qu'il n'y a pas grand-chose à perdre). Les oiseaux sont peut-être ouverts à l'idée de l'imprévisible, à l'idée que toute situation est toujours, d'entrée de jeu, indéterminée. Ils sont peut-être entêtés, comme ces êtres fatigants qui ne croient pas à la logique des prédictions.

Mais cette question, "pourquoi le font-ils si l'issue est si prévisible ?", n'est peut-être pas très bien posée en tant qu'elle repose sur une série de présupposés concernant la compétition, l'espace et la répartition dans l'espace. Je me suis souvent étonnée, au cours de mes lectures, de voir que les chercheurs adhéraient à l'idée que ces conflits ne seraient que des chamailleries, que les chants et les simulacres tiendraient lieu de combats et que rarement un intrus l'emporterait, et de constater en même temps l'obstination de ces mêmes chercheurs à essayer de calculer les coûts et les bénéfices de ces conflits, en définissant les bénéfices en termes

d'appropriation et les coûts en termes de blessures, de risques, d'énergie dépensée dans les disputes. Il y a là comme une contradiction.

Signalons-le, nombre des modèles économiques étudiant la répartition des animaux dans l'espace avaient pour horizon théorique la régulation de la population. Mais ces théories, remarquent Judy Stamps et Vish Krishnan, se fondent sur un impensé : celui selon lequel l'espace considéré lors de l'acquisition territoriale serait en quelque sorte indivisible, et donc non partageable¹²¹. Toujours selon eux, le fait que beaucoup de recherches sur la territorialité (principalement chez les poissons) se soient faites en laboratoire, dans des enclos très limités, est probablement, et en tout cas partiellement, responsable de cette conception de l'espace. Ensuite, les pratiques ayant consisté à faire disparaître des résidents pour évaluer la rapidité de leur remplacement ont en quelque sorte homologué l'idée qui les sous-tendait : celle selon laquelle chaque territoire pourrait faire l'objet d'une conquête, en termes de dépossession radicale du résident. En effet, les méthodes qui ont corroboré cette théorie fondent leur résultat, on l'a vu, sur la disparition, activement programmée, du résident. Mais quand bien même un oiseau arriverait-il à gagner du terrain, lors d'un conflit, ce qui peut toujours arriver, cette "victoire" ne passe pas par la disparition du rival délogé. C'est pourtant ce que ces pratiques mettent en œuvre. Or, les conflits chez les oiseaux ne sont généralement pas de l'ordre du tout ou rien. L'espace étant une ressource divisible, il s'agit le plus souvent d'appropriations de morceaux de territoires. Ce qui se passe aux frontières, propose le biologiste de l'évolution et généticien britannique John Maynard Smith, devrait plutôt être alors compris comme des marchandages, des négociations, plutôt que comme des conflits à l'issue desquels le vainqueur emporterait tout. De toute manière, même si c'était le cas – c'est rare mais cela peut arriver – et si l'intrus, à la longue finit par décourager le résident de rester, celui-ci ne disparaît pas à tout jamais. Ce n'est que lorsque les chercheurs s'en mêlent que l'issue est si caricaturalement dramatique. Et cela change tout.

Des chercheurs, visant eux aussi à fausser les dés du jeu territorial, ont retiré un résident. Mais, au lieu de le tuer, ils l'ont gardé captif, l'ont relâché après qu'un remplaçant avait pris possession de son territoire et ont observé ce qui se passait. Si on ne s'intéresse qu'aux suites immédiates de ce qui est censé représenter l'issue d'un conflit, on constate que le résident originel n'arrive pas à reprendre le contrôle de son territoire et que ses tentatives, au cours de la journée, se solderont par un échec. Mais si on revient dans les semaines qui suivent, comme l'ont fait Beletsky et Orians avec des carouges à épauettes, on voit que quinze jours plus tard, 86 % des résidents ont récupéré la totalité de leur territoire, et 4 % une portion de celui-ci. Il semblerait donc, concluent Stamps et Krishnan qui rapportent ces recherches, que gagner un conflit ne constitue pas un élément crucial du processus.

Ces observations, et d'autres, engagent alors une autre explication pour comprendre l'énigme de ces combats dont l'issue semble tellement prévisible.

On peut penser, et quelques observations vont dans ce sens, que certains oiseaux peuvent, avec beaucoup de détermination, finir par obliger un résident à concéder une parcelle, et donc gagner un morceau de territoire sur un espace déjà occupé. On a en effet constaté que certains oiseaux provoquent, avec une opiniâtreté remarquable, un résident, se font chasser, et s'obstinent. Ils se font éjecter de manière répétée, mais on voit qu'à la longue, le résident se décourage. Et tout cela sans un réel conflit, mais par l'un des plus vieux moyens de la guerre, ce qu'on appelle une "guerre d'usure"¹²². Il ne s'agit donc pas de déloger le résident mais de le contraindre, par une subtile stratégie de découragement, à laisser de la place¹²³.

Ce qui voudrait alors dire que les oiseaux, ou en tout cas certains d'entre eux, s'organisent dans un espace qui n'a pas grand-chose à voir avec les théories de la régulation, mais en négocient la divisibilité, le partage et s'accommodent de nouvelles répartitions. Huxley en avait eu l'intuition, qui comparait les territoires à des disques élastiques, capables d'être comprimés, mais jusqu'à un certain point de résistance à la pression.

Mais la réponse que nous proposent Stamps et Krishnan au pourquoi des conflits ferme-t-elle cette question ? Je ne le crois pas. D'abord, parce qu'elle ne peut prendre en considération l'existence de ces conflits chez des oiseaux dont les frontières sont très stables et qui semblent assez rigides à ce sujet. Pour eux, l'enjeu doit être ailleurs. Ensuite, leur réponse nous signale l'ouverture d'une autre question, qui a intrigué quelques chercheurs : revendiquer un morceau de territoire, dans un lieu déjà bien partagé, pourrait en fait tenir à la volonté des oiseaux d'être les uns près des autres. Mais pourquoi les oiseaux le voudraient-ils ? Évidemment, nombre de scientifiques avaient une réponse toute prête : les endroits les plus prisés sont ceux qui ont le plus de ressources. Il ne s'agit pas d'être près des autres, mais d'être au bon endroit. Mais d'autres ornithologues ont montré que ce n'est pas toujours le cas, et que ce n'est pas si simple que cela. C'est, on s'en doute, une hypothèse bien plus intéressante, qui méritera qu'on y revienne.

On peut envisager encore une autre possibilité. Il nous faut, pour l'explorer, repartir sur d'autres présupposés, et reprendre la question de l'agression. Le territoire, on l'a dit, marque les distances. Il y a mille raisons de vouloir ou de devoir marquer des distances, la tendance agressive n'en est qu'une parmi quantité d'autres. Mais c'est elle qui s'est imposée pour nombre de chercheurs. Et l'agression ne tient si bien de raison, elle n'en exclut si puissamment les autres, que parce que le territoire est toujours pensé dans les schèmes de la compétition. C'est, par exemple, la très forte hypothèse de Lorenz. Le territoire est déterminé par l'agressivité, c'est elle qui "cause" les comportements territoriaux. L'expressivité, les simulacres, selon Lorenz, seraient en quelque sorte des formes de canalisations, de ritualisations des pulsions agressives, mais elles ne s'en détacheraient pas, au contraire, elles se fondent toujours sur l'agression. Or, on comprend tout autrement ce qui prend l'allure de conflits si l'on part du principe que l'agressivité n'explique pas le

territoire, mais qu'elle le suppose, ce qui veut dire que le territoire est l'événement de la réorganisation des fonctions agressives en fonctions expressives.

Le jeu en constitue une bonne analogie : personne ne dira que dans le jeu des animaux, l'agressivité serait présente mais réorientée. Le fait qu'elle puisse revenir quand cela dérape ne signifie pas qu'elle était présente en tant que pulsion agressive, mais simplement que sa déterritorialisation a échoué à ce moment – on est passé à *autre chose*. Le jeu emprunte *les formes* de l'agression, mais l'agression n'est plus du tout ni cause, ni en cause. Ce sont des “comme si”, du “faire semblant”, des formes qui valent par elles-mêmes, une sublimation, dirait Souriau. C'est une exaptation : des conduites qui avaient une fonction dans les rapports d'un être avec d'autres sont détournées, comme formes, cette fois, au service du jeu. C'est pourquoi le jeu relève de la comédie et du travail d'acteur, un animal peut bien ou mal jouer, il y a du talent dans ces histoires, ce dont la langue française a gardé précieusement l'intuition en parlant du “jeu des acteurs”. Dès lors que l'on prend au sérieux le fait que l'événement territorial a réorganisé les fonctions agressives en fonctions expressives, on donnera raison à Souriau : le vainqueur n'est pas le meilleur combattant mais le meilleur acteur. On comprendra mieux alors ce que signifie ce que Nice, avec beaucoup de sagacité, appelait des “rôles” chez ses bruants chanteurs. Des rôles qui “prennent” les acteurs, qui les possèdent (ce que savent tous les bons acteurs qui connaissent les risques du métier), des puissances qui parfois les débordent – et c'est pareil quand le jeu dérape, quand l'animal est débordé par son rôle ; quand, de forme, l'agressivité repasse en force. Et il y a peut-être également, dans les conduites territoriales, quelque chose qui, parfois, relève du “c'est plus fort que moi”. Ces postures extravagantes et stéréotypées, ces chants répétés à l'infini, ces couleurs exhibées non seulement expriment des forces à l'œuvre – magie des apparences, me soufflait Moffat, capables d'opérer à distance pour tenir à distance – mais ils les *activent* également. Le philosophe Thibault De Meyer dit à propos de certains ornements qu'ils peuvent être comparés à des masques de rituels : non seulement ils affectent les autres, mais ils affectent également ceux qui les portent, ils “les rendent capables”, dit-il. Ce sont, écrit-il encore, des activateurs de puissance. Il continue : “les masques ne viennent pas créer *ex nihilo* des puissances, ils transforment des puissances discrètes, les amènent sur un plus grand théâtre, les transportent dans d'autres territoires¹²⁴”. Ce qui le conduit à proposer de penser l'art comme un jeu qui cherche et active des forces discrètes, existant en germe simplement. Détournement, activation, déterritorialisation – au service de ce qui devient de l'art, ce dont la territorialisation incontestablement relève, Souriau, Deleuze et Guattari, Adolf Portmann, Jean-Marie Schaeffer et bien d'autres l'ont proposé¹²⁵.

Mais le fait de considérer ces conduites expressives, ces chants, ces postures, ces chorégraphies flamboyantes comme des forces et des activateurs

de force nous ramène des philosophes vers les ornithologues. Et me permet de nouer les deux questions restées ouvertes : d'une part, celle du pourquoi de ces conflits à l'issue si prévisible et, de l'autre, celle du pourquoi de ce désir apparent de proximité de la part des oiseaux.

L'ornithologue britannique James Fisher remarquait qu'on a peu prêté attention à la dimension profondément sociale des activités territoriales¹²⁶. En fait, dit-il, les biologistes ont plus de facilité à penser la socialité et la coopération dans ce qu'on appelle les "activités d'entretien" comme le fait de se nourrir. Or, selon Fisher, le territoire est une activité sociale qui permet la coopération. L'hypothèse de Fisher va à contre-courant de la plupart des théories de cette époque. Elle se fonde sur un postulat fort et, selon Fisher, largement ignoré en ornithologie : les oiseaux "sont des animaux fondamentalement sociaux". C'est le "fondamentalement" qu'il s'agit d'entendre ici. La socialité est une règle, non une exception, et elle irradie partout. Ce qui change complètement la perspective. Le comportement territorial ne serait pas un comportement agressif dont la dimension sociale s'exprimerait par sa régulation, il est lui-même fondamentalement social, de part en part. Ainsi, continue Fisher, l'idée, notamment soutenue par Howard et Huxley, que les exhibitions sont agressives et que les colorations ont valeur d'intimidation a pu ouvrir la voie à de nombreuses enquêtes. Mais ces enquêtes ont fait oublier la dimension sociale des comportements territoriaux et ont mené à négliger ce qu'ils sont : "un grand échange d'*authentiques exhibitions*". On retrouve, dans cette proposition de Fisher, le territoire comme traversé d'intentions spectaculaires, comme théâtre, comme magie des apparences, magie au sens d'effets de simulacres, mais surtout modes d'apparaître dans un jeu qui coopte des modes d'attention particuliers. Et c'est bien ce qui est en jeu dans cette histoire. Fisher va reprendre une proposition de l'ornithologue Frank Fraser Darling. Ces soi-disant combats et ces chants prétendument agressifs sont "des stimulations sociales". Fraser Darling s'était fondé sur son étude des oiseaux vivant en colonie, les goélands argentés, pour affirmer que la coprésence des congénères les stimule. Le fait de vivre ensemble synchronise les cycles de reproduction, les favorise – il reprend ici l'hypothèse d'Allee, selon laquelle, en dessous d'un certain seuil, nombre d'animaux ne se reproduisent plus. Fraser Darling va plus loin : les stimulations peuvent émerger de la simple présence des autres, mais le territoire les *intensifie*. Ce qui conduit Fraser Darling à cette proposition passionnante : l'une des fonctions les plus importantes du territoire chez les oiseaux, alors, "est *l'apport d'une périphérie*, c'est-à-dire une limite par laquelle l'oiseau est en rapport avec un voisin". En d'autres termes, "en se poussant les uns contre les autres plutôt que de se disperser, les oiseaux se donnent une périphérie". Il précise : parce qu'il constitue "une place composée d'une part, de un ou deux points d'attention – le nid et le poste de chant – et, d'autre part, d'une périphérie", le territoire "permet de faire tenir ensemble deux exigences conflictuelles : la sécurité et *une frontière où il se*

*passé des choses*¹²⁷”. Car tel est l’enjeu, selon Fraser Darling. La périphérie est un haut lieu de vie, ou plutôt même, de vitalisation. C’est le lieu où les oiseaux *s’activent*, à la fois comme on le dit familièrement et au sens où le propose Thibault De Meyer. Ce sont, dit encore Thibault, des “dispositifs d’enthousiasme¹²⁸”. Relayant les observations menées par G. Rinkel en 1940 sur le vanneau huppé, Fraser Darling explique que ces oiseaux, non seulement n’évitent pas les “clashes” mais semblent au contraire “chercher toutes les occasions d’en provoquer pour les stimulations émotionnelles que cela leur apporte”. Nombre d’oiseaux pourraient en témoigner, dit-il : il y a de l’ambiance aux frontières, et cette ambiance est le plus souvent délibérée. Et c’est cela également ce qu’offrent le territoire et la formidable théâtralisation de ces jeux à ses limites. Car les animaux, conclut Fraser Darling, “ont besoin de sortir d’eux-mêmes”. Il y aurait, dans la vie animale, une “responsivité réciproque”.

On pourrait alors penser que ces conflits qui n’aboutissent en apparence à rien constitueraient des sortes de drames, sans cesse rejoués pour eux-mêmes, et qui ont des effets. Ils activent tant ceux qui les jouent que ceux à qui sont destinés ces jeux. Parce que justement, le territoire n’existe que par la territorialisation et par la déterritorialisation puisque c’est toujours en rapport à des entrées et des sorties de territoire qu’il s’éprouve. Les territoires n’existent qu’en actes. Ce qui revient à dire qu’ils sont objets de performance, à la fois au sens théâtral et au sens où leur existence doit être performée. Ce sont ces performances qui “affectent” le territoire et en font un espace affecté, un espace traversé d’affects. Les conflits, en quelque sorte, se *mettent au service* des exhibitions, qu’elles soient chantées, dansées, ritualisées, posturales ou colorées. Ces exhibitions ne sont pas seulement expression des affects, mais activatrices de ceux-ci. Et ce jeu, cette performance qui affectent un lieu, qui *font* territoire, ne peuvent se jouer qu’à au moins deux – et encore, deux c’est bien peu.

Le territoire est, ici encore, *matière à expression* et matière à expression socialisée. Ou plus précisément, la socialité est mise au service de la territorialisation, elle entre dans son agencement, elle est détournée dans un nouvel usage. Le territoire serait donc bien, dès lors, comme le suggérait Warder Clyde Allee, un phénomène bien plus écologique que comportemental.

CONTREPOINT

Si [les scientifiques] évaluaient les performances mentales des babouins par une série de questions sociales plutôt que par de petits morceaux de plastique de couleurs et de formes différentes, ils devraient sans doute se poser des questions sur leur propre QI.

GEORGE SCHALLER¹²⁹

Au début des années 1970, la primatologie des babouins est devenue un champ très controversé : des chercheurs rapportent de leurs terrains des observations qui contredisent ce qui avait été pensé et tenu pour acquis à propos des babouins et qui, de ce fait, mettent en péril le modèle que chaque société babouine illustrait assez fidèlement. Car il y avait un “modèle” de la société des babouins, avec ses hiérarchies de dominance assez rigides, le rôle bien identifié (et assez insignifiant) des femelles, une franche compétition autour des ressources, toutes dimensions qui constituaient en quelque sorte les “invariants spécifiques”. Le modèle craque de partout : la primatologue Thelma Rowell, par exemple, affirme que les babouins qu'elle observe en Ouganda depuis le début des années 1960 ne sont intéressés ni par la compétition, ni par la hiérarchie, et que l'influence des femelles sur les décisions est bien plus importante qu'on ne le pensait. Sa jeune collègue Shirley Strum dit qu'elle n'arrive pas à voir ce qu'on lui a appris à voir et décrit une société où la dominance n'apporte aucun des avantages qu'elle était censée offrir et où l'amitié avec les femelles constitue un atout crucial pour un mâle. Comment rendre compte de ces différences d'organisation du social au sein de la *même* espèce ?

Cette inquiétante variété a d'abord fait l'objet d'hypothèses mettant en cause les scientifiques : d'une part, les subjectivités ou les différences de méthode des observateurs pourraient être responsables de ces divergences ; d'autre part, les recherches seraient sans doute encore trop rudimentaires – mais les chercheurs font le pari qu'à la longue on arrivera à une meilleure cohérence. Certains proposeront que ce sont les conditions écologiques qui font diverger des sociétés de la norme, ce qui ne remet pas en cause l'existence de cette dernière.

Le philosophe Bruno Latour va suggérer une autre hypothèse : c'est le paradigme même de la sociologie qui guide ces recherches qui s'avère incapable de prendre en compte la variabilité des sociétés de babouins. Car ce paradigme se fonde sur une définition de la société comme un moule dans lequel les individus viendraient se glisser – c'est ce qu'on appelle une définition ostensive du social. Ce moule serait d'autant plus immuable qu'il a été forgé par l'évolution. Dans un article écrit avec Shirley Strum, Latour affirme que si l'on veut comprendre ce que peut être une société, humaine ou primate, il faut non pas postuler une matrice sociale dans laquelle des acteurs viendraient s'insérer ou un contexte social qu'il s'agirait pour les sociologues d'explicitier, mais suivre à la trace la création continue des associations, des liens qui *deviennent* sociaux. Cette sociologie adopte alors une définition “performative” du social. Avec celle-ci, les acteurs ne cessent de définir, pour eux-mêmes et pour les autres, ce qu'est leur société. Car la société n'existe que parce qu'elle est construite par les efforts de chacun de ses membres pour la définir. On ne doit pas tant s'intéresser aux liens entre les acteurs tels qu'ils se donnent quand ils sont établis mais explorer la manière dont les acteurs créent ces liens et, de ce fait, définissent ce que doit être la société – voir le social non tel qu'il est fait mais “tel qu'il se fait”, comme pourrait le proposer le philosophe William James. Ce qui est intéressant, c'est que cette perspective permet de comprendre pourquoi Strum ne voyait pas ce qu'on lui avait appris à voir et pourquoi ses babouins se refusaient

obstinément à illustrer le modèle qu'ils auraient dû conforter. En arrivant sur le terrain, elle s'est d'abord demandé : quelles sont les questions que se posent les babouins lorsqu'ils entrent en relation avec les autres ? Et ce sont ces questions qui ont guidé ses observations. De ce fait, Strum avait, d'entrée de jeu, adopté dans sa méthodologie une version performative du social. En soumettant les babouins à ces questions, Strum apprend d'eux qu'ils ne cessent de négocier, de mettre les congénères à l'épreuve, de deviner ce que les autres ont comme intention ou ce qu'ils vont faire, de créer des alliances et de chercher à savoir qui est l'allié de qui et, bien entendu, d'essayer de contrôler les autres, voire de les manipuler. Et ces réponses qu'apporte l'observation des babouins permettent à Strum et à Latour de conclure : "Dans la mesure où les babouins sont sans cesse en train de négocier, le lien social est transformé en un processus leur permettant de savoir « ce qu'est la société »." En d'autres termes, "les babouins n'entrent pas dans une structure stable mais plutôt négocient ce que cette structure sera"¹³⁰.

La variété des manières de s'organiser, dès lors, n'est pas un simple produit de déterminations externes, qu'elles soient conditions de recherches, contextes écologiques ou différences des observateurs : les animaux n'entrent pas dans une société, pas plus qu'ils n'entrent dans une hiérarchie ou dans un système d'alliances qui les attendraient, mais explorent, ce qui veut dire expérimentent et enquêtent, sur ce que peut être leur société. Et pour ce faire, ils ne cessent de tester la disponibilité et la solidité des alliances sans jamais avoir de garantie quant à savoir celles qui tiendront et celles qui ne fonctionneront pas ou seront rompues. Cette dernière affirmation conduit Latour et Strum à proposer un autre contraste, cette fois entre les sociétés de babouins et les sociétés humaines : là où les premières sont des sociétés complexes, les secondes apparaissent comme des sociétés compliquées. La définition performative du social suppose la question de "comment on s'y prend ? Quels sont les moyens pratiques qu'ont les acteurs à leur disposition pour imposer leur version de la société ?". Apparaît, lorsqu'on tente de répondre à ces questions, une des singularités de la société des babouins : ils ne bénéficient que de très peu de moyens de *simplification*. Là où les sociétés sont *compliquées*, ces moyens existent : les sociétés humaines disposent de symboles et de ressources matérielles – comme les contrats, les cautions, les institutions, les technologies, les agendas, les engagements écrits... – qui stabilisent certains facteurs, les maintiennent constants et autorisent les acteurs à tenir certaines choses, faits, éléments, caractéristiques comme *acquis*.

Les babouins, eux, doivent sans cesse reprendre l'enquête et les négociations qui leur permettent d'atteindre leurs objectifs. En effet si, dans leur vie sociale, certaines qualités des individus sont données, comme l'âge, la parenté ou le sexe, la majorité des caractéristiques qui permettent de prédire ou d'anticiper le comportement des autres est sans cesse à renégocier dans les relations. Les babouins, de ce fait, connaissent une socialité complexe, ce qui veut dire que les solutions dont ils disposent pour construire ou réparer le social ne sont jamais stables et doivent sans cesse être remises au travail. Pour négocier, en d'autres termes, ils n'ont que leur corps, leurs compétences sociales et les stratégies qu'ils peuvent inventer.

Dans un texte assez ancien, Gilles Deleuze suggérait de comprendre les instincts et les institutions comme répondant à un même motif : ce sont "des formes organisées d'une satisfaction possible"¹³¹. L'institution, ajoute-t-il, "se présente toujours comme une forme organisée de moyens" : la tendance sexuelle se satisfait dans le mariage, tout autant que "le mariage épargne la recherche d'un partenaire, en soumettant à d'autres tâches". Cette définition a le mérite de présenter la société comme "inventive", elle invente des moyens originaux de satisfaction, et l'institution comme positive : là où la loi est limitation des actions, l'institution constitue un

modèle positif d'action. La société est d'autant plus inventive, d'une part, que l'institution transforme la tendance du fait même d'inventer des moyens de la satisfaire ; d'autre part, que l'institution ne peut pas s'expliquer par la tendance – "les mêmes besoins sexuels n'expliqueront jamais les multiples formes du mariage [...]". La brutalité n'explique en rien la guerre ; pourtant elle y trouve son meilleur moyen". On remarquera que Deleuze reprendra, dans *Mille plateaux*, à propos cette fois du territoire, une version très semblable. On l'a vu, à l'encontre de ce que proposait Konrad Lorenz, Deleuze et Guattari affirment que l'agression suppose le territoire, mais qu'elle ne l'explique pas.

Je ne reprendrai pas ici le contraste que Deleuze établit, dans le texte sur les institutions, avec l'instinct, ce dernier ne nous aidera pas beaucoup ici. Mais je voudrais retenir de la similitude des deux analyses, celle de l'institution et celle du territoire, deux idées. L'idée de l'inventivité, d'abord : le fait que pas plus que le besoin n'explique l'institution, la pulsion n'explique le territoire. Le territoire est une invention qui transforme des besoins et des pulsions en autre chose. Plus concrètement dans ce cadre, et pour retrouver l'intuition de Fraser Darling, le territoire est mis au service de certaines possibilités d'action sociales. L'idée, ensuite, qui explicite la première, du modèle que constitue l'institution. Le territoire pourrait jouer un rôle similaire. Le terme "modèle" est invoqué ici non pas au sens où nous l'avons rencontré – le *modèle* de la société des babouins qui leur imposait de se conformer à quelques invariants spécifiques – mais au sens actif, positif, performatif, où l'institution est, comme l'écrit Deleuze, "une activité sociale de modèles" qui intègrent "les circonstances dans un système d'anticipation¹³²", et qui permet à la fois de prévoir et de faire des projets.

Certes, le territoire n'est pas à proprement parler une institution, mais il pourrait bien remplir un rôle similaire à celui des institutions dans la mesure où il serait une invention qui stabilise certaines dimensions, certaines caractéristiques, qui permet de prévoir et d'anticiper. Voire, de mener à bien quelques projets. En d'autres termes, le territoire, dans des sociétés complexes comme celles des oiseaux, est une invention permettant la simplification de la complexité, prenant en charge la stabilisation d'une partie des éléments de la vie sociale et donnant à ses acteurs la possibilité de prévoir, dans une certaine mesure, la manière dont les autres vont se comporter.

Si cette analogie est pertinente, le territoire jouerait, de ce fait, un rôle assez similaire à celui que Shirley Strum assigne à la hiérarchie chez les femelles des babouins olives. Il constituerait ce qu'elle appelle une "structure". Dans la vie quotidienne des babouins, on l'a évoqué, les transactions sociales demandent un travail constant. Le toilettage social peut prendre en charge une partie de ce qu'on peut appeler le soin aux relations et la création de liens d'alliance ou d'amitié, mais il est fortement limité quant au nombre des partenaires possibles. Le coût social et le stress impliqués par la vie en groupe seraient, dit Strum, extrêmement élevés si un animal ne pouvait connaître, à l'avance, ses relations aux autres. La vie sociale serait paralysée par les négociations constantes dans lesquelles les animaux devraient s'engager quand il s'agit de choisir où manger, où se reposer, à quel endroit se déplacer, de qui on peut s'approcher et de qui on doit se tenir à l'écart. Il n'y aurait plus aucun temps libre pour les besoins élémentaires et, sans doute, ajoute Strum, plus aucune énergie pour faire face à de nouveaux défis. "Du fait que la complexité génère une grande variété d'options, il n'est pas surprenant, écrit-elle, que les individus d'une troupe soient en désaccord au sujet de ce qu'il faut faire. Ces désaccords doivent être résolus parce que ce groupe est contraint de se déplacer et d'agir à l'unisson. La résolution exige des négociations. De ce fait, composer avec les conséquences de la complexité socioécologique est un défi quotidien sérieux pour les babouins¹³³."

La hiérarchie des femelles serait, dans cette perspective, "une structure cooptée

comme structure primaire". Elle permet de stabiliser les relations, de savoir ce qu'on peut attendre des autres, la manière dont il est attendu que l'on se comporte, les alliances possibles et leur fiabilité. La nature conservatrice des femelles, ajoute Strum, "collabore à garder cette hiérarchie relativement stable et prévisible¹³⁴". L'atteste le fait que si un babouin mâle perd un conflit contre un autre, il peut continuer à contester l'issue de celui-ci pendant toute la journée voire pendant toute une semaine. Une femelle, dans cette même situation face à une autre, remet rarement en cause l'issue du conflit. La hiérarchie des femelles n'est toutefois pas totalement invariable, il y a des ajustements entre mères et filles mais cela, dit Strum, n'affecte généralement pas toute la troupe. En revanche, lorsque des changements se font dans la hiérarchie globale des femelles, on assiste à des agressions parfois très violentes, dans lesquelles toute la troupe finit par se retrouver impliquée. La vie du groupe s'en trouve parfois immobilisée pendant des jours, et l'instabilité affecte le groupe pendant les semaines, voire les mois qui suivent. Ces périodes de rupture rendent d'autant plus évidente l'importance cruciale d'une structure stable et prévisible qui permet aux babouins de gérer leur vie quotidienne. La hiérarchie ne serait pas, comme nombre de scientifiques l'ont affirmé, une caractéristique génétique, mais plutôt un principe de transaction. "L'importance de la structure est intuitivement évidente quand la complexité et les processus sont pris au sérieux. Pour les systèmes biologiques comme pour les sociétés humaines, les structures réduisent l'incertitude, minimisent les dissonances cognitives, construisent des relations sociales et facilitent les échanges sociaux¹³⁵."

On a pu le comprendre au cours des pages qui précèdent, je n'ai pas beaucoup de goût pour les analogies et je m'en voudrais de laisser penser que je compare les babouins et les oiseaux. Les oiseaux ne sont pas des babouins d'autant plus qu'on ne peut pas affirmer grand-chose de général à propos des babouins, si ce n'est que ce qu'on sait d'eux est très sensible aux questions que nous leur adressons. Ils ne sont pas des modèles, ni pour eux-mêmes, ni pour nous, ni pour les oiseaux, mais ils peuvent en créer pour répondre aux défis que leur impose la vie en société. Ce que j'attendais d'eux en les convoquant n'est finalement pas très éloigné de ce que je demande aux oiseaux : de nous ouvrir l'imagination à d'autres façons de penser, de rompre avec certaines routines, de rendre perceptible l'effet de certains types d'attention – qu'est-ce qu'on décide de rendre remarquable dans ce qu'on observe ? Pour rendre possibles d'autres histoires. C'est bien sûr plus difficile d'ouvrir ces histoires pour les oiseaux que pour les babouins, la puissance des explications par l'instinct, la facilité à référer aux changements organiques, leur statut de non-primate aggravé de celui de non-mammifère complique un peu les choses. Mais, il ne faut pas négliger que justement, ce ne fut pas facile pour les babouins non plus. Ce que nous savons d'eux aujourd'hui ne doit pas nous faire oublier qu'ils ont eu, jusque dans les années 1970, comme le dirait Strum, "très peu d'options" et qu'ils étaient censés obéir à des déterminismes rigides qui leur laissaient peu de marges de manœuvre. Le fait qu'ils puissent nous apparaître aujourd'hui comme des "sociologues en fourrure¹³⁶" a demandé du travail, de l'imagination et, plus particulièrement, d'autres façons de faire attention.

Mais les oiseaux ont toutefois bénéficié de certains avantages. D'une part, ils n'ont pas été accablés par la lourde charge de devoir représenter nos origines et de constituer un modèle pour l'humanité¹³⁷. D'autre part, je l'ai évoqué, les ornithologues ont très tôt cultivé une approche comparative qui les a rendus attentifs à la pluralité des organisations et l'on constate, dans le domaine, une tension constante entre la volonté d'unifier les faits par une théorie, et la reconnaissance d'une variabilité telle que toute théorie ne pourra jamais être que locale. Enfin, ne sont pas à négliger la formidable exubérance des oiseaux, leur inventivité, leur

remarquable capacité à faire sentir l'importance du territoire et la beauté mise au service de cette importance. Cela aussi a dû jouer en faveur d'une certaine attention et d'une certaine imagination. Les chercheurs qui y ont été sensibles ont ainsi créé de l'espace – parfois des interstices, mais ils sont importants – pour des histoires moins déterministes, des histoires qui laissent des marges de manœuvre plus importantes, aux oiseaux comme à ceux qui les observent, des histoires qui déjouent la tentation des modèles.

CHAPITRE 6

PARTITIONS POLYPHONIQUES

L'architecte Luca Merlini affirmait que l'architecture dessine la forme des rapports humains¹³⁸. Il nous faut, je crois, décharger cette affirmation de son anthropocentrisme. Dans le livre *Le Monde du silence*, Jacques-Yves Cousteau et Frédéric Dumas racontent que dans les eaux de Porquerolles, ils sont tombés sur un village de poulpes¹³⁹. Ils y ont vu de véritables villas, dont l'une associait un toit plat fait d'une large dalle et soutenue par deux linteaux de pierres et de briques avec, devant son entrée, un rempart constitué de cailloux, de tessons de bouteilles ou de poteries, de coquillages et coquilles d'huîtres. Depuis lors, d'autres villages ont émergé. En 2009, dans la baie de Jervis, à l'est des côtes australiennes, on observe une "ville" qui sera baptisée Octopolis et, plus récemment, non loin de là, une autre qui a reçu le nom d'Octlantis. On avait cru les pieuvres solitaires et peu sociales. Visiblement, elles sont capables de changer leurs habitudes ou, plus précisément, de composer, sur un mode inédit, avec un milieu qui leur fait des propositions. C'est ce que le zoologue spécialiste de l'architecture animale Mike Hansell nomme une "route écologique", pour rendre compte du fait que la transformation du milieu effectuée par des créatures va elle-même susciter chez ces créatures des modifications d'habitudes, de manières de faire, de façons de vivre et de s'organiser¹⁴⁰. Ce que les pieuvres ont fait, c'est inventer des formes qui donnent forme à une société qu'elles inventent dans le même geste. Les territoires seraient, dans cette perspective, des formes qui façonnent des manières d'être social et de s'organiser.

On a vu que les territoires pouvaient être considérés comme œuvrant à la formation des couples. Qu'ils suscitent la rencontre, synchronisent les corps, ajustent les rythmes psychologiques ou physiologiques, soudent les relations, les territoires seraient, comme Souriau le propose à propos d'un nid de mésanges, des "œuvres médiatrices" – il écrit d'ailleurs de ce nid qu'il est non seulement œuvre d'amour, mais "créateur d'amour" puisque c'est en le construisant que les partenaires s'énamouraient¹⁴¹. Les territoires seraient des formes qui engendrent et façonnent des affects, des relations, des manières d'organiser en son sein. C'est ce qu'on pourrait inférer de l'observation de certains oiseaux qui modifient leurs systèmes matrimoniaux en fonction des territoires où ils s'installent.

Chez les accenteurs mouchets (d'autres exemples pourraient être convoqués, mais j'avoue un intérêt personnel historique tout particulier pour l'accenteur¹⁴²), les combinaisons matrimoniales sont les plus diverses : monogamie, polyandrie, polygamie, polygynie. Lorsque la femelle choisit un large domaine vital, celui-ci est plus difficile à défendre. Souvent dans ce cas, on verra le mâle s'associer avec d'autres et la polyandrie prévaloir. S'il est étroit, la polygynie prévaudra. Les domaines vitaux des femelles sont toujours exclusifs, en revanche, les territoires des mâles se chevauchent lorsqu'ils vivent avec la même femelle, et on les voit coopérer pour les défendre. Lorsqu'une femelle institue un domaine vital, le mâle s'approche et se met à voler autour d'elle en chantant. Ce que fait le mâle, disent les observateurs,

c'est explorer le lieu de vie de la femelle, mais c'est surtout mettre en place un *territoire de chant* autour d'elle. Si celle-ci accepte de s'installer dans le territoire chanté d'un seul mâle, le couple sera monogame. Mais elle peut tout aussi bien s'aventurer sur deux territoires de chant, ce qui suscitera des conflits entre les deux mâles qui, dans un premier temps se poursuivront l'un l'autre, chacun à partir de son territoire. Au bout d'un temps, les conflits s'apaisent, les deux mâles visiblement acceptent les intrusions de l'autre, un ordre de dominance s'installe et le territoire devient commun. Les deux mâles semblent s'entendre et chantent sur le même perchoir. Les disputes toutefois reprendront au moment où la femelle commence à pondre, ce qui, selon les auteurs, semblerait refléter "des désaccords au sujet de la manière dont les copulations devraient être partagées¹⁴³". Dans un des cas observés, un jeune mâle vagabondant autour du territoire d'un résident s'est obstiné. Après s'être fait chasser à de multiples reprises, il a fini par se faire accepter par le mâle plus âgé. On a pu également observer que le mâle d'un des deux couples monogames voisins s'est aventuré chez l'autre couple et s'est mis à chanter, sans rencontrer trop de résistance. Après quelques jours, il devint le mâle alpha sur les deux territoires, l'autre prenant la position de mâle subordonné. Les accenteurs sont assez particuliers dans la mesure où la femelle installe d'abord son espace de vie, dont elle décidera de la situation – au contraire de ce qui se passe par exemple chez les rouges-gorges, où la femelle s'installe généralement dans un territoire déjà institué par un mâle et le suit partout pendant les premiers temps, sans doute pour apprendre les limites du territoire. La proportion des mâles et des femelles, chez les accenteurs, est fortement marquée par une mortalité élevée chez ces dernières. Nombreux sont donc les mâles qui devraient être condamnés au célibat. Toutefois, les accenteurs ont mis au point un système d'organisation très souple, avec des arrangements polyandres ou en permettant à un mâle de s'immiscer dans un couple déjà formé. Le territoire donnerait donc forme aux manières d'organiser la conjugalité – ce qui n'équivaut pas au fait qu'il la détermine : il est une forme à partir de laquelle les oiseaux vont composer. Une proposition formelle, en d'autres termes.

Mais plus largement, si on prend en considération que le territoire est non seulement création de rapports en son sein mais création de rapports aux autres, il pourrait bien avoir, comme le suggèrent les villes de poulpes, une fonction "instauratrice". Les territoires seraient, dans cette perspective, des formes qui génèrent des relations sociales, voire qui donnent forme à une société. Ou, plus précisément, ce sont des formes qui, dans la plupart des cas, renouvellent la forme de la société lorsque celle-ci est confrontée à de nouveaux défis, comme ceux qu'entraînent les motifs associés à l'accouplement et à la reproduction. Je voudrais revenir à cette passionnante proposition de Fraser Darling et insister sur un terme qu'il utilise lorsqu'il écrit, je le cite à nouveau : le territoire est "une place composée d'une part, d'un ou deux points d'attention – le nid et le poste de chant – et, d'autre part,

d'une périphérie". Le terme "périphérie" souligne une dimension cruciale des territoires : ils sont toujours *adjacents*. On ne trouvera pas, ou alors ce serait une exception, un territoire "au milieu de nulle part". Ils sont toujours en coprésence d'autres territoires, ils sont toujours *voisins*.

Très tôt dans l'histoire des études sur les territoires, des chercheurs, on l'a évoqué, ont émis l'hypothèse que les oiseaux seraient attirés les uns par les autres, ce qui expliquerait les phénomènes qu'Allee qualifie de "distributions contagieuses¹⁴⁴". Cela, en même temps, semblait paradoxal. C'était, signalons-le, surtout paradoxal pour les auteurs mobilisés par les questions de compétition et d'agression : ces dernières justifieraient la nécessité de la mise à distance des congénères et l'agression se chargerait de maintenir cette distance. La proximité ne devrait donc être vue *que* comme décision opportuniste d'occuper les meilleurs sites, et aurait donc pour effet de les saturer – ce qui justifie plus encore la compétition. Il n'est pas impensable en outre, d'imaginer que cette impression de saturation de l'habitat ait favorisé l'hypothèse de la régulation démographique.

Mais pour d'autres chercheurs, si l'on prend au sérieux la fonction spectaculaire de l'agression et le fait que les enjeux ne sont pas, ou pas seulement "économiques" – comme le disait Margaret Nice à propos de ses bruants chanteurs –, cette proximité pourrait dessiner d'autres motifs. Nice observe en 1937 que les bruants tendent à regrouper leurs territoires de telle sorte qu'ils forment une grappe – une agrégation d'espaces rayonnant à partir d'un centre. Très tôt des observations similaires ont émané du Nord de l'Europe. L'attraction conspécifique, selon les chercheurs qui observaient ces oiseaux du Nord, semblerait régir le choix des territoires. Les nouveaux arrivants seraient attirés par les chants de leurs congénères et s'établiraient préférentiellement près de possesseurs déjà établis. Certains chercheurs remarquent que les nouveaux arrivants se contentent parfois de territoires un peu moins optimaux si ces derniers sont adjacents à des territoires déjà occupés par des conspécifiques. Évidemment, il est difficile d'évaluer, comme humain, ce que serait un territoire optimal. Les tentatives expérimentales qui s'y sont attelées au laboratoire ont bien réussi à uniformiser les conditions, mais elles ne sont toutefois pas trop fiables. Allee remarquait à cet égard que de très nombreuses espèces qui tendent à se rassembler dans les conditions de laboratoire ne le font pas dans la nature et que, à l'inverse, des animaux qui semblent vouloir s'agréger quand ils sont en liberté ont tendance, dans l'espace restreint du laboratoire, à se repousser mutuellement.

Quoi qu'il en soit, Judy Stamps signale que ce n'est pas un hasard que ce soient les oiseaux du Nord qui aient suscité cette hypothèse : une bonne part d'entre eux sont migrateurs et, de ce fait, les fluctuations annuelles sont très importantes et les variations de densité bien plus amples que chez les espèces résidentes. D'une part, quand la densité est faible, comme elle l'est lors de l'arrivée des premiers oiseaux de retour de migration, et que de grands espaces sont disponibles, les effets d'agrégation sont bien plus remarquables.

D'autre part, lorsque d'une année à l'autre une même population connaît un déclin brutal dû aux aléas de l'aventure migratoire, les territoires disponibles sont en surnombre. L'agrégation, dans ces deux cas, est donc non seulement plus évidente mais elle peut être interprétée comme un choix, et non comme l'effet de la contrainte que serait la pression d'une forte densité¹⁴⁵. Viendrait confirmer cette hypothèse, pour certaines espèces, le fait que l'ordre d'appropriation varie d'une année à l'autre. Si l'enjeu se résumait aux ressources, les premiers arrivés choisiraient les meilleurs territoires, les suivants ceux de la qualité la plus proche, et ainsi de suite, de manière similaire, d'une année à l'autre. Or, on constate que la formation du motif en grappe se dessine en fonction de l'emplacement, variable d'une année à l'autre, des oiseaux déjà présents lors de l'arrivée des suivants.

Si les expérimentations en laboratoire sont peu fiables du fait des effets du confinement, d'autres ont été menées sur le terrain, notamment pour évaluer l'attraction que pouvait produire le chant d'oiseaux déjà installés sur des congénères en recherche de territoires. Des chants ont été diffusés par des moyens artificiels à l'adresse de gobe-mouches noirs, il semble que l'attraction augmente en fonction de leur intensité. Deux autres chercheurs ont évalué, dans plusieurs colonies de carouges à épaulettes, ce qu'on appelle la stratégie "Beau Geste" – cette stratégie fait référence à une tactique d'une unité de la Légion étrangère qui, à grand renfort de bruit, leurra l'ennemi sur le nombre réel des effectifs. John Krebs avait, en 1977, fait l'hypothèse que la redondance si remarquable des chants d'oiseaux territoriaux aurait pour fonction de leurrer de nouveaux arrivants sur la densité réelle du site, et donc de les décourager de s'installer. Il semblerait que, pour les carouges, ce soit en fait l'inverse qui se produise. Plus il y a de chanteurs, plus les prétendants affluent. Mais on constate, pour un grand nombre d'espèces, que l'attractivité connaît des limites : à partir d'un certain seuil, une forte densité aurait l'effet inverse. Un territoire désert, en d'autres termes, n'attire pas, un territoire trop peuplé non plus. D'autres expériences vont montrer que le moment jouera également : si on diffuse des chants quand les territoires sont bien établis, ils réduisent le plus souvent la tendance d'autres oiseaux à essayer de s'y installer. Lorsque les territoires sont en cours d'établissement, l'attraction prévaut. Les frontières ne sont pas dessinées sur un paysage en attente d'être découvertes et défendues, mais elles sont le résultat d'interactions sociales impliquant des individus qui auront à vivre ensemble en un même lieu. Les oiseaux choisissent donc un lieu, certes, mais ce qu'ils choisissent également, et peut-être dans certains cas surtout, ce sont des voisins. Le territoire, comme Fraser Darling le pensait, ce serait, dès lors, la création d'un voisinage.

Les chercheurs ont bien entendu cherché à comprendre les raisons de ces choix, en termes d'utilité – affirmer, comme Fisher l'a fait, que les oiseaux sont *fondamentalement sociaux*, que la socialité irradie toutes les conduites, ne suffit pas. La pression sélective se nourrit d'avantages plus concrets. D'une part, les collectifs se protégeraient mieux contre les prédateurs, notamment en

donnant l'alarme. Ensuite, on l'a envisagé, plusieurs mâles attireraient plus facilement les femelles. Une autre hypothèse pour justifier la volonté de s'installer auprès des congénères concerne les nouveaux arrivants, "nouveaux" soit parce qu'ils viennent d'ailleurs, soit parce que ce sont des oiseaux jeunes revenant de migration. Ces derniers n'ont pas une connaissance intime du territoire puisqu'ils l'ont quitté peu après leur émancipation. Ce que feraient ces nouveaux arrivants, c'est d'abord chercher des informations pertinentes à propos de l'habitat. Nice en avait déjà fait l'hypothèse en remarquant que les bruants nés l'année précédente s'installent, à leur retour de migration auprès des groupes déjà constitués en ignorant des habitats aussi favorables et surtout moins contestés. Faire l'évaluation des ressources et les trouver prend du temps. C'est d'autant plus crucial s'il s'agit d'une première installation. Les oiseaux ont donc tout intérêt à se fier à ceux qui le connaissent, et à s'installer au plus près d'eux. Les animaux vivant de manière proche peuvent, délibérément ou non, s'apporter pas mal d'informations. On constate d'ailleurs que les oiseaux s'observent avec attention. Certains chercheurs feront même l'hypothèse que le chant de promotion, les postures et les rituels seraient des indicateurs fiables de l'état de santé d'un individu, et donc de la qualité de son territoire.

Beaucoup d'observateurs ont noté la curiosité que nombre d'oiseaux manifestent les uns vis-à-vis des autres. Les chercheurs qui observaient des parulines des prés ont noté, en 1978, que sur 155 cas d'intrusion, 122 n'avaient visiblement pour motif que de regarder l'occupant manger, construire son nid ou nourrir ses jeunes, et que le visiteur n'avait visiblement aucune intention de prendre de la nourriture lors de son incursion. Le voisinage présenterait donc quantité d'avantages. Et les incursions, dans cette perspective, seraient, en tout cas pour certains oiseaux, moins perpétrées pour motifs belliqueux qu'avec la volonté de s'informer.

C'est d'ailleurs dans cette perspective que Judy Stamps va proposer que les conflits aux frontières seraient, eux aussi, délibérément suscités dans le but d'obtenir des informations. Mais, dans ce cas, il s'agit d'informations non pas sur le lieu et ses ressources, mais sur le résident qui occupe celui-ci. Lorsqu'un nouvel arrivant projette de s'installer, il doit interagir avec ceux qui sont déjà là pour déterminer quels sont les territoires déjà revendiqués. Le plus simple pour ce faire, c'est de s'approcher des occupants et de tester leurs réactions. Tout nouveau venu qui envisage de s'installer va donc s'efforcer de susciter ces réactions puisque c'est le meilleur moyen pour apprendre ce qu'il est possible de faire dans les parages et avec qui. Les intrusions aux frontières n'ont dès lors, selon Stamps, pas comme motifs le vol ou une tentative d'appropriation, mais constitueraient en quelque sorte une enquête de terrain et de voisinage. On met les occupants à l'épreuve, ce qui est une manière fiable de les connaître, voire de se faire connaître.

Si les territoires constituent une organisation de voisinage, une autre hypothèse peut également être envisagée. Plusieurs observations ont montré

que, chez de nombreux oiseaux, au fur et à mesure que les territoires s'installent, que les animaux trouvent leurs limites et que les choses s'établissent, les conflits s'estompent, et les relations deviennent plus paisibles. En 1935, Frank Chapman observe des manakins à col d'or dans l'île de Barro Colorado, une île artificielle créée dans le détroit de Panamá. Ces oiseaux déblaient des espaces sur le sol de la forêt qui deviennent des "cours" formant une constellation de sites et qui, du fait de leur proximité, sont plus visibles par les femelles. "Le succès, écrit Nice commentant son travail, du système de cours des manakins est basé sur une observance rigide des droits territoriaux [...]. Cette reconnaissance des frontières vaut pour loi et ordre. On ne perd pas de temps ni d'énergie dans des disputes futiles ou des conflits non nécessaires, et les oiseaux peuvent se consacrer à gagner l'attention des femelles, à présent l'objet majeur de leur vie. Dans des conditions normales de cour, les mâles sont en paix les uns avec les autres, pas parce qu'ils seraient dans des dispositions paisibles ou qu'ils ne sauraient pas comment se battre, mais parce qu'ils sont si bien organisés et qu'ils observent les lois de la vie de cour de manière tellement rigide que les occasions de conflits n'émergent pas¹⁴⁶." L'ornithologue américain Alexander Skutch affirme à la même époque, en évoquant la douceur du tempérament des oiseaux d'Amérique centrale, que lorsque les oiseaux ont l'année entière pour accorder leurs revendications territoriales et régler les disputes amoureuses, ils en viennent généralement, pour les négocier, à une entente sans en passer par la violence¹⁴⁷.

On a remarqué que, dans certaines espèces, les conflits avec les voisins s'avèrent incompatibles avec les rituels de cour ou avec les soins parentaux. Judy Stamps fait d'ailleurs l'hypothèse que le style social d'un ensemble territorial pourrait influencer le choix des femelles. Allee et ses collègues de l'école de Chicago avaient relevé que chez les tétras-lyres dont les territoires sont des arènes de parade (les leks), la qualité des relations entre mâles pouvait avoir un impact sur les préférences des femelles. Un groupe de mâles avait été contraint de déplacer son arène à cause de la neige. Ceci les a menés auprès d'un autre groupe, ce qui a eu pour conséquence que les conflits ont continué pendant la période usuelle des rencontres. Les femelles sont arrivées en grand nombre aux premières lueurs de l'aube mais, comme les combats continuaient, elles se sont retirées et sont allées ailleurs, là où, disent les auteurs, "le site de rencontre était bien organisé et tranquille¹⁴⁸". Par ailleurs, chez les carouges à épaulettes, on a pu constater que le succès reproducteur était considérablement meilleur dans les groupes où les mâles étaient familiarisés les uns aux autres, au contraire des groupes composés de mâles qui ne se connaissent pas. Stamps écrit à ce sujet : "Du point de vue de la femelle, un groupe de mâles qui ont réussi à obtenir des relations sociales satisfaisantes et stables les uns avec les autres serait préférable à un groupe de mâles qui sont encore en train de se battre¹⁴⁹." Si cette hypothèse est juste, continue-t-elle, les femelles devraient commencer leur "chasse au partenaire"

dans un voisinage territorial dans lequel les mâles indiquent, par leur comportement, qu'ils ont déjà réglé leurs disputes et qu'ils sont prêts à se consacrer au rituel de cour et aux responsabilités liées au fait d'être parents. De ce fait, les femelles exerceraient une pression sur les mâles afin qu'ils règlent assez rapidement leurs conflits et coordonnent leurs activités de promotion. "Les indices d'un voisinage apaisé se constitueraient par exemple d'un chant canon vocal, fait de chants et contre-chants coordonnés entre les mâles ou encore par l'absence de signes de conflits territoriaux."

Car c'est cela également vivre dans un territoire chanté : c'est composer et s'accorder avec des chants. Le compositeur et bio-acousticien Bernie Krause enregistre des paysages sonores depuis la fin des années 1960. Dans la plupart des recherches menées jusqu'alors, constate-t-il, les chercheurs collectaient des sons comme on collectionne des spécimens dans les musées, sans tenir compte des rapports que les différentes espèces, voire les différents règnes, pouvaient entretenir. Bernie Krause a en revanche cherché autre chose, et je dirais qu'il a cherché comme le musicien et compositeur qu'il est avant tout. Il s'est attaché à comprendre comment les animaux composent *ensemble*, et comment ils composent avec ce qui les entoure, le vent, l'eau, les autres organismes, les mouvements de la végétation ; comment ces animaux créent des silences qui vont construire l'accord ; comment ils partagent des fréquences ; comment ils s'accordent. "Un oiseau, un insecte ou un batracien chante d'abord, puis, quand il s'est tu, vient le tour des autres¹⁵⁰." Ce que Bernie Krause nomme "partage du temps de parole¹⁵¹" est rendu particulièrement lisible (pour nous) sur les spectrogrammes sous la forme d'un ensemble dont on distingue clairement la succession de créneaux : chaque participant – oiseau, batracien, insecte et mammifère – occupe une niche sonore, spatiale, temporelle et fréquentielle. Et cet agencement créateur raconte une histoire. "Là où des groupes disparates d'animaux ont évolué de conserve sur une longue période, leurs voix ont tendance à se répartir entre les largeurs de bande vacantes. Ainsi, chaque fréquence sonore, chaque niche temporelle est acoustiquement définie par un type d'organisme vivant : les insectes occupent des bandes très spécifiques du spectre tandis que différents oiseaux, mammifères, amphibiens et reptiles en adoptent d'autres, où les fréquences et les créneaux temporels risquent moins de se chevaucher et de se masquer mutuellement¹⁵²." Ce qui conduit Bernie Krause à joliment proposer que les membres de cette "collectivité acoustique [...] vocalisent en affinité¹⁵³". Du fait de cette segmentation en niches sonores, de cette répartition du temps de parole par laquelle se règlent les conflits liés au territoire acoustique, les chants se chevauchent rarement. Ils s'inscrivent dès lors dans un nouveau régime, celui de la *composition*, non seulement au sens musical strict, mais dans le sens d'une musicalité sociale. Les territoires sont des compositions et des accords mélodiques.

Chez les bruants à couronne blanche de la région de San Francisco, les juvéniles mâles établissent leur territoire très tôt, bien avant la saison de

reproduction, et restent territoriaux tout au long de l'année. Ces mâles ont quatre chants différents au départ, mais au fur et à mesure, ils vont en privilégier deux types, qui s'accordent avec celui des voisins avec qui ils interagissent. On constate que leurs chants se modifient au contact des contrechants de ces derniers¹⁵⁴. Les alouettes des champs présentent elles aussi ce phénomène d'accordage des chants, et les mélodies y deviennent des signatures marquant l'appartenance à un même lieu, à un même voisinage, permettant notamment aux oiseaux de se reconnaître. "Chanter comme ses voisins" crée de la communauté. Le fait de privilégier, dans son répertoire, un chant semblable à celui d'un autre oiseau jouerait également un rôle que Michel Kreutzer appelle "d'adressage", c'est-à-dire qu'il indiquerait à son voisin que c'est bien à lui que s'adresse ce chant "accordé¹⁵⁵".

On l'a vu tout au long de notre parcours, penser les territoires, c'est également réactiver d'autres sens associés aux mots, c'est élargir leur champ sémantique, les déterritorialiser pour les reterritorialiser ailleurs : appropriation, possession, propre, accords, compositions... Tous ces termes invitent à présent à d'autres modes d'attention, ils connectent d'autres territoires, intensifient d'autres dimensions, créent de nouveaux rapports, demandent qu'on entende d'autres choses (des silences et des accords), qu'on sente d'autres choses (des affects, des rythmes, des puissances, des flux de vie et des moments de calme), qu'on goûte d'autres choses (des intensifications, des importances, des différences qui comptent). Ces accords qui traduisent un bon voisinage chez les oiseaux, ces accords qui témoignent d'une aventure collective réussie m'invitent à présent à mobiliser un autre terme, musical à nouveau : celui de *partition*. Car c'est bien ce que sont les territoires, ce sont des partitions. Et à nouveau, le sens s'élargit, ici se dédouble : la partition est, d'une part, ce qu'écrit le chœur musical qui compose avec des chants et, d'autre part, ce qui décrit l'opération de division de l'espace en des territoires différenciés – avec cette précision que le terme a perdu aujourd'hui son sens de division au profit de celui de "partage". Cette heureuse dualité sémantique de la langue française, le fait qu'un même terme, celui de partition, désigne à la fois une composition musicale et une façon de répartir, de partager des lieux, ouvre alors à une double dimension de l'habiter, une dimension à la fois *expressive* et *géopolitique*, indissociablement. Les territoires dessinent *des réseaux de territorialités sonores*.

L'idée que les territoires puissent se définir comme ce qu'on pourrait aujourd'hui appeler des formes géopolitiques de composition (rassembler) et de partition (se répartir) n'est pas neuve, elle a été proposée par James Fisher. Nombre d'auteurs, dont Nice et Lorenz, avaient envisagé de décrire les territoires comme l'expression de conventions, c'est-à-dire de formes qui, lorsqu'elles sont respectées, apaisent la vie sociale collective et la rendent possible. C'est en un sens proche, dans sa très belle enquête autour de la figure du diplomate, notamment auprès des loups, que Baptiste Morizot

propose que les territoires relèvent d'un système de conventions pacificatrices ou, plus précisément, qu'ils sont des "dispositifs conventionnels de pacification¹⁵⁶". S'il est vrai que l'on constate que les oiseaux qui défendent un territoire ne le défendent pas contre les individus d'autres espèces qui n'ont pas les mêmes besoins, on remarque que dans de nombreux cas, les intrus de la même espèce sont tolérés tant qu'ils se nourrissent, mais qu'ils sont chassés s'ils se mettent à parader ou à chanter – c'est notamment le cas des accenteurs mouchets. Le territoire code tout. Baptiste Morizot remarque que quand les loups passent une frontière, ils cessent de marquer. Le territoire, selon cette conception, serait le lieu des bons usages : à partir d'ici, certaines choses ne se font pas. Il ne s'agit plus de comportements, mais bien de la figure la plus intéressante de l'écologie des communautés vivantes, que Baptiste nomme également *géopolitique*.

Au vu de ce qui précède, cela fait sens pour les oiseaux. En tant que dispositif conventionnel, le territoire fait l'objet d'expérimentations par et sur les conventions : tâtonnements sur le tracé des frontières, négociations, provocations, défis, apprentissages, trajets d'expériences, choses "qui se font" et choses "qui ne se font pas". On respecte les formes. Autant de mises à l'épreuve dans la création des formes par lesquelles les oiseaux définissent ce que sera dorénavant leur société territorialisée : les conventions se négocient, puis se stabilisent. Vient soutenir la possibilité de cette hypothèse le fait que très souvent, on l'a vu, après quelque temps, les choses s'installent et les conflits deviennent plus rares. Les oiseaux peuvent passer à autre chose. D'autres choses vont importer.

C'est ce qui d'ailleurs inspirait la proposition que fit Fisher en 1954. Lui-même avait constaté que les oiseaux chanteurs établissent souvent leur territoire de manière regroupée et qu'ils entretiennent avec leurs voisins des relations peu marquées par la compétition. "L'effet de tenir un territoire, écrit-il, est de créer un « voisinage » d'individus qui, quoiqu'ils soient les maîtres d'une propriété limitée et bien définie qui leur est propre, sont toutefois fermement et socialement liés à leurs voisins immédiats par ce que, en termes humains, nous appellerions une situation de « cher ennemi » ou d'« amis rivaux », mais qui, en termes aviaires, devrait être décrit comme une stimulation mutuelle¹⁵⁷." Ce que Fisher appelait, en anglais, le "*dear enemy effect*" fera l'objet de très nombreuses observations. Et de nombreuses contradictions – on pouvait s'y attendre au vu de l'inventivité que suscitent le territoire et le goût pour l'indiscipline des oiseaux. On peut en effet parfois observer ce qui s'appellera le "*nasty neighbour effect*" qui, dans les espèces particulièrement compétitives, désigne le fait que les conflits sont beaucoup plus marqués avec les proches voisins, redéfinis comme mauvais voisins, qu'avec des étrangers.

L'effet du "cher ennemi" s'observe lorsque les réactions sont beaucoup moins impressionnantes lors d'une intrusion ou d'un dépassement de frontières si l'intrus est un proche voisin que si c'est un animal peu familier

parce qu'il occupe un territoire distant. Cet effet est en outre souvent dynamique, puisqu'il s'installe souvent progressivement (sans qu'on puisse l'expliquer par un simple effet d'habituation) et se modifie quand les circonstances changent. Chez les alouettes des champs, ce phénomène a été particulièrement bien étudié. Selon les ornithologues qui les observent, la familiarité qu'engendre le voisinage permet d'éviter ce que les auteurs appellent des "erreurs de rôle". Le fait de vivre ensemble, et d'avoir eu des expériences de conflits, et de conflits répétés, a progressivement mené chacun des partenaires de ces interactions de voisinage à établir des relations pour lesquelles chacun sait qui est l'autre, ce qu'il peut désirer, la manière dont il se conduit et ce qu'il possède – mais doit-on encore parler de "conflits", ne devrait-on pas plutôt préférer un terme comme "mise à l'épreuve spectaculairement impressionnante" ? Une fois ces relations établies, les oiseaux connaissent les rôles de chacun, et n'ont plus besoin de ces mises à l'épreuve pour déterminer la manière dont ils doivent agir et la façon dont les autres se comportent¹⁵⁸. Le territoire, dès lors, pourrait bien relever de ce que Strum considérerait, parlant de la hiérarchie, comme une structure permettant la prévisibilité des interactions. On remarque par ailleurs que l'effet du "cher ennemi" s'installe très rapidement au début de la saison si les oiseaux se sont connus la saison précédente, comme c'est le cas pour nombre d'entre eux qui reviennent chaque année sur les mêmes lieux. Les oiseaux se souviennent et, s'il y a désaccord au sujet d'une frontière, une dispute courte suffira à la rétablir. Les voisins se reconnaissent : si on diffuse à un oiseau l'enregistrement du chant de son voisin, il réagit peu. Sauf si on le diffuse depuis un autre lieu, par exemple depuis le territoire adjacent par la frontière opposée : dans ce cas, l'oiseau traite son voisin comme un étranger. Une des hypothèses les plus plausibles, selon les ornithologues, est que l'oiseau a bien reconnu le chant et a pu identifier son propriétaire. Mais celui-ci a changé de territoire, il n'a donc plus les mêmes motifs, les rôles et les rapports ne sont plus les mêmes.

Une autre hypothèse, très proche, peut être toutefois envisagée pour expliquer l'effet du "cher ennemi". Si le voisin passe les frontières, l'oiseau résident peut inférer que s'il y a conflit, c'est la femelle ou de la nourriture qui est en jeu – le voisin possédant déjà un territoire, il n'a pas besoin d'en revendiquer un autre. Les enjeux sont donc moindres. Mais cet effet du "cher ennemi" n'est pas rigide. D'abord, il demande un temps d'installation. Les alouettes mâles reviennent chaque année au même endroit mais l'effet de familiarité s'est sans doute effacé au cours de la période non territoriale et les oiseaux doivent renouer avec les voisins de l'année précédente. L'effet peut également disparaître à certains moments et notamment à la fin de la première période de reproduction. D'une part, les femelles sont à nouveau réceptives et s'adonnent volontiers aux relations extramaritales. Le "cher ennemi" deviendrait, dans ce cas, un "familier non fiable"¹⁵⁹. D'autre part, les oisillons de la première couvée font leurs premières tentatives de vol, et les passages de

frontières sont fréquents, ce qui suscite pas mal de désordre et d'énervements – ou d'opportunités pour réactiver la territorialisation. Rien de plus mouvementé, finalement, qu'un territoire.

Je n'ai jusqu'à présent, fait que très peu référence aux relations interspécifiques. Il est vrai que le comportement territorial peut parfois se manifester à l'adresse d'autres espèces proches, quoique les territoires se recouvrent plus généralement comme s'il s'agissait de mondes territoriaux différents. Mais il y a parfois des échanges, des "captures", des enchevêtrements bien plus complexes que la simple juxtaposition en apparence relativement indifférente.

Les comportements territoriaux de collectifs interspécifiques, s'ils étaient connus depuis pas mal de temps, semblaient toutefois se limiter aux espèces vivant dans des conditions écologiques très précises, conditions que semblent réunir les forêts d'Amérique du Sud¹⁶⁰. On trouve ainsi dans le bassin de la forêt amazonienne du Sud-Est du Pérou des colonies d'oiseaux insectivores regroupant une douzaine d'espèces, chacune représentée par une famille. Le territoire est commun et défendu collectivement par rapport aux colonies voisines, quoique de manière relativement peu agressive, les chants constituant l'essentiel des interactions. On constate que les groupes sont stables et que quelques espèces, notamment des espèces de batara, en forment le noyau : les bataras bleu-gris émettent le cri de ralliement pour le rassemblement du matin – les oiseaux dormant dans des lieux séparés dans le territoire – et dirigent les mouvements du groupe. Le batara ardoisé prend le relais si les premiers sont absents. Dans les rares cas de confrontation aux frontières avec une autre colonie, on constate que chaque membre du groupe ne s'adresse qu'à ses congénères de l'autre groupe – et dans le cas où ceux-ci seraient absents, il se désintéresse du conflit. L'étonnante organisation de ces colonies interspécifiques conduit à penser qu'elles sont le produit d'une longue histoire de coévolution. Toutes les espèces ne rejoignent pas des groupes et un collectif ne peut être fonctionnel que si les techniques de recherches de nourriture sont comparables : le groupe impose une certaine manière de prospecter et chaque individu doit pouvoir se déplacer de manière cohérente avec le rythme et les trajets des autres. Ce qui implique que les colonies sont sélectivement composées de rivaux écologiques partageant le même mode de vie, les mêmes ressources et les mêmes habitats. La compétition devrait en principe être intense. Ce n'est pas le cas. On observe, disent les chercheurs, l'existence de dispositifs de réduction de la compétition interspécifique, chaque espèce ayant adopté des façons différentes de se nourrir des insectes : les tailles des proies diffèrent, comme le feront les techniques de recherches, la hauteur où se fera la prospection, près du sol pour certains, sous les feuilles ou sous les branches, plus en altitude pour d'autres... Des observations similaires ont été faites dans de nombreuses forêts tropicales avec des espèces – majoritairement les bataras – jouant le rôle crucial de guides se chargeant du rassemblement matinal, lançant les

appels de contact, donnant l'alarme, voire émettant de faux cris d'alarme lorsque des oiseaux kleptoparasites tentent de s'immiscer et de voler la nourriture en profitant de leur force. La vigilance à l'égard des prédateurs dans des zones où les oiseaux sont relativement visibles, où les possibilités de refuges sont rares et où la manière de se nourrir laisse peu de temps pour détecter les dangers semble être une dimension cruciale de ces cohabitations et de cette organisation si bien rodée. Cette hypothèse me conduit à penser que ces oiseaux ont inventé, collectivement, des techniques d'attention particulières : ils apprennent à faire attention à ceux qui savent le mieux faire attention.

On a longtemps pensé que la rareté de ces circonstances écologiques pouvait expliquer le fait qu'on ne trouve pas souvent ce phénomène ailleurs. Certes, des oiseaux d'espèces différentes peuvent "faire des choses" ensemble, mais il ne s'agit pas de territoires. Les tisserins de Finn, par exemple, nichent collectivement dans des arbres où d'autres oiseaux, les drongos, habitent. Le rôle des drongos est indiscutablement protecteur et on constate que les tisserins adoptent le même comportement que les drongos à l'égard des prédateurs¹⁶¹. L'ornithologue américain Bernd Heinrich remarque que de très nombreuses espèces d'oiseaux rejoignent les volées hivernales des mésanges : des roitelets à couronne dorée, des sittelles à poitrine rousse, des pics mineurs, notamment. Il constate également que ces dernières espèces, normalement, ne s'associent pas entre elles, si ce n'est en présence de mésanges. Les mésanges sont souvent nombreuses et bruyantes, elles sont également les plus voyantes parmi les passereaux. Elles constitueraient donc la cible la plus visible. Heinrich raconte qu'il lui est difficile, lorsqu'il veut observer des roitelets, de les trouver : ils sont rares, très discrets et souvent invisibles dans les forêts. Aussi le chercheur fait-il confiance aux mésanges et à leurs talents pour le compagnonnage et les recherche-t-il pour retrouver ses roitelets – élargissant de ce fait le réseau interspécifique que convoquent les mésanges, cooptant à présent un scientifique humain. Ce qui conduit ce dernier à faire l'hypothèse que les roitelets utilisent la même stratégie d'association hybride : se retrouver les uns les autres en s'associant aux mésanges. Lors des hivers particulièrement froids des forêts du Maine, il est vital, pour les roitelets, de pouvoir rester en contact, ne fût-ce que pour passer la nuit ensemble¹⁶². "La possibilité de réchauffer son corps au crépuscule ne peut être laissée au hasard ; perdre un ou plusieurs congénères pourrait, certaines nuits glaciales, signer la condamnation du reste du groupe et plus particulièrement encore après une journée où la récolte de nourriture a été maigre." Elle est bien jolie, cette idée des oiseaux, se mettre à l'abri d'un territoire chanté par d'autres pour être sûr de pouvoir, à un moment ou à un autre, être retrouvé par les siens. Et elle donne un autre sens au terme "transports en commun".

Mais un territoire chanté qui accueille d'autres êtres ne fait pas encore un territoire collectif. On a évoqué, à propos des enregistrements de Bernie

Krause montrant l'attention que semblent porter des animaux les plus divers à la partition des champs sonores, que les recherches sur ce que j'appellerais des cosmopolitiques expressives ont été plus rarement menées, les chercheurs se focalisant plutôt sur les rapports au sein de la même espèce. Sans doute ce choix n'est-il pas étranger au fait que l'étude des relations interspécifiques est plutôt restée cantonnée dans le champ d'une écologie s'intéressant préférentiellement, du point de vue des interdépendances, aux "activités d'entretien", comme le disait Fisher, tel le fait de se nourrir et de se protéger des prédateurs. Les exhibitions collectives d'animaux d'espèces différentes, dans le cadre des territoires, étaient en outre marquées par l'idée que la compétition devait, plus encore que dans les relations intraspécifiques, prévaloir. Dans cette perspective, si des oiseaux territoriaux de différentes espèces chantent dans un même lieu et sont en compétition, on doit s'attendre à ce que chacun essaye d'occuper au mieux l'espace sonore, quitte à brouiller ou à rendre inaudible le chant des autres – ce qu'on appelle "masquage de signal" ou "recouvrement de signal". Ce qui, de fait, se passe souvent. Et lorsqu'un oiseau commence son chant avant que l'autre n'ait terminé, cela sera généralement interprété, par les oiseaux eux-mêmes, comme une manifestation hostile et générera généralement des interactions conflictuelles. La coopération musicale serait dès lors plutôt réservée aux duos d'oiseaux territoriaux, quand les membres d'un couple joignent leurs efforts pour, je reprends ici les hypothèses des chercheurs, défendre une ressource, signaler les qualités des individus et maintenir le lien entre les partenaires. On sait en outre que la coordination musicale exige de la pratique, et les scientifiques font l'hypothèse que la qualité de la performance reflète à la fois la valeur des conjoints, la qualité de leur engagement dans le couple ainsi que le temps qu'ils ont passé ensemble. On a pu toutefois ces dernières années enregistrer et analyser des chants choraux non plus simplement de couples, mais de collectifs territoriaux tropicaux composés de quelques individus, toujours de la même espèce. Selon les observateurs, ces chœurs contribueraient à la cohésion du groupe, à la défense du territoire, et pourraient également signaler la qualité de l'engagement de ceux qui y participent. Des chœurs territoriaux collectifs pouvaient exister, mais ce phénomène, pensait-on, devait se limiter aux collectifs d'oiseaux de la même espèce. Ce en quoi, visiblement, on se trompait.

Une bio-acousticienne italienne, Rachele Malavasi, et un spécialiste de l'écologie des sons, Almo Farina, sont revenus des forêts du Latium avec des nouvelles réjouissantes pour qui s'intéresse aux cosmopolitiques expressives : il y aurait des chœurs interspécifiques. Ces chercheurs sont partis de deux hypothèses théoriques¹⁶³. La première, c'est que l'effet du "cher ennemi" pourrait également être à l'œuvre dans des communautés interspécifiques de voisins territoriaux. Si cette hypothèse est juste, elle soutiendrait alors la seconde, relativement récente, et selon laquelle les communautés saisonnières interspécifiques d'oiseaux européens ne seraient pas, comme on l'a longtemps

cru, composées d'individus anonymes. Selon cette conception qui a longtemps prévalu, le fait que ces groupes s'organisent sur le mode de la "bande anonyme" rend toute forme de coopération quasiment impossible. Les deux chercheurs ont donc enquêté sur un site, dans une forêt de la région du Latium, où il leur semblait pouvoir entendre des chœurs d'oiseaux de différentes espèces, à certains moments de la journée. Une douzaine d'espèces sont ainsi recensées – des rouges-gorges, des pinsons des arbres, des roitelets à triple bandeau, des grimpereaux des jardins, des troglodytes, des mésanges charbonnières, des pics et d'autres passereaux – dont sept sont présentes à chaque enregistrement. Sont-ce toutefois des chœurs ? Si c'est le cas, on devrait pouvoir reconnaître, notamment à l'analyse des sonagrammes, la caractéristique des chœurs coopératifs : les oiseaux évitent le brouillage sonore, sans toutefois s'interdire le recouvrement des chants. Ces chœurs, s'ils s'avèrent qu'ils en sont bien, constitueraient l'expression de relations de voisinage de différentes espèces, et ils auraient évolué de manière similaire, ou en répondant à des fonctions similaires à celles des coordinations vocales des couples.

Les chercheurs ont choisi d'enregistrer au moment où les territoires sont établis, et où l'éventuel effet du "cher ennemi" est bien installé. Les chants sont les plus riches à l'aube et au crépuscule. Ils choisiront ce dernier moment, parce qu'il est susceptible d'offrir les conditions les plus favorables. En effet, si on se fie à la littérature, il est à craindre que le matin soit le moment où les oiseaux qui chantent ont des raisons plus individuelles de le faire et que les chants soient plus orientés vers la compétition. Les deux scientifiques ont choisi d'analyser, pour chaque enregistrement, les huit minutes les plus riches de chaque échantillon, ne fût-ce que parce que ce sont les moments où le plus d'espèces participent au chœur. Ils ont découvert que les oiseaux n'évitent pas les recouvrements – ce qu'ils pourraient faire –, et peuvent chanter pendant la période où les autres le font. Mais ces recouvrements sont délibérément émis en sorte de recouvrir le moins possible le spectre utilisé par les autres. Et lorsque les chants qui se recouvrent occupent le même champ de fréquence, on remarque que les chanteurs ajustent le temps d'émission à une échelle autre. Il n'y a donc ni cacophonie, ni intervalles de silence, mais une partition faite de relais et de reprises. Ces chorus témoignent donc d'une véritable coordination entre les oiseaux, ils attestent l'existence d'une forte association entre eux. S'ils arrivent à aussi bien accorder des recouvrements sans provoquer de brouillages sonores, c'est parce que chacun a l'expérience des autres et qu'il a appris la structure du spectre de chacun des chants du groupe.

Inspirés par la théorie des signaux honnêtes, les auteurs proposent de penser ces performances chorales comme exhibant activement les qualités des membres du chœur, qualités qu'ils expriment à l'attention d'"une oreille qui écouterait aux portes", qu'elle soit celle d'un compétiteur éventuel ou d'un partenaire potentiel : non seulement ils sont en bonne condition physique,

mais leur talent traduit le fait qu'ils ont eu du temps et de l'énergie pour apprendre et de la disponibilité pour pratiquer ensemble. Le fait que les oiseaux n'évitent pas le recouvrement, ce qu'ils pourraient faire en ne chantant que pendant les périodes dites réfractaires, quand les autres se taisent – "c'est à mon tour maintenant" –, montre qu'il s'agit d'une coordination activement produite. À une exception : le rouge-gorge européen suit la règle de "ségrégation", il attend le silence pour entamer son chant. Mais, disent les deux chercheurs, du fait que le rouge-gorge appartient à une espèce solitaire avec un comportement territorial très marqué, c'était prévisible – je vous avais annoncé que l'hypothèse du goût pour la solitude du rouge-gorge reviendrait, après une longue éclipse, je crois qu'on peut ici en reconnaître une manifestation. Mais l'attitude du rouge-gorge, en même temps, rend d'autant plus convaincante l'idée selon laquelle les oiseaux auraient tout aussi bien pu choisir, parce que c'est une option possible, d'utiliser les espaces de silence pour entamer chacun leur chant. Le chevauchement temporel contrôlé n'est donc pas dû à une indisponibilité du silence mais témoigne d'une véritable *partition*, sur le mode de la composition polyphonique.

Ces chants choraux vont se voir assigner des fonctions que nous avons déjà évoquées dans d'autres contextes. D'une part, ils pourraient avoir pour rôle de signaler à d'éventuels intrus la stabilité du groupe. Aux femelles, ils indiquent que les mâles sont capables d'établir des relations coopératives et de tenir le territoire sur le long terme. Ils joueraient peut-être également un rôle sur les liens et favoriseraient l'établissement de réseaux sociaux. Ces hypothèses, disent encore les chercheurs, ne sont pas exclusives l'une de l'autre. Si on parle de cosmopolitiques expressives, on doit se douter que de multiples agencements doivent s'être défaits et reformés, que bien d'autres détériorisations et reterritorialisations ont dû être mises en œuvre, d'autres partitions jouées, d'autres compositions possibles. Les oiseaux de chacune des espèces impliquées ont sans aucun doute leurs raisons de chanter et de le faire avec d'autres, et sans doute aussi ne sont-elles pas nécessairement les mêmes. Et sans doute encore se joue-t-il ici des affaires de goût, de beauté, de transports, d'exaltation et d'activations de puissance, de courage, d'importances et d'enthousiasmes, de respect des formes, d'accords magiques ou de célébrations de fin de jour – nous sommes vivants. N'a-t-on pas dit des oiseaux, me rappelait mon ami Marcos, qu'ils mettent le monde créé en état de louange ? Ou, peut-être devrait-on ajouter qu'ils mettent la création en état de grâce.

Cette recherche dans les forêts italiennes me touche, justement parce qu'elle fait sentir cette grâce. Parce que ces deux chercheurs ont senti et font sentir que ces chants doivent être loués. Elle me touche parce qu'elle réussit à rendre sensibles des modes d'attention, à s'y accorder et à les accorder. Une attention non seulement aux chants et à la magie qui les conduit et les accompagne, mais aux conditions de la pratique qui rendront cette magie

perceptible – choisir le bon moment, la bonne période de la journée, les intervalles qui comptent pour saisir les recouvrements. Chercher les hypothèses qui accordent plus et mieux, à la fois au sens où il s’agit de s’accorder à un réel plus riche et plus divers, et d’accorder aux oiseaux et à leurs performances plus que ce que les théories antérieures ne le faisaient. Saisir que faire un territoire, c’est composer avec des puissances. Il s’agit de les honorer. Faire un territoire, c’est créer des modes d’attention, c’est plus précisément instaurer de nouveaux régimes d’attention. Ces deux scientifiques ont réussi à trouver comment faire attention à la manière dont les oiseaux font attention les uns aux autres. Bref, s’arrêter, écouter, écouter encore : ici, maintenant, se passe et se crée quelque chose d’important.

C’est sans doute cela également que pourrait signifier le fait d’inscrire notre époque, comme le propose Donna Haraway, sous le signe du “Phonocène”. C’est ne pas oublier que si la terre gronde et grince, elle chante également. C’est ne pas oublier non plus que ces chants sont en train de disparaître, mais qu’ils disparaîtront d’autant plus si on n’y prête pas attention. Et que disparaîtront avec eux de multiples manières d’habiter la terre, des inventions de vie, des compositions, des partitions mélodiques, des appropriations délicates, des manières d’être et des importances. Tout ce qui fait des territoires et tout ce que font des territoires animés, rythmés, vécus, aimés. Habités. Vivre notre époque en la nommant “Phonocène”, c’est apprendre à prêter attention au silence qu’un chant de merle peut faire exister, c’est vivre dans des territoires chantés, mais c’est également ne pas oublier que le silence pourrait s’imposer. Et que ce que nous risquons bien de perdre également, faute d’attention, ce sera le courage chanté des oiseaux¹⁶⁴.

CONTREPOINT

Dehors un chant se lève. Quelques trilles d'entrée en scène, puis un air virtuose et pur, qui fait reculer la nuit.

CAROLINE LAMARCHE¹⁶⁵

Nous sommes au début du mois de février. Un merle, depuis quelques jours, vient dans ma cour, devant la maison. Il picore quelques grains que l'hiver a laissés sur la vigne escaladant la façade, mais j'ai le sentiment que ce n'est qu'un prétexte. Tout au plus une opportunité. Autre chose est déjà en train de l'habiter. Il a choisi un arbre plus loin dans la ruelle, et il y veille pendant de longues minutes, très calme. Je le vois depuis la fenêtre de mon bureau. Il observe, étirant parfois sa petite tête vers le ciel. Il ne me distrait, pas, au contraire, il associe mon attention à ce que je suis en train de faire – écrire. J'écris en compagnie. Le soir, quand nous sortons la chienne Alba et moi pour un dernier tour, je l'entends exercer son chant, encore discrètement. Je ne le vois pas, mais je sais qu'il est à ce moment-là sur un toit, tout proche. Il chante tranquillement, sans trop de conviction, comme l'on ferait des gammes. Le chant, dans le silence, est comme une loupote dans la nuit. L'hiver n'est pas fini, on annonce de la neige pour demain. Mais je sais que bientôt, c'est avec le merle que le soleil se lèvera et que chaque matin je m'éveillerai et vivrai dans un territoire chanté. Je peux dès à présent sentir qu'une nouvelle histoire est en train de se tramer. Le merle est là. Et je suis heureuse que ce soit par la grâce de sa présence, et en sa présence, que s'écrivent les dernières lignes de cette histoire et qu'en commence une autre. Qu'il en soit remercié.

NOTES

1 Étienne Souriau, *Le Sens artistique des animaux*, Hachette, 1965, p. 92.

2 *Ibid.*, p. 34.

3 Bernard Fort donnera d'ailleurs le titre "Exaltation" à l'une de ses compositions électroacoustiques autour du chant de l'alouette des champs dans le disque *Le Miroir des oiseaux* (Groupe de Musiques vivantes de Lyon, distribué par Chiff-Chaff).

4 Donna Haraway, *Manifeste des espèces compagnes*, Flammarion, 2019.

5 C'est à un projet semblable que nous convie explicitement Baptiste Morizot qui envisage le pistage comme un art et une culture de l'attention propres à rejouer les manières dont nous cohabitons avec des autres qu'humains. *Sur la piste animale*, Actes Sud, coll. "Mondes sauvages", 2018.

6 Eduardo Viveiros de Castro, *Métaphysiques cannibales, Lignes d'anthropologie post-structurale*, PUF, 2009, p. 169.

7 Didier Debaise, *L'Appât des possibles. Reprise de Whitehead*, Les Presses du réel, 2015. La question spéculative qui traverse son ouvrage, "donner toute son importance à la multiplicité des manières d'être dans la nature", se fonde sur le diagnostic de l'influence toujours présente de ce que Whitehead a nommé "bifurcation de la nature" et dont les effets se font sentir, notamment dans la négation des formes plurielles d'existence dans la nature. La "bifurcation de la nature", qui détermine notre expérience moderne du monde, désigne un mode de compréhension pour lequel notre expérience ne révèle que ce qui est apparent, alors que les éléments pertinents à connaître dans le processus de connaissance sont toujours cachés, et doivent être trouvés ailleurs. La nature, de ce fait, se voit divisée en deux ordres distincts.

8 C'est chez Louis Bounoure que l'on retrouvera à de multiples reprises l'expression "facteurs cosmiques" pour désigner, notamment, l'allongement de la période de luminosité et la modification des températures. *L'Instinct sexuel. Étude de psychologie animale*, PUF, 1956.

CHAPITRE 1 – TERRITOIRES

9 C'est par exemple l'hypothèse d'Ernst Mayr, "Bernard Altum and the territory theory", *Proc. Linnaean Soc.*, 45-46, 1935, p. 24-30.

10 Je me réfère pour cette histoire à Margaret Morse Nice, "The role of territory in bird life", *The American Midland Naturalist*, vol. 26, 3, 1941, p. 441-487 ; ainsi qu'à David Lack, "Early references to territory in bird life", *Condor*, vol. 46, 1944, p. 108-111.

11 Tim Birkhead et Sophie Van Balen, "Bird-keeping and the development of ornithological science", *Archives of Natural History*, vol. 35, 2, 2008, p. 281-305, p. 286. J'ajouterais, puisque nous sommes dans des questions d'appropriation, que le travail de ces deux auteurs consiste à lever cette forme d'amnésie très caractéristique des ornithologues scientifiques à l'égard des savoirs des amateurs d'oiseaux dont ils font pourtant, et sans le reconnaître, grand usage.

12 Cours au Collège de France du 2 mars 2016. Voir également à cet égard Sarah Vanuxem, *La Propriété de la terre*, Wildproject, 2018.

13 Pour le juriste Grotius (1583-1645), et comme le rappelle Philippe Descola, l'appropriation individuelle et collective n'est possible que parce qu'aurait existé un droit primordial durant la période présociale fictionnelle, qu'il appelle "état de nature".

Ce droit "naturel" garantit à chaque être humain le libre accès à tout : "chacun pouvait prendre ce qu'il voulait pour s'en servir et aucun autre ne pouvait le lui enlever sans injustice".

14 Voir à ce sujet Sarah Vanuxem, notamment, qui cherche dans les ressources de l'histoire du droit la possibilité d'infléchir la conception moderne de la propriété. Voir aussi, dans la perspective de se repeupler l'imagination, de penser la possibilité d'une réappropriation des "commons", le très bel article de Serge Gutwirth et Isabelle Stengers, "Le droit à l'épreuve de la résurgence des commons", *Revue juridique de l'environnement* vol. 41, 2, 2016, p. 306-343.

15 Cité par Serge Gutwirth et Isabelle Stengers, *op. cit.*, p. 312.

16 Elzéar Blaze, "Mœurs et usages de la vie privée : chasse, vénerie, fauconnerie, oisellerie", in Paul Lacroix et Ferdinand Seré (éd.), *Le Moyen Âge et la Renaissance. Histoire et description des mœurs et usages, du commerce et de l'industrie, des sciences, des arts, des littératures et des beaux-arts en Europe*, t. I, éditions Paris Administration, 1848, p. I-XIX. Il faut noter que l'auteur précise que l'oisellerie, déjà au XV^e siècle, était une profession soumise à des règlements et qui avait des privilèges (notamment, celui de pouvoir accrocher des cages d'oiseaux aux boutiques de Paris sans la permission des locataires, celui également du droit exclusif des maîtres oiseleurs de chasser et de vendre des oiseaux).

17 Henry Eliot Howard, *Territory in Bird Life*, Collins, 1948 (1920), p. 16.

18 Konrad Lorenz, *L'Agression. Une histoire naturelle du mal*, trad. Vilma Fritsch, Flammarion, 1963, p. 44-45.

19 Délibérément, je passerai sous silence, dans le texte même, le livre de Robert Ardrey, *L'Impératif territorial*, qui cherche, dans le monde animal, les origines instinctives de la propriété et des nations (pas moins que cela). Sous couvert d'une invitation à l'humilité (acceptons nos origines animales et nos instincts, tout ira pour le mieux), le lecteur se voit infliger un retour du droit naturel le plus conservateur et le plus patriarcal de nos organisations sociales. On se contentera, pour ne pas perdre de temps, de lui adresser la critique faite par Engels, à la fin du XIX^e, aux darwinistes sociaux, quand il dénonce ce qu'il appelle "un tour de passepasse" : on transpose nos concepts, nos usages et nos catégories de la société à la nature, puis on les applique en retour à la société, et ces catégories, organisations ou usages deviennent des lois naturelles.

20 Margaret Nice, "The role of territory in bird life", *op. cit.*, p. 470.

21 Isabelle Stengers, *Civiliser la modernité ? Whitehead et les ruminations du sens commun*, Les Presses du réel, coll. "Drama", p. 135-138.

22 Michel Serres, *Le Mal propre. Polluer pour s'approprier ?*, Le Pommier, 2008.

23 Michel Serres, *Le Contrat naturel*, Flammarion, coll. "Champs", 1990.

24 Michel Serres, *Darwin, Bonaparte et le Samaritain. Une philosophie de l'histoire*, Le Pommier, 2016, p. 16 et suiv. pour toutes les citations.

25 Michel Serres, *Le Mal propre*, *op. cit.*, p. 5.

26 *Ibid.*, p. 7.

27 *Ibid.*, p. 11.

28 *Ibid.*, p. 7.

29 *Ibid.*, p. 15.

30 Voir, pour la référence explicite, *Le Mal propre*, *op. cit.*, p. 43.

31 Jean-Christophe Bailly, *Le Parti pris des animaux*, Christian Bourgois, 2013.

32 Luca Giuggioli, Jonathan R. Potts, Daniel I. Rubenstein, Simon A. Levin, "Stimergy, collective actions, and animal social spacing", *PNAS*, 42, oct. 2013, p. 16904-16909.

33 Valerius Geist, à propos des chèvres des Montagnes rocheuses : "On the rutting behavior of the Mountain Goat", *Journal of Mammalogy*, vol. 45, 4, 1965, p. 562 ; Heini Hediger pour les animaux en captivité : *Wild Animals in Captivity*, Butterworths,

Londres, 1950.

34 Robert A. Hinde, "The biological significance of the territories of birds", *Ibis*, 98, 1956, p. 340-369, p. 342.

35 Je remercie Baptiste Morizot, relecteur généreux et attentif, d'avoir attiré mon attention sur cet aspect.

CONTREPOINT

36 Leçon inaugurale au Collège de France, jeudi 17 décembre 2015, books.openedition.org/cdf/4507.

37 Zygmunt Bauman, *L'éthique a-t-elle une chance dans un monde de consommateurs ?*, Flammarion, 2009.

38 *Ibid.*, p. 10.

39 *Ibid.*, p. 12.

40 *Idem.*

41 Richard Jones, "Why insects get such a buzz out of socialising", *The Guardian*, 25 janvier 2007.

42 Seirian Sumner, Eric Lucas, Jessie Barker, Nick Isaac, "Radio-tagging technology reveals extreme nest-drifting behavior in a Eusocial Insect", *Current Biology*, vol. 17, 2, 23 janvier 2007, p. 140-145.

43 Zygmunt Bauman, *op. cit.*, p. 16.

44 Notons également que les chercheurs responsables de cette découverte mentionnent également une autre recherche, datant de 1991, ayant expérimenté cette possibilité chez les abeilles, publiée en 1998. (Kristin J. Pfeiffer, Karl Crailsheim, "Drifting in honeybees", *Insectes Soc.*, vol. 45, 2, 1998, p. 151-167). S'il est vrai que l'hypothèse privilégiée avait majoritairement été qu'il s'agit de parasitisme social, ce dernier article affirme que les abeilles sont connues pour migrer d'une ruche à l'autre. Les auteurs révoquent l'idée du parasitisme en remarquant qu'aucune tentative de vol n'a été remarquée et notent d'ailleurs que les gardiennes de la ruche laissent facilement entrer les abeilles étrangères, après inspection, mais rejettent les individus qui semblent vouloir voler.

45 On trouvera cette information dans le très beau livre de Christine Van Acker, *La bête a bon dos*, Éditions Corti, coll. "Biophilia", 2018, p. 75.

46 Cité par Margaret Nice, *op. cit.*, p. 452.

47 On trouvera ces informations dans l'éloge funèbre qu'écrivit, à la mort de Barbara Blanchard, Stephen I. Rothstein, "In memoriam : Barbara Blanchard Dewolf, 1912-2008", *The Auk*, vol. 127, 1, janvier 2010, p. 235-237.

CHAPITRE 2 – LES PUISSANCES D'AFPECTER

48 John Michael Dewar, "The relation of the oyster-catcher to its natural environment", *Zoologist*, 19, 1915, p. 281-291 et 340-346.

49 On trouvera ces dernières informations dans l'article déjà cité de Margaret Nice.

50 Robert A. Hinde, "The biological significance of the territory of birds", *op. cit.*

51 Christine R. Maher et Dale F. Lott, "A review of ecological determinants of territoriality within vertebrate species", *The American Midland Naturalist*, 2000, vol. 143, 1, p. 1-29.

52 Charles B. Moffat, "The spring rivalry of birds", *The Irish Naturalists' Journal*, vol. 12, 1903, p. 152-166.

53 Cité par Margaret Nice, *op. cit.*, p. 445.

- 54 Étienne Souriau, *op. cit.*, p. 32.
- 55 *Ibid.*, p. 102.
- 56 *Ibid.*, p. 62.
- 57 Cité par Gilles Deleuze et Félix Guattari, *Mille plateaux* ("1837. De la ritournelle"), Minuit, 1980, p. 55.
- 58 Ferris Jabr cite le scientifique Richard O. Prum dans l'article qu'il lui consacre, "How beauty is making scientists rethink evolution", *The New York Times*, 9 janvier 2019.
- 59 Baptiste Morizot, "Les animaux intraduisibles", in *Billebaude, Mondes sonores*, mars 2019, p. 56-66, p. 61.
- 60 Katharina Riebel, Michelle L. Hall et Naomi Langmore, "Female songbirds still struggling to be heard", *Trends in Ecology and Evolution*, 8, 2005, p. 419-420. Voir également Katharina Riebel, "The « mute » sex revisited : vocal production and perception learning in female songbirds", *Advances in the Study of Behavior*, vol. 33, 2003, p. 49-86.
- 61 Henry Eliot Howard, *Territory in Bird Life*, *op. cit.*, p. 131.
- 62 Margaret Nice, *op. cit.*, p. 461.
- 63 Larry L. Wolf et Gary Stiles, "Evolution of pair cooperation in a tropical hummingbird", *Evolution*, vol. 24, 1970, p. 759-773. On pourra rapprocher cette hypothèse de ce que le biologiste Richard Dawkins a appelé le phénotype étendu, considérant par exemple le nid de l'oiseau ou encore la toile de l'araignée comme une extension de l'organisme (*The Extended Phenotype*, Oxford University Press, 1982).
- 64 Jared Verner, "Evolution of polygamy in the long-billed marsh wren", *Evolution*, 18, 1964, p. 252-261.
- 65 Warder Clyde Allee, Alfred E. Emerson, Orlando Park, Thomas Park et Karl P. Schmidt, *Principles of Animal Ecology*, Ed. Saunders, 1949, p. 6.
- 66 Margaret Nice, *op. cit.*, p. 468.
- 67 Warder Clyde Allee *et al.*, *op. cit.*, p. 8.
- 68 Robert Carrick, "Ecological significance of territory in the Australian Magpie, *Gymnorhina tibicen*", *Proc. 13th Intern. Ornith. Congr.*, 1963, p. 740-759.
- 69 Judy Stamps, "Territorial behavior : testing the assumptions", *Advances in the Study of Behavior*, vol. 23, 1993, p. 173-232, p. 176.

CONTREPOINT

- 70 Bruno Latour, *Face à Gaïa. Huit conférences sur le nouveau régime climatique*, La Découverte, coll. "Les Empêcheurs de penser en rond", 2015, p. 348.
- 71 Judy Stamps, "Territorial behavior : testing the assumptions", *op. cit.*

CHAPITRE 3 – SURPEUPLER

- 72 Vero Copner Wynne-Edwards, *Evolution Through Group Selection*, Blackwell Scientific Publication, Oxford, 1986, p. 6.
- 73 Charles Moffat, *op. cit.*, p. 157.
- 74 Charles Moffat, *op. cit.*, p. 153 et suiv. pour les citations.
- 75 Konrad Lorenz, *op. cit.* Notons que le zoologue britannique Vero Copner Wynne-Edwards proposera, juste un an avant, des hypothèses très semblables, qu'il met au service de la théorie de la sélection de groupe. Son travail reçut un accueil très controversé. Pour une analyse de sa théorie, je renvoie à mon premier ouvrage :

Naissance d'une théorie éthologique. La danse du cratérope écaillé, Les Empêcheurs de penser en rond, 1996.

76 *Ibid.*, p. 40.

77 Pierre Alexandre Kropotkine, *L'Entraide. Un facteur de l'évolution*, éditions du Sextant, 2010.

78 Huyb Kluyver et Lukas Tinbergen, "Territoriality and the regulation of diversity in Titmice", *Arch. Neerl. Zool.*, vol. 10, 1953, p. 265-274.

79 Warder Clyde Allee *et al.*, *op. cit.*, p. 11.

80 *Ibid.*, p. 399 et suiv.

81 Judy Stamps, "Territorial behavior : testing the assumptions", *op. cit.*

CONTREPOINT

82 Fabienne Raphoz, *Parce que l'oiseau*, Éditions Corti, coll. "Biophilia", 2018, p. 45.

83 Mentionné par David Lack, "Early references to territory in bird life", *op. cit.*, p. 110.

84 Robert E. Stewart et John W. Aldrich, "Removal and repopulation of breeding birds in a spruce-fir forest community", *The Auk*, vol. 68, 4, 1951, p. 471-482.

85 Joshua Mitteldorf, *Aging is a Group Selected Adaptation : Theory, Evidence and Medical Implications*, CRC Press, Taylor and Franck, 2016.

86 M. Max Hensley et James B. Cope, "Further data on removal and repopulation of the breeding birds in a spruce-fir forest community", *The Auk*, vol. 68, 4, 1951, p. 483-493.

87 Gordon H. Orians, "The ecology of blackbird (*Angelaius*) social systems", *Ecol. Monogr.*, vol. 31, 1961, p. 285-312.

88 Adam Watson et Robert Moss, "A current model of population dynamics in Red Grouse", *Proc. 15th Intern. Ornithol. Congr.*, 1972, p. 134-149.

89 Baptiste Morizot, "Ce mal du pays sans exil", *Critiques (Vivre dans un monde abîmé)*, 860-861, janvier-février 2019, p. 166-181.

90 Voir à ce sujet Thom Van Dooren, *Flight Ways. Life and Loss at the Edge of Extinction*, Columbia University Press, 2014.

91 Donna J. Haraway, dans une passionnante interview réalisée par la journaliste du *Monde* Catherine Vincent, évoque à cet égard le fait que l'Anthropocène pourrait tout aussi bien porter le nom de Plantationocène. Ce terme nous engagerait à porter attention à l'histoire qui a précédé le capitalisme industriel et lui a donné ses conditions : "Ce que le Plantationocène a instauré dans le monde entier, ce sont tous ces dispositifs techniques de croissance et d'extraction des ressources, la monoculture, le déplacement forcé d'humains et de non-humains, y compris et surtout les plantes, en vue de maximiser toujours plus la production." Chacun des termes qui désignent notre époque attire notre attention sur des problèmes spécifiques et engage un travail différent. Tous importent, comme importe qu'on continue d'en trouver d'autres, qui nous engageront autrement. Ainsi, Haraway proposera par ailleurs également de nommer notre époque du nom de "Phonocène", l'ère du son, l'ère où l'on entend les bruits de la terre, l'ère qui nous relie aux puissances du sonore. Voir le supplément *Idées du Monde* du 2 février 2019.

DEUXIÈME ACCORD

CONTREPOINT

- 92 Gilles Deleuze et Félix Guattari, *op. cit.*, p. 386.
- 93 Marcos Matteos Diaz est de longue date un de mes compagnons d'enquête qui a accompagné chacune de mes recherches par ses commentaires et ses conseils.
- 94 Gilles Deleuze et Félix Guattari, *op. cit.*, p. 294.
- 95 Donna J. Haraway, *When Species Meet*, University of Minnesota Press, Minneapolis, 2007.
- 96 Je ne remercierai jamais assez Isabelle Stengers qui n'a cessé, avec une ténacité d'autant plus remarquable qu'elle ne faisait que susciter une explicite mauvaise humeur, de m'inviter à y revenir.
- 97 La lecture de *Mille plateaux* m'a semblé, à certains moments, à ce point difficile – parce que je tentais de les lire dans le régime du contrôle, c'est-à-dire de la compréhension académique – que je me référais souvent à sa traduction anglaise : le traducteur (en l'occurrence Brian Massumi à qui j'accordais ma confiance) avait dû faire des choix, choix qui indiquent un certain type de compréhension, qui sélectionnent certaines interprétations. La traduction au moins me dégageait d'une partie de cette responsabilité.
- 98 Voir à ce sujet Gilles Deleuze et Claire Parnet, *Dialogues*, Flammarion, coll. "Champs", 1997.
- 99 Gilles Deleuze et Félix Guattari, *op. cit.*, p. 19.
- 100 *Ibid.*, p. 386.
- 101 *Idem.*
- 102 *Ibid.*, p. 390.
- 103 *Ibid.*, p. 398.
- 104 Gilles Deleuze et Claire Parnet, *op. cit.*, p. 14.

CHAPITRE 4 – POSSESSIONS

- 105 Margaret Nice, *op. cit.*, p. 447.
- 106 Heini Hediger, *Wild Animals in Captivity*, Butterworths, 1950, p. 4 et p. 6 pour les citations suivantes.
- 107 Terme que l'on pourrait contester. Stéphane Durand me signale d'ailleurs à cet égard que très peu d'espèces de rapace sont cosmopolites.
- 108 Julian Huxley, "A natural experiment on the territorial instinct", *British Birds*, vol. 27, 1934, p. 270-277.
- 109 Fabienne Raphoz, *op. cit.*
- 110 Cette proposition est issue d'un commentaire de Thibault De Meyer à la lecture de ce passage. Mail du 9 février 2019.
- 111 David Lapoujade, *Les Existences moindres*, Minuit, 2017, p. 60-61.
- 112 Sarah Vanuxem, *La Propriété de la terre*, *op. cit.*, p. 13.
- 113 Gilles Deleuze et Félix Guattari, *op. cit.*, p. 391.
- 114 Maylis de Kerangal, *Réparer les vivants*, Gallimard, coll. "Verticales", 2014, p. 170-171.

CONTREPOINT

- 115 Thelma Rowell, in Vinciane Despret et Didier Demorcy, *Non Sheepish Sheep*, documentaire produit à l'occasion de l'exposition "Making things public. Atmospheres of democracy" (dir. Bruno Latour et Peter Weibel), ZKM de Karlsruhe, printemps 2005.
- 116 Jennifer Ackerman, *Le Génie des oiseaux*, Hachette, coll. "Marabout

Sciences & Nature", 2017.

117 Nouvelle édition du livre *Dancing at the Edge of the World*, Grove Press, 1989.

118 Voir Vinciane Despret, *Quand le loup habitera avec l'agneau*, Seuil, 2002.

CHAPITRE 5 – AGRESSION

119 Henry Eliot Howard, *op. cit.*, p. 79 et 80 pour tout ce qui suit.

120 Margaret Nice, *op. cit.*, p. 468 et 469.

121 Judy Stamps et Vish Krishnan, "How territorial animals compete for divisible space : a learning based model", *The American Naturalist*, vol. 157, 2, 2001, p. 154-169.

122 Ronald C. Ydenberg, Luca A. Giraldeau et Bruce J. Falls, "Neighbours, strangers and the asymmetric war of attrition", *Animal Behaviour*, vol. 36, 1988, p. 343-347.

123 Judy Stamps et Vish Krishnan, *op. cit.*, p. 165.

124 Thibault De Meyer, mail du 24 janvier 2019.

125 Jean-Marie Schaeffer, *Théorie des signaux coûteux, esthétique et art*, Tangence éditeur, coll. "Confluences", 2009.

126 James Fisher, "Evolution and bird sociality", in J. Huxley, A.C. Hardy et E. B. Ford (éd.), *Evolution as a Process*, Allen & Unwin, Londres, 1954, p. 71-83.

127 Frank Fraser Darling, "Social behavior and survival", *Auk*, 69, 1952, p. 183-191.

128 Mail du 9 février 2019. Les propositions de Thibault De Meyer émanent de nos échanges courriels.

CONTREPOINT

129 George Schaller, préface à Shirley Strum, *Presque humain. Voyage chez les babouins* (trad. F. Simon Duneau), Eshel, 1990.

130 Shirley Strum et Bruno Latour, "Redefining the social link : from baboons to humans", *Social Sciences Informations*, vol. 26, 4, 1987, p. 783-802, p. 788.

131 Gilles Deleuze, *Instincts et institutions*, Hachette, collection "Textes et documents philosophiques", 1953, p. VIII et IX pour les citations. Je tiens à remercier mes collègues du séminaire du groupe de recherches *Matérialités de la politique* de l'université de Liège et plus particulièrement Florence Caeymaex, Édouard Delruelle, Antoine Janvier, Jérôme Flas et Ferhat Taylan qui ont, avec beaucoup de générosité, discuté et commenté l'une des étapes préliminaires de ma recherche et suggéré des pistes passionnantes, dont ce texte de Deleuze.

132 Gilles Deleuze, *op. cit.*, p. X et XI.

133 Shirley Strum, "Darwin's monkey : Why baboons can't become humans", *Yearbook of Physical Anthropology*, 55, 2012, p. 3-23, p. 14.

134 *Ibid.*, p. 12.

135 *Ibid.*, p. 13.

136 Bruno Latour, postface à *Presque humain* de Shirley Strum, *op. cit.*

137 Voir à ce sujet *Primates Visions : Gender, Race, and Nature in the World of Modern Science*, de Donna Haraway, Verso, Londres, 1992, et Shirley Strum et Linda Fedigan, "Changing views of primate society : A situated North American view", publié dans le livre qu'elles ont codirigé en 2000, *Primate Encounters : Models of Science, Gender and Society*, University of Chicago Press, Chicago, p. 3-49.

CHAPITRE 6 – PARTITIONS POLYPHONIQUES

138 Luca Merlini, "Indices d'architectures", *Revue Malaquais*, 2014, 1 ("Transmettre"), p. 9.

139 Jacques-Yves Cousteau et Frédéric Dumas, *Le Monde du silence*, Éditions de Paris, 1953.

140 Mike Hansell, *Built by Animals : The Natural History of Animal Architecture*, Oxford University Press, Oxford, 2008, p. 56.

141 Étienne Souriau, *op. cit.*, p. 88.

142 D'abord, parce que dans une recherche antérieure sur l'altruisme chez les oiseaux, l'accenteur mouchet se démarquait clairement des autres oiseaux (à l'exception d'un autre, le cratérope écaillé, auquel j'ai finalement décidé de consacrer mon enquête, voir *Naissance d'une théorie éthologique*, *op. cit.*) par des comportements d'une très grande inventivité et d'une étonnante flexibilité. Ensuite, parce que dans la ville où j'habite, l'excellent observateur d'oiseaux qu'était Albert Demaret m'a raconté qu'un accenteur mouchet vient, chaque premier jour de l'an, chanter du haut du même immeuble, avec une ponctualité absolument remarquable – flexibilité et fiabilité, c'est cela la marque des habitudes.

143 Nicholas Davies et Arne Lundberg, "Food distribution and a variable mating system in the Dunnock, *Prunella modularis*", *Journal of Animal Ecology*, vol. 53, 1984, p. 895-912.

144 Warder Clyde Allee *et al.*, *op. cit.*, p. 393.

145 Judy Stamps, "Conspecific attraction and aggregation in territorial species", *The American Naturalist*, vol. 131, 3, mars 1988, p. 329-347.

146 Cité par Margaret Nice, *op. cit.*, p. 463.

147 Margaret Nice, *op. cit.*, p. 456.

148 Warder Clyde Allee *et al.*, *op. cit.*, p. 417.

149 Judy Stamps, "Territorial behavior : testing the assumptions", *op. cit.*, p. 220.

150 Bernie Krause, *Le Grand Orchestre animal*, Flammarion, 2012, p. 110. La fondation Cartier a consacré une superbe exposition à son travail du 2 juillet 2016 au 8 janvier 2017, *Le Grand Orchestre des animaux*, avec un catalogue éponyme.

151 Bernie Krause, *op. cit.*, p. 105.

152 *Ibid.*, p. 109.

153 *Ibid.*, p. 100.

154 Barbara Blanchard DeWolfe, Luis F. Baptista et Lewis Petrinovich, "Song development and territory establishment in Nuttall's white-crowned sparrows", *Condor*, 91, 1989, p. 397-407.

155 Michel Kreutzer évoque les recherches de Jean-Claude Brémont. Il choisit de traduire "*song matching*" par "imitation contestatrice". J'ai pour ma part opté pour "chant accordé" pour éviter l'accent à mon sens un peu forcé sur la contestation. Michel Kreutzer, *L'Éthologie*, PUF, coll. "Que sais-je", p. 104.

156 Baptiste Morizot, *Les Diplomates. Cohabiter avec les loups sur une autre carte du vivant*, Wildproject, 2016, p. 71.

157 James Fisher, "Evolution and bird sociality", *op. cit.*, p. 71-83.

158 Ronald C. Ydenberg, Luca A. Giraldeau et J. Bruce Falls, "Neighbours, strangers and the asymmetric war of attrition", *op. cit.*

159 Élodie Briefer, Fanny Rybak et Thierry Aubin, "When to be a dear enemy : flexible acoustic relationships of neighbouring skylarks, *Alauda arvensis*", *Animal Behaviour*, vol. 76, 2008, p. 1319-1325, p. 1324.

160 Voir par exemple, pour le Sud-Est péruvien, Charles A. Munn et John W. Terborgh, "Multi-species territoriality in neotropical foraging flocks", *Condor*, 81, 1979, p. 338-347 ; ou pour les colonies en Guyane française Mathilde Jullien et Jean-Marc Thiollay, "Multi-species territoriality and dynamic of neotropical forest understorey

bird flocks", *Journal of Animal Ecology*, 67, 1998, p. 227-252.

161 John Hurrell Crook, "The adaptive significance of avian social organizations", *Symp. Zool. Soc. London*, 14, 1965, p. 182-218.

162 Bernd Heinrich, *Survivre à l'hiver. L'ingéniosité animale*, Éditions Corti, coll. "Biophilia", 2018, p. 263.

163 Rachele Malavasi et Almo Farina, "Neighbours' talk : interspecific choruses among songbirds", *Bioacoustics*, 2012, p. 1-16.

164 En référence au titre de la chanson de Dominique A, *Le Courage des oiseaux*, extraite de l'album *Un disque sourd*, 1991.

CONTREPOINT

165 Caroline Lamarche, *Nous sommes à la lisière*, Gallimard, 2019, p. 153.

POSTFACES

POÉTIQUE DE L'ATTENTION

“Ralentir : travaux”

Vinciane Despret écoute le merle chanter et les ornithologues penser.

À rebours d'une science pressée d'édicter de grandes lois universelles comme en physique ou en chimie et de conclure vite, trop vite, que la nature n'est qu'une jungle où règne la loi du plus fort, Vinciane avance à pas de loup. Elle observe les idées des ornithologues comme ceux-ci observent les oiseaux. Elle convoque les chercheurs qui observent inlassablement, hésitent, suspendent leur jugement et prennent le temps de voir émerger les plus petites différences, les plus modestes singularités. Avec mille précautions, Vinciane arpente le dédale de leurs hypothèses. Elle est sur la piste des idées, elle les traque : sous sa plume, elles apparaissent, évoluent, disparaissent et, parfois, réapparaissent. Il y a comme une écologie des idées. Vinciane est attentive aux attentions de ces scientifiques : attention puissance deux qui offre une chance de s'exprimer à la subtile diversité des choses, des êtres et des idées.

La biologie la plus intéressante aujourd'hui est celle qui s'attache avec politesse aux plus petits détails, aux plus infimes singularités. Les différences ne sont plus gommées par les statistiques mais au contraire invitées à s'exprimer. Le monde vivant est rempli d'exceptions à la règle ; la vie n'évolue que dans l'écart à l'équilibre. Des capteurs d'une finesse de perception inédite, de nouvelles technologies d'identification et de suivi à longue distance permettent aujourd'hui de traiter statistiquement une masse incroyable d'observations qui ont été longtemps reléguées au rang de simples anecdotes. Dès lors, la biologie révèle des individus ; mieux, des personnalités, des histoires de vie, des généalogies, des relations sociales élaborées, des apprentissages et des transmissions d'expérience, des cultures.

Les biologistes deviennent des biographes et la biologie, une entreprise littéraire.

Éloge de la lenteur

En nous apprenant à observer patiemment tous les vivants qui nous entourent, les naturalistes que convie Vinciane nous ouvrent des portes, élargissent notre imaginaire, multiplient les points de vue et les occasions d'enrichir le monde. La biologie est une science lente. Il y a une véritable grâce à avancer ainsi sur la pointe des pieds, à pas menus pour ne pas froisser les choses et les êtres. C'est une science de la singularité qui enchante le monde en dépliant avec délicatesse et élégance d'autres arts de vivre et de nouvelles façons de penser. Et le monde en devient plus complexe, plus difficile à appréhender, certes, mais tellement plus riche et passionnant...

Mais cette poétique de l'attention est aussi une politique car, si cette biologie est une science de l'émerveillement, elle est aussi une leçon de savoir-vivre. On peut y entrevoir des manières inédites de vivre ensemble, de cohabiter, de se côtoyer et de partager des espaces et des histoires sans s'exclure ni se battre. Bref, imaginer des pistes pour penser une nouvelle alliance avec les mondes sauvages.

Et cela pourrait bien commencer par accepter d'être réveillé à l'aube par le chant d'un merle... voire même l'attendre, l'espérer et le remercier...

STÉPHANE DURAND

RECUEILLIR LES SAVOIRS QUI SONT TOMBÉS DU NID

“Un livre sur les oiseaux ! Ce sera bucolique, spirituel, délicat, *cosy* comme un nid.” Eh bien non, pas un atome de sentimentalité ici : le livre de Vinciane Despret est peuplé de discordes, de désaccords, de palabres interminables. “Soit, dira-t-on, on a juste été roulés, ce n’était pas un livre sur les oiseaux, mais sur les scientifiques qui en parlent, sur les controverses scientifiques.” Et pourtant non, rien n’y fait, c’est bien un livre sur les oiseaux, d’abord parce que c’est un livre *pour* les oiseaux. Non pas au sens militant (“Les oiseaux, je suis pour !” Certes, mais qui est contre ?). Plutôt au sens où, quand on donne un présent, on dit “c’est pour toi”. Et pourtant, ils ne savent pas lire.

Cette sensation que c’est bien à *eux* que quelque chose est offert m’est apparue quelques jours après avoir refermé le manuscrit. J’étais en train de lire un roman au soleil. J’entends un chant d’oiseau. Je suis content, car je reconnais à l’oreille le pouillot vélocé. Quelque chose me chiffonne néanmoins, c’est que je n’en sais pas beaucoup plus, je n’ai que son nom d’espèce, c’est dérisoire, c’est même insultant pour lui.

Mais en même temps j’ai une sensation nouvelle : celle que ce chant bruisse de mille significations et usages qui m’échappent, comme un hiéroglyphe sur un palimpseste plusieurs fois gratté et réécrit. La certitude de l’existence de ces sens multiples, non hiérarchisés, je la tiens de la lecture d’*Habiter en oiseau* : ce n’est qu’un chant d’oiseau, et pourtant des esprits humains ont déployé des trésors d’intelligence pour en capter le sens ; ils ont multiplié les hypothèses, ils ont débattu, ils ne sont pas parvenus à trancher. Les trois notes du chant du pouillot sont littéralement fourrées des centaines de pages de raisonnements ornithologiques, de discordes, d’hypothèses audacieuses. Trois notes toutes bêtes, et pourtant des prodiges d’intelligence collective humaine n’en ont pas fait le tour, n’en ont pas dit le fin mot.

Dans mes travaux philosophiques et d’écriture, j’essaie souvent de redécrire les vivants en rendant visible leur richesse, par la densité de leur histoire évolutionnaire, leurs allures de vie signifiantes, leurs tissages, leurs libertés combinatoires. Il s’agit d’enrichir le vivant du bruissement de son interminable évolution qui sédimente en lui une historicité infinie, plurielle et disponible au présent pour inventer sa vie. C’est ma manière d’essayer de

restituer aux vivants leur dignité ontologique, leur grandeur incompressible que je pressens sans trop la comprendre. Vinciane Despret, dans ce livre, invente un autre chemin, qu'on comprend mieux par contraste : il monte au même sommet, mais par l'autre face. Car elle a fourré dans chaque comportement vivant un autre infini, celui de la controverse humaine interminable, celui de l'herméneutique sans fin, celui de la discorde des intelligences ; et c'est un enrichissement plus dénaturalisant que tout raisonnement écologique ou évolutionnaire classique.

Pour cela, elle a opéré discrètement un changement du régime scientifique pour examiner les idées en présence. En effet, les théories n'ont pas toutes le même statut en histoire des sciences. Les explications, telles qu'on les considère dans les sciences de la nature classiques, se comportent d'une certaine manière : elles se retranchent les unes aux autres. Schématiquement : la dernière en date annule à chaque fois toutes les précédentes. Par exemple, la théorie de l'évolution darwinienne annule lorsqu'elle s'impose les théories lamarckiennes, buffoniennes, linnéennes de l'origine des espèces. Mais on sait en revanche que, lorsqu'on analyse une œuvre d'art ou un roman, les interprétations ont une nature différente : elles s'allient, se réticulent, s'enrichissent. La dernière recompose, relativise, réarticule les précédentes, mais en s'y tissant. À certains égards, il se passe quelque chose d'intermédiaire dans les sciences sociales : lorsqu'émerge une nouvelle idée sur l'origine de la Révolution française ou sur la fin du Siècle d'or espagnol, certaines explications sont déboutées, mais la plupart du temps, la nouvelle proposition vient s'articuler, en le déformant, à l'édifice qui les intègre toutes. C'est dans cet espace intermédiaire, celui non poppérien des sciences historiques*, que le travail de Vinciane Despret fait migrer sans tambour ni trompette les sciences du comportement animal : on ne renonce pas à évaluer les hypothèses, à écarter celles qui sont les moins crédibles et les moins intéressantes, mais les autres s'articulent, parfois se hiérarchisent, sans que la dernière annule les précédentes.

Par ce geste, Vinciane Despret ne crée pas de nouveaux savoirs sur les oiseaux, elle transforme le statut épistémologique des savoirs sur les oiseaux : auparavant hébergés dans l'empire impitoyable des explications, régi par une logique compétitive et soustractive propre aux sciences naturelles *mainstream*, elle les a rapatriés et recueillis dans le marché bigarré et cosmopolite de l'interprétation, qui est coopérative et intégrative.

Elle a substitué une approche herméneutique aux approches explicatives. C'est une part de l'étrangeté de ce petit livre qui essaie d'élucider sans vouloir expliquer, qui recrute toutes les tentatives d'explications ornithologiques pour les désamorcer comme "explications scientifiques", c'est-à-dire définitives et exclusives, et les détourner comme on détourne un avion, pour en faire des *interprétations* qui s'accumulent et se composent au lieu de s'annuler. Les

explications s'entreteuent par exclusion compétitive, alors que les interprétations s'articulent, elles jouent ensemble (comme des louveteaux jouent ensemble). Ici, élucider un comportement animal, ce n'est plus trouver la vraie loi de la nature, la cause première, l'équation ultime, c'est mettre en scène l'interminable débat sur ses significations possibles. L'histoire des sciences traditionnelle est souvent un cimetière d'idées mortes. Dans ce livre il fleurit.

En suivant ce chemin, c'est par la controverse humaine interminable sur le sens de leurs comportements que les vivants manifestent qu'ils ne sont pas de la matière bête et méchante, qu'ils sont bien plus que cela, une *surmatière* dont les puissances nous échappent, sans être surnaturelles.

Le livre alors ne dérive pas vers nous : il ne conclut pas par des leçons sur les humains tirées de l'observation des controverses scientifiques. Les oiseaux ne servent pas de miroir à l'humain, le propos n'est pas plaqué sur la planète "*Homo*" par la force gravitationnelle de l'anthroponarcissisme (comme chaque fois que les humains parlent des animaux pour ne parler que d'eux-mêmes). Au contraire, ici on enrichit les oiseaux de tout le palabre humain : le rapport moyen/ fin est inversé. Il ne s'agit plus de récupérer la délicatesse du rossignol et la ruse du corbeau comme des blasons pour enrichir la symbolique humaine, mais de kidnapper l'enquête, les sciences, les pensées des humains, pour enrichir la vie non humaine.

Cela creuse des dimensions plus profondes dans l'expérience d'un chant d'oiseau, dans les trois notes du chant d'un pouillot véloce. Il n'est plus nécessaire que les animaux soient capables de manipuler des outils, de compter, ou d'être "plus intelligents que ce que l'on croyait" (c'est la stratégie classique pour essayer de les revaloriser) pour être inépuisables. Le comportement le plus stéréotypé, le chant le plus fruste, est déjà toujours plus compliqué à interpréter que nous n'en sommes capables. Il a l'infinité de l'exégèse talmudique. Le vivant est surpeuplé d'intelligence acéphale.

Quel magnifique tour de magie. Si les humains épuisent leur intelligence à comprendre les trois notes du chant d'un pouillot, c'est que ces trois notes, par un absurde syllogisme, sont plus intelligentes qu'eux (en un *autre* sens d'intelligence, celui des mystères païens, simples et insondables).

BAPTISTE MORIZOT

* Cet espace d'enquête est décrit dans *Le Raisonnement sociologique* de J.-C. Passeron, Albin Michel, 1991.

REMERCIEMENTS

Que soient également remerciés :

Alexandra Elbakyan, dont l'inlassable travail de partage et de mise en accès libre d'innombrables articles scientifiques a rendu cette recherche possible.

Stéphane Durand, qui m'a donné l'idée de ce livre, l'a encouragé, accompagné commenté et relu avec une remarquable générosité.

Baptiste Morizot, qui lui a offert son titre, son élan et bien d'autres inestimables choses encore.

Marcos Matteos Diaz pour les respirations mélodiques.

Thibault De Meyer, pour tout ce qu'il partage avec moi, pour ses notes qui savent si bien saisir et faire sentir des importances, pour ses mails et ses relectures si généreuses.

Maud Hagelstein, non seulement pour avoir relu le manuscrit avec une attention minutieuse, mais surtout pour son enthousiasme et son soutien, précieux dans le moment périlleux où l'on se demande si on a bien fait de l'écrire.

Isabelle Stengers, du tout début aux toutes dernières lignes.

Les personnes qui ont accepté de discuter de mes recherches et souvent de les éclairer sous un jour inattendu : Serge Gutwirth et son équipe de recherches sur les "*commonings*"; mes collègues du centre de recherche "Matérialités de la politique" à l'université de Liège et plus particulièrement Florence Caeymaex, Édouard Delruelle, Jérôme Flas, Antoine Janvier et Ferhat Taylan ; Sophie Houdart, Marc Boissenade, Élisabeth Claverie, Patricia Falguières, Élisabeth Lebovici du collectif Call It Anything ; Tomas Saraceno, Ally Bisshop et Filipa Ramos.

Pauline Bastin et ses appeaux, Laurent Jacob, qui me rappelle la question de la disparition, pour leur accueil et leur présence.

Laurence Bouquiaux et Julien Pieron, pour leur intérêt et leur amitié.

Roger Delcommune, Christophe et Céline Caron, Samuel Lemaire et Cindy Colette, et Lola Delœuvre pour avoir rendu, d'une manière ou d'une autre, ma vie, et celle d'Alba, bien plus confortable pendant que je travaillais.

Ma famille, Jean Marie Lemaire, Jules-Vincent, Sarah et Elioth Buono-Lemaire, Samuel et Cindy encore, qui me soutiennent tout en me rappelant que la vie n'est pas faite que d'écriture.

Et Alba pour son infinie patience.

L'ASSOCIATION POUR LA PROTECTION DES ANIMAUX SAUVAGES

Parce que l'urbanisation galopante est sourde et aveugle au bruissement de la vie sauvage ;

Parce que la chasse s'octroie encore trop souvent la part indue du dominant ;

Parce que la loi qui s'essaye à la protection est entravée par les dérogations, les exceptions, la lourdeur des procédures et l'opposition de nombreux groupes de pression ;

L'ASPAS crée des *Réserves de Vie Sauvage*® où l'exubérance de la nature est laissée en libre évolution. Aucune activité humaine n'y est autorisée, hormis la balade contemplative, amoureuse ou curieuse. Ce label est, à ce jour, le plus fort niveau de protection en France. Plus nous rendons à la nature sauvage des territoires où elle peut s'exprimer pleinement et librement, mieux nous retrouvons une place à notre mesure, sans démesure.

L'ASPAS est une association sans but lucratif, reconnue d'utilité publique et 100 % *indépendante* : une exception dans le paysage associatif de la protection de la nature. Elle défend les sans-voix de la faune sauvage, les espèces classées "nuisibles", les jugés insignifiants ou encombrants. L'ASPAS mobilise l'opinion publique, interpelle les élus et sensibilise tous les publics à la nécessité de protéger les milieux et les espèces. Son savoir-faire juridique est unique. Depuis plus de 30 ans, elle a engagé plus de 3 000 procédures devant les tribunaux pour faire respecter et évoluer positivement le droit de l'environnement, y compris contre les pouvoirs publics lorsque ceux-ci ne respectent pas la législation en vigueur.

ASPAS

BP 505 - 26401 CREST CEDEX

www.aspas-nature.org

Tél. 04 75 25 10 00 /

FB/Tw/Instagram : @ASPASnature



DU MÊME AUTEUR

NAISSANCE D'UNE THÉORIE ÉTHOLOGIQUE : LA DANSE DU CRATÉROPE ÉCAILLÉ, Les Empêcheurs de penser en rond, 1996, rééd. 2004.

CES ÉMOTIONS QUI NOUS FABRIQUENT : ETHNOPSYCHOLOGIE DE L'AUTHENTICITÉ, Les Empêcheurs de penser en rond, 1999, rééd. 2001.

QUAND LE LOUP HABITERA AVEC L'AGNEAU, Seuil/Les Empêcheurs de penser en rond, 2002.

HANS, LE CHEVAL QUI SAVAIT COMPTER, Seuil/Les Empêcheurs de penser en rond, 2004.

LESGRANDSSINGES. L'HUMANITÉ AUFOND DESYEUX, avec Chris Herzfeld, Dominique Lestel et Pascal Picq, Odile Jacob, coll. "Sciences", 2005.

BÊTES ETHOMMES, Gallimard, 2007.

ÊTREBÊTE, avec Jocelyne Porcher, Actes Sud, 2007.

PENSERCOMME UN RAT, Quae, 2009, rééd. 2016.

LES FAISEUSES D'HISTOIRES. QUE FONT LES FEMMES À LA PENSÉE ?, avec Isabelle Stengers, et avec l'aide de Françoise Balibar, Bernadette Bensaude-Vincent, Laurence Bouquiaux, Barbara Cassin, Mona Chollet, Émilie Hache, Françoise Sironi, Marcelle Stroobants, Benedikte Zitouni, La Découverte/Les Empêcheurs de penser en rond, 2011.

QUEDIRAIENTLESANIMAUXSI... ONLEURPOSAITLESBONNESQUESTIONS ?, La Découverte/Les Empêcheurs de penser en rond, 2012, rééd. 2014.

CHIENS, CHATS... POURQUOI TANT D'AMOUR ?, avec Éric Baratay, Claude Béata et avec Catherine Vincent (réalisation des entretiens), Belin, coll. "L'atelier des idées", 2015.

AU BONHEUR DES MORTS, La Découverte/Les Empêcheurs de penser en rond, 2015, rééd. 2017.

LE CHEZ-SOI DES ANIMAUX, Actes Sud, 2017.

DANS LA MÊME COLLECTION

LES FRANÇAIS ET LA NATURE. POURQUOI SI PEU D'AMOUR ?, Valérie Chansigaud, 2017.

LE RETOUR DE MOBY DICK. OU CE QUE LES CACHALOTS NOUS ENSEIGNENT SUR LES OCÉANS ET LES HOMMES, François Sarano, 2017.

SUR LA PISTE ANIMALE, Baptiste Morizot, 2018.

RÉ-ENSAUVAGEONS LA FRANCE. PLAIDOYER POUR UNE NATURE SAUVAGE ET LIBRE, Gilbert Cochet et Stéphane Durand, 2018.

20 000 ANS. OU LA GRANDE HISTOIRE DE LA NATURE, Stéphane Durand, 2018.

L'OURS. L'AUTRE DE L'HOMME, Rémy Marion, 2018.

PSYCHOLOGIE POSITIVE ET ÉCOLOGIE. ENQUÊTE SUR NOTRE RELATION ÉMOTIONNELLE À LA NATURE, Lisa Garnier, 2019.

LE PARRAIN. AU CŒUR D'UN CLAN D'ÉLÉPHANTS, Caitlin O'Connell, 2019.

CHIMPANZÉS, MES FRÈRES DE LA FORÊT, Sabrina Krief, 2019.

CRÉDITS

P. 125 : Maylis de Kerangal, *Réparer les vivants*, 2014, © Éditions Gallimard.

P. 183 : Caroline Lamarche, *Nous sommes à la lisière*, 2019, © Éditions Gallimard.

Ouvrage réalisé
par le Studio [Actes Sud](#)

Ce livre numérique a été converti initialement au format EPUB par Isako
www.isako.com à partir de l'édition papier du même ouvrage.

Sommaire

Couverture

Présentation

Le point de vue des éditeurs

Copyright

Habiter en oiseau

Dédicace

Premier accord

Contrepoint

Il s'est d'abord agi d'un merle.

Chapitre 1. Territoires

C'est cette métamorphose...

Contrepoint

S'il y a des territoires qui tiennent...

Chapitre 2. Les puissances d'affecter

En l'espace de quelques années...

Contrepoint

Ce n'est pas tout à fait vrai...

Chapitre 3. Surpeupler

Les théories économiques, je n'ai signalé...

Contrepoint

De toutes les théories...

Deuxième accord

Contrepoint

"Le territoire, me dit mon ami...

Chapitre 4. Possessions

Dans un passage relayé par Margaret Nice...

Contrepoint

L'ornithologue canadien Louis Lefebvre...

Chapitre 5. Agression

Les premiers chercheurs, je l'avais évoqué...

Contrepoint

Au début des années 1970...

Chapitre 6. Partitions polyphoniques

L'architecte Luca Merlini affirmait...

Contrepoint

Nous sommes au début du mois de février.

Notes

Postfaces

Poétique de l'attention

“Ralentir : travaux”

Éloge de la lenteur

Recueillir les savoirs qui sont tombés du nid

Remerciements

Que soient également remerciés...

L'association pour la protection des animaux sauvages

Najla Jraissaty Khoury

Dans la même collection

Crédits

Contact